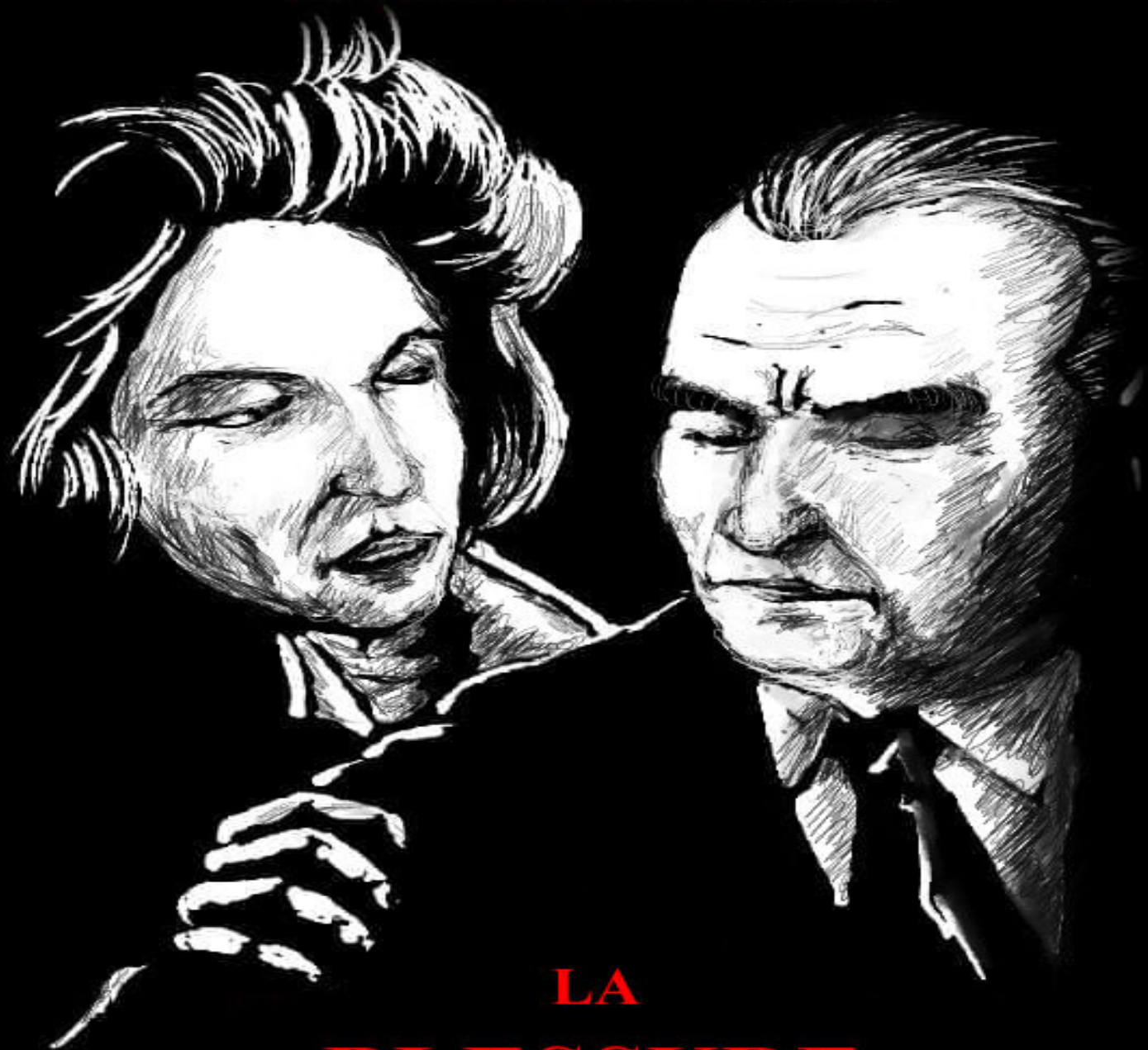


ALEXANDRE BENSI



**LA
BLESSURE
DES
POMPIDOU**

ROMAN

KDP éditions

ALEXANDRE BENSI



**LA
BLESSURE
DES
POMPIDOU**

ROMAN

KDP éditions

OceanofPDF.com

ISBN – 979 8 3590 9166 4

Alexandre Bensi

LA BLESSURE DES POMPIDOU

roman

KDP éditions

AVERTISSEMENT

Ce livre est une version romancée de l'affaire Markovic, certains passages de ce récit sont des interprétations et certains noms des personnages sont fictifs pour les besoins de la narration.

N'y a-t-il pas plus insouciant qu'un groupe d'amis en cet hiver de l'année 1933 qui flâne sur le boulevard Saint-Michel ? Une dizaine d'années après la fin de la Grande Guerre, les traces des Années folles sont encore présentes dans l'esprit de tout une génération de jeunes qui n'ont pas connu, ou peu, le cauchemar des tranchées.

Le temps est étonnement agréable pour la saison, idéal pour savourer une bonne boisson en terrasse, échanger sur des sujets littéraires comme sur des domaines plus politiques. De temps en temps, on se laisse plus facilement commenter les nouveaux ragots nés à la Sorbonne, histoire de se détendre.

Profitant de la terrasse de café, un groupe d'étudiants a pris place afin d'apprécier de l'ambiance détendue. Une jeune femme, parmi eux, semble plus passionnée que les autres. La taille plutôt grande, blonde, les yeux bleus, fumant une fine cigarette, portant un lourd manteau en poil de chameau, Claude n'est pas une Parisienne. C'est une provinciale qui tente vainement d'être intégrée dans ce monde qui n'est pas le sien.

- Je ne crois pas que j'irai avec vous demain, dit-elle, je n'aime pas beaucoup l'ambiance de ce bistrot.

- Claude, fais pas ta précieuse, rétorque un autre élève, on ne va pas rester longtemps, c'est juste pour boire un verre et rencontrer des gens. Tu étudies le droit, non ? Tu crois que c'est avec un pauvre diplôme en poche que tu vas trouver du travail par la suite, surtout quand tu es une femme ? Il y aura de grands avocats, les meilleurs...

- Dont certains ont applaudi l'arrivée d'Hitler au pouvoir, non merci... Je tiens à ma dignité de provinciale.

En affirmant cela, tel un marteau du juge signifiant la fin du procès, elle écrase sa cigarette finissante dans un cendrier et quitte la table souriante.

- Tu ne viens pas avec nous ? questionne une étudiante du groupe.

- Non merci, j'ai rendez-vous avec Paprika.

- Paprika ? s'étonne un des étudiants.

- Le film de Limur, ajoute Claude.

Enfilant son lourd manteau, elle salue une dernière fois ses amis et descend le boulevard jusqu'au cinéma Saint-Michel non loin de l'Île de la Cité. Pourquoi veut-elle absolument voir ce film ? Elle ne saurait le dire précisément. Peut-être que tout simplement, la discussion entre ses amis commençait à l'agacer et qu'elle a trouvé un simple prétexte pour s'évader. Aucune personne de son entourage parisien ne s'en étonne, elle a beau faire des études de droit près du Panthéon, elle n'a jamais caché sa nette préférence pour le monde artistique, qu'il soit littéraire, pictural ou cinématographique.

Elle paye sa place et entre dans la salle où l'attend un siège. Avant de s'asseoir, elle jette un bref regard derrière elle tout en enlevant son manteau qu'elle jette négligemment à côté d'elle. Avant de prendre place, Claude remarque une personne assise un peu plus en hauteur. Un jeune homme avec des amis, certainement du même milieu qu'elle, et qui paraît l'observer. Les deux regards se sont arrêtés un instant. Qui est cet homme aux cheveux gominés, à la cigarette à la bouche et au regard tout aussi passionné qu'elle ? Troublée, elle se cale sur son confortable siège et attend que la lumière s'éteigne avant le lancement du film.

A la fin de la séance, une bonne heure et demie après, elle se lève, enfille son manteau et croise à nouveau le regard du jeune homme qui, lui aussi, quitte la salle.

Les mains dans les poches, plutôt satisfaite de ce qu'elle vient de voir, Claude décide de rentrer à pied au foyer où elle loge. Bien qu'elle vienne d'une famille appartenant à la bourgeoisie de Mayenne, elle n'a pas les moyens de vivre au sein d'un logement plus agréable. Mais cela ne la gêne nullement, rien n'est éternel, elle aura une meilleure vie plus tard, elle en est certaine.

Le soir venu, entre deux lectures, elle se surprend à penser au jeune homme croisé dans le cinéma aujourd'hui. Elle se met presque à regretter de ne pas avoir eu l'occasion de lui parler, pourquoi ce regret soudain ? Au fond d'elle-même, il n'y a pas de véritable réponse à la question.

Les regrets, quelquefois, ne mènent pas à la conclusion attendue.

Ainsi, quelques jours plus tard, voulant profiter du même type de journée, Claude s'installe à sa terrasse habituelle. Vêtue du même manteau, elle lit un livre tout en ayant commandé un verre de vin.

- Vous avez aimé le film ?

La voix semble venir de nulle part, surprise par cette curieuse intervention, Claude se retourne immédiatement, étant certaine que la voix venait de là. Elle découvre avec étonnement que l'homme venant de l'aborder n'est autre que le jeune homme croisé au cinéma.

- Je vous demande pardon ? demande-t-elle de façon faussement innocente.

- Le film... Vous l'avez aimé ?

- Et vous ?

- Ce n'était pas mauvais. Mais je dois dire que je suis bon public.

Le jeune homme porte toujours ses cheveux gominés, les sourcils sont plus ou moins broussailleux et le regard est toujours aussi intense. Il y a quelque chose de mystérieux dans ce personnage au sourire si bienveillant mais à la voix plus grave. Il porte un uniforme militaire de manière élégante.

- Vous partez en guerre ? s'amuse Claude.

- Non, je termine mon service militaire. Puis-je ?

Le jeune homme indique une chaise vide. Claude, par un geste de la main, lui autorise à s'asseoir en face d'elle.

- Bonjour, dit-il, je m'appelle Georges.

- Et moi, Claude.

- Quel vin avez-vous pris ?

- Je ne sais pas, répond Claude, je crois qu'ils ne savent même pas ce qu'ils servent ici, mais ce n'est pas mauvais.

- Chez moi dans le Cantal, explique Georges, on est obligé de connaître le vin que l'on met dans nos verres. Non par alcoolisme, mais au moins pour savoir si on ne se fait pas avoir. La prudence des paysans.

Le mot fait rire Claude.

- Vous vous faites une gloire de ne pas être parisien ? Parisien ou non Parisien, vous faites votre devoir national. C'est l'essentiel.

- Je ne suis pas un grand amoureux des armes mais la patrie me demande de servir, je sers.

- Dans quel corps d'armée ?
- Infanterie à Clermont-Ferrand. Vous permettez ?

Georges sort un paquet de Lucky Strike qu'il pose sur la table. Il propose une cigarette à Claude qui refuse et s'en allume une. Puis il commande un verre tout en ne quittant pas Claude des yeux. Enfin, il tente de lire le titre de l'ouvrage que tient Claude entre ses mains.

- Tolstoï... devine-t-il... intéressant.
- Vous vous y connaissez en littérature ?
- Agrégation en littérature, quand j'aurais terminé mon service, j'entrerai comme professeur.
- Laissez-moi deviner... enfant d'instituteur ?
- Tout à fait. Dans le Cantal, pourquoi pas. Mon nom de famille est Pompidou, on ne peut pas faire plus cantalien. Et vous ?
- Claude Cahour. Je suis en droit, première année.
- Fille d'avocat ?
- De médecin. Il ne voulait pas que je prenne cette voie.
- Ne dites pas cela avec ce don désabusé, je suis certain que vous êtes très douée.

Claude est une femme qui a eu plusieurs fois l'occasion d'être draguée. Surtout depuis qu'elle est arrivée à Paris, bien qu'elle ne se considère pas comme la plus jolie de la famille, estimant sa petite sœur plus belle, son élégance naturelle et son charisme attirent beaucoup d'hommes.

- Mais personnellement, reprend Georges, mon cœur va plutôt à Dostoïevski.
- Oh, répond Claude amusée, nous voilà face à un dilemme, est-ce que deux jeunes étudiants qui ont deux visions bien précises de la littérature russe peuvent prendre un verre ?
- Pourquoi pas, réplique Georges amusé. Nous verrons bien le résultat.

Claude trouve la répartie de ce jeune homme fine, ce provincial qui se donne des airs faussement dandy a quelque chose de touchant.

- Des amis doivent me rejoindre dans une demi-heure, explique Claude, voulez-vous vous joindre à nous ?
- Oui à une condition, déclare Georges.
- Je vous écoute.

- Que l'on se tutoie.
- Si tu veux, réplique Claude du tac au tac.

Pour Claude, la journée évolue sous les meilleures auspices. La compagnie de Georges est d'une grande satisfaction pour elle, il y a chez cet homme à la grâce naturelle et aux sourcils broussailleux, quelque chose qui lui plaît. Le sentiment amoureux n'est peut être pas évident, mais il y a une émotion qui s'en approche déjà.

Avec les autres amis de Claude, qui finissent par les rejoindre, Georges ne paraît pas gêné et cause volontiers. Le groupe de jeunes évoque diverses choses, mais Claude n'a d'yeux que pour Georges qui l'éblouit par les réponses, parfois timides, mais qui souvent sont justes et montrant une grande culture.

Ils se promettent de se revoir. Georges repart pour Clermont-Ferrand terminer son service militaire alors que Claude continue ses études de droit sans grande conviction.

Dès que Georges revient à Paris, le jeune couple se revoit rapidement. Claude apprécie ces balades au cœur de la capitale. Surtout quand Georges se met à réciter des poèmes, notamment les textes de Baudelaire, qu'il clame haut et fort avec grand plaisir. Elle l'écoute avec grand intérêt; elle-même apprécie grandement la poésie, elle pourrait faire de même mais elle préfère l'entendre. Sa voix grave, qui déteint avec son physique de jeune dandy, possède un ton qui convient aux mots de ces grands noms de la poésie.

Leur amour devient de plus en plus évident. Et un soir, alors qu'ils se promènent sur le pont des Arts, sous le soleil couchant, Georges finit par embrasser Claude.

- Je suis tombé amoureux dès le premier jour où je t'ai rencontré dans ce cinéma, lui dit-il.
- Je suis tombée amoureuse dès que tu as pris le courage de venir me voir, lui répond-elle.

Ces deux jeunes gens viennent d'embrasser l'avenir, leur destin dans un pays qui s'apprêtera à connaître de grandes heures sombres.

- Ton père accepterait si je te demande en mariage, un jour ? Je ne suis pas destiné à entrer dans les hautes-sphères de la société, il sera peut-être déçu, estime Georges.

- Demande-lui en grec ancien si tu veux l'impressionner, s'amuse Claude.

Il fait froid en cet automne 1968, alors que la France vient de connaître des heures bien chaudes en mai. Les temps sont un peu plus calmes, le général de Gaulle est toujours à l'Élysée et la Ve République n'est pas tombée. Dans ce petit coin des Yvelines, on se fiche un peu de tout ce qu'il peut se dire dans les allées du pouvoir sur l'avenir du Général après la crise de mai. On a retrouvé un semblant de sérénité parmi la population, et c'est encore plus vrai dans le petit village d'Élancourt.

Et que dire de Jean Haro en ce milieu de matinée du mardi 1er octobre ? Un vieux sans-abris qui a connu bien des malheurs dans sa vie et qui n'a qu'un seul but: survivre. Vêtu pauvrement, manquant d'hygiène, accompagné de son chien, il s'aventure dans la décharge publique en quête de métaux à revendre. C'est la seule activité qui lui procure un revenu quasiment certain et qui lui permet de survivre.

Le soleil est levé depuis longtemps quand il s'aventure sur le terrain couvert de déchets. C'est son monde, son univers. Il y a ses habitudes et connaît les endroits intéressants sans se faire trop remarquer par les gardiens. Le sac encore vide sur le dos, le sans-abri commence son activité. Il déambule entre divers objets laissés à l'abandon et se dirige vers un endroit particulier de la décharge avec un contre-bas. Ici, Jean déniché souvent de la ferraille intéressante. Dans ce lieu-dit "La Cavée du Roi", le vieux clochard a toujours trouvé de quoi vendre et là encore, il tente sa chance.

Alors qu'il commence tranquillement son travail de récolte, son chien se met à aboyer en direction du contre-bas. Alerté, son regard se fige sur un objet curieux au pied du petit ravin vingt mètres plus bas. Saisi par une curiosité soudaine, le vieil homme descend en se tenant avec ce qu'il peut pour voir de quoi il retourne. C'est le coin le plus éloigné de la décharge, à l'abri des regards, le plus forestier aussi. La crainte s'empare de lui à mesure que l'objet se précise.

Placé sur le sol herbeux, non loin d'un amas de détritiques, un sac en jute à la forme étrange. Les couches d'angoisse s'accumulent à

mesure qu'il s'approche de ce qui lui paraît être une sorte de momie. Jean comprend assez vite qu'il contient probablement un cadavre. Il ouvre lentement la toile de jute et découvre une housse en nylon enroulant quelque chose. Quand il aperçoit des cheveux et un pied hors du sac, sa peur devient réalité, et tombe à la renverse.

- Nom de Dieu... répète-t-il tout bas.

Il n'y a aucun doute à avoir sur ce qui a été laissé sur le tas de débris, un cadavre gît devant le pauvre homme. Son premier réflexe est de vouloir prendre la fuite, mais qui sait ? Peut-être que la gendarmerie finira par le retrouver, tout le monde le connaît ici, tout le monde sait ce qu'il fréquente l'endroit.

En remontant la petite pente jusqu'à son chien qui continue à aboyer, le clochard reste muet, choqué par ce qu'il vient de découvrir. Tremblant de tous ses membres, il essaye de reprendre ses esprits. Que faire ? Après quelques minutes de silence, il se dit que la meilleure des solutions est d'aller directement voir la gendarmerie avant que tout soupçon ne vienne l'accuser. Même si c'est un sans-abri, même s'il a connu des choses terribles au cours de sa vie, il ne saurait de quelle manière réagir si la justice l'accusait de meurtre.

Choqué, son sac sur le dos, Jean quitte la Cavée pour se rendre à la gendarmerie. Sur le chemin, en pleine matinée, il croise des habitants qui ne font pas attention à lui et marche sans vraiment savoir comment les gendarmes vont le recevoir. Traversant de vastes espaces boisés, toujours accompagné de son chien, Jean parvient à la gendarmerie où il demande à être reçu immédiatement. Surpris par cette arrivée assez étrange, un des officiers l'écoute avec curiosité.

- Un cadavre dites-vous ? Dans la décharge ? dit Vallier l'officier de gendarmerie.

- Oui m'sieur, répond le clochard encore sous le choc, je vous dis que c'est bien un cadavre que j'ai vu. Dans un sac.

Dans un premier temps, le gendarme se demande si cet homme n'a pas encore trop bu, mais son devoir est tout de même d'aller vérifier. Avec deux autres collègues, il se rend sur les lieux. Le clochard, assis dans une autre voiture, va les amener à l'endroit où gît le malheureux.

Les trois gendarmes suivent Jean qui leur montre le chemin menant à la Cavée du Roi et aboutissent à ce contrebas où gît la housse contenant le corps.

Le plus gradé des gendarmes s'approche lentement et constate qu'il s'agit bien d'un cadavre dont le visage est terriblement tuméfié.

- Bon, nous voici sur une scène de crime, admet Vallier. Bordel, comme si j'avais besoin de ça. Pierre, retourne à la gendarmerie et fais venir une ambulance ainsi que des renforts pour prendre les photos et chercher des indices.

- Et moi ? demande Jean, je fais quoi ?

- Vous allez retourner à la gendarmerie, nous allons prendre votre déposition. Espérons que ce type soit simplement un vagabond.

La gendarmerie entre dans la procédure, le parquet est prévenu et le corps de la victime est immédiatement conduit à la morgue pour une autopsie.

La découverte du corps ne provoque pas encore de grandes conséquences dans la vie judiciaire des Yvelines. Cela reste, pour l'instant, la découverte d'un simple corps qui n'est pas encore identifié. Mais déjà ce mort est en soi un événement. Ce coin de la région est peu porté sur les crimes et surtout sur les meurtres.

Après avoir déposé auprès des forces de l'ordre, le brave sans-abri prend ses jambes à son cou dans le but certain de se faire oublier. Pour le vieil homme, le fait d'avoir alerté les gendarmes est suffisant pour prouver qu'il n'a rien à voir avec toute cette histoire.

Le lendemain en fin d'après-midi, le gendarme Vallier, venu découvrir le corps sous les indications du clochard, organise une petite réunion pour faire le point. Dans un premier temps, il admet que le cadavre n'est toujours pas identifié.

- On doit recevoir le rapport d'autopsie dans une bonne heure, explique le gendarme. Mais nous savons que le corps est là depuis au moins le 27 septembre. Une voisine assure avoir vu la housse vers les 8 heures du matin. Nous n'avons aucune idée des raisons de sa mort. Un possible règlement de compte serait-il le plus probable ?

Le capitaine n'oublie pas que les voyous continuent à travailler, même quand la France paraît plus calme après les événements de mai 68. Un heure après, une voiture de la gendarmerie arrive avec à son

bord le médecin légiste portant un petit dossier sous le bras. Il se présente en face de Vallier et lui transmet son rapport, photographies à l'appui.

- Voici capitaine ce que je peux en dire, déclare le médecin, c'est un homme brun d'une grande taille et de forte corpulence, une trentaine d'années. La mort probable serait causée par de violents coups reçus à la base du crâne. Voici les lésions en question, on les voit bien sur cette photo.

- Il avait des documents sur lui ?

- Rien. Voici ses empreintes digitales.

Le capitaine examine quelques secondes le papier puis donne l'ordre de le transmettre immédiatement au parquet. Le gendarme a l'espoir que les empreintes diront quelque chose, en vérité, c'est son seul moyen de mettre un nom sur la victime.

En parcourant le rapport, il songe que la piste du règlement de compte est la plus certaine. S'il s'agit d'un simple voyou, il gardera l'enquête et devra la mener à son terme. Si l'identité apporte le nom d'un homme plus important, alors les choses prendront une autre tournure et la SRPJ de Versailles - voire une section encore plus importante - prendra le relais.

Il s'allume une cigarette et sort dehors.

Quelle année ! Alors que tout le monde croyait que le général de Gaulle serait vaincu par une révolte, que des Français se voyaient déjà soumis à un état de type communiste, tout est rentré dans l'ordre et le capitaine Vallier se voyait finir l'année tranquillement, oubliant tout le ramdam de Paris. Mais non, il a fallu qu'un clochard découvre ce corps dans ce petit village calme et sans histoire.

Il est rejoint par l'un de ses subordonnés.

- Mon capitaine, vous voulez un café ?

- Pourquoi pas. Beno ?

- Oui capitaine ?

- Que pensez-vous de cette affaire ?

- Vous voulez parler du corps trouvé dans la décharge ?

- Vous misez sur la mafia ou sur un vagabond qui a fait la mauvaise rencontre ?

L'adjudant réfléchit un instant puis finit par dire ce qu'il en pense:
"Je parie plutôt sur la mafia."

La France souffle, elle a passé le cap de mai 68.

Mais il reste des traces, autant dans le quartier latin qui conserve encore quelques cicatrices que dans l'esprit de certains politiques qui furent aux premières loges.

Alors que la nuit tombe sur la capitale, un couple sort de leur appartement de l'île Saint-Louis et trouve un taxi. Bien qu'il aime conduire, ce soir-là, le conjoint a insisté pour s'en abstenir. La femme est élégante, plus grande que l'homme, elle porte un petit chapeau qui lui couvre la moitié du visage et d'un long manteau assez lourd. L'homme, lui, plus petit, se contente d'un manteau plus léger. Ils s'installent sur la banquette arrière.

- Où voulez-vous que je vous conduise ? demande le chauffeur.
- 9 boulevard du Montparnasse, dans le 6e, répond l'homme qui se cale contre le fauteuil.

Dans la pénombre de la voiture, le chauffeur a du mal à distinguer ses clients. Mais il a une hésitation, la voix de l'homme lui rappelle quelqu'un. D'abord hésitant, il ose engager la conversation avec ses hôtes.

- Il y a une bonne circulation ce soir, je pense que l'on y sera vite, dit-il.
- Tant mieux, répond l'homme. Bibiche, tu n'as pas oublié mes cigarettes ?

L'homme s'adresse à la femme se trouvant à ses côtés. Celle-ci fouille dans son sac et en sort son paquet de cigarettes.

- Que ferais-je sans toi ? dit-il en souriant.
- Ton garde du corps ne te suit pas cette fois ? demande la femme amusée.
- Je lui ai donné sa soirée.
- Monsieur ? demande le chauffeur.
- Oui ?
- Excusez-moi mais... vous ne seriez... monsieur Pompidou ?
- Lui-même.

- Mais pourquoi prendre un taxi, monsieur ? Vous n'avez pas de voiture ? s'étonne naïvement le chauffeur.
- Pas envie de conduire ce soir, la fatigue et le volant, c'est un mélange qui ne convient pas.
- M'en parlez pas, admet le chauffeur bien content d'avoir trouvé un sujet de conversation.
- Quel âge avez-vous ? interroge Georges.
- 41 ans, monsieur.
- Ménagez-vous dans le travail, qu'il soit un plaisir ou non, on ne sait jamais à quoi ressemble l'avenir, conseille Georges.
- Et vous monsieur ? Il ressemble à quoi votre avenir ?
- Il est moins certain que le vôtre. Vous avez plus de chance que moi.

La répartie fait rire le chauffeur et amuse Claude qui se tient près de lui. Alors qu'ils s'approchent du 6e arrondissement, le chauffeur se sent obligé - grisé par une certaine confiance - de poser des questions plus précises sur la politique.

- Je tiens à vous dire que je n'ai pas fait grève pendant la crise, avoue le chauffeur.
- Oh, répond Georges, ne vous excusez ni d'avoir fait grève ni de ne pas l'avoir fait, accomplissez ce que vous voulez selon votre conscience.

Surpris par cette réponse, le chauffeur pense qu'il gêne le couple et n'ose plus parler. Claude le remarque et s'amuse, elle aussi, à lui poser des questions.

- Votre métier vous plait ? relance Claude auprès du chauffeur.

Tout heureux de voir l'épouse de l'ancien Premier ministre s'intéresser à lui, il répond bien volontiers.

- C'est assez intéressant, on peut discuter avec monsieur Dupont comme avec le Premier ministre.
- Ex-Premier ministre, rectifie Georges.
- Excusez-moi. Euh... Monsieur Pompidou ?
- Oui ?
- Comment est-il ?
- Qui cela ?
- Le Général ?

- Il est... grand.

Cette dernière phrase fait de nouveau rire le chauffeur qui les conduit à l'adresse demandée. Arrivés devant la galerie d'art, les Pompidou sortent en payant la course. Claude sourit au chauffeur et lui offre un pourboire.

- Je n'ai fait que mon travail madame, déclare le chauffeur.

- Et vous l'avez bien fait.

- Bonne soirée mon cher, dit Georges, et n'oubliez pas: ménagez-vous.

- Je retiens le conseil, monsieur.

La voiture démarre, laissant seul le couple en face de la galerie. Claude prend la main de son mari et se penche vers lui.

- "Ménagez-vous"... c'est bien à toi de dire cela, lui glisse-t-elle à l'oreille.

- Quelquefois, je devrais écouter mes propres conseils, admet Georges en s'allumant une cigarette. Allons-y, nous sommes attendus avec impatience.

En effet la galerie d'art est en plein émoi, le son de diverses voix prouve qu'il y a beaucoup de monde au sein du petit établissement. Georges lâche un léger soupir.

- Que se passe-t-il ? interroge Claude.

- Oh, je me demande comment ils vont nous accueillir. A leurs yeux, je suis toujours le locataire de Matignon.

- Je ne te comprends pas, depuis le temps que tu rêvais de venir à une soirée sans que l'on te casse les oreilles avec le Général et Matignon. Profite, mon chéri, de ce vernissage.

- Il y aura des journalistes.

- Évite-les.

- Tu as raison.

La porte s'ouvre et de nombreux invités ne cachent pas leur satisfaction à voir entrer l'ancien Premier ministre et madame. Georges Pompidou salue de la main les invités, cigarette au bec, il donne son manteau à un jeune homme chargé de surveiller les affaires de chacun. Claude fait de même.

Parmi la foule des convives, certains observent le couple Pompidou avec curiosité. Ce soir, même si l'artiste qui présente ses œuvres est

la vedette officielle, les vraies personnalités avec qui converser est une obligation, ce sont les Pompidou.

L'ambiance est à la joie, un certain soulagement peut se lire dans les regards de quelques-uns. On arrive à la fin de la décennie, beaucoup aimerait voir l'avenir sous un jour rempli de promesses. Mais pour Georges, même s'il se voit obligé de serrer des mains et d'avoir un petit mot gentil pour chacun, l'idée de la soirée est d'évoquer l'art et rien que l'art.

Et l'artiste qui expose, Jean Dubuffet, est ravi de voir un politique que l'on dit être un vrai amateur d'art.

- Bonsoir monsieur Pompidou, madame... dit le peintre tout content.

- Bonsoir monsieur Duduffet, c'est un plaisir de vous rencontrer enfin, répond Georges. Mon épouse et moi-même sommes enchantés d'avoir été invités à ce vernissage. Le temps me manquait un peu avant. Que voulez-vous... les obligations.

Claude a le sourire sincère, elle a toujours préféré la présence des artistes aux politiques.

- Claude ! Georges !

La voix féminine qui sort de la petite foule est bien connue de tous, et la raison en est fort simple: elle appartient à Jeanne Bucher, la responsable de la galerie. Elle se précipite vers ses plus illustres invités, tout en élégance mais non en retenue dans les propos. Jeanne aime ce mélange de populaire et de bonnes manières, cela lui donne un aspect assez unique dans le milieu parisien.

- Comme cela me fait plaisir de vous voir ici, je dois vous avouer que j'avais un affreux doute.

- L'invitation était à nos noms, nous voilà, répond Pompidou amusé.

- Vous ferez attention, je n'ai pas pu empêcher de faire venir deux ou trois journalistes, ils n'attendent qu'un dérapage de votre part, Georges.

- Ne vous en faites pas, j'ai l'habitude de la presse.

- Venez Georges, que je vous présente à quelques personnes.

Pompidou suit Jeanne après s'être servi une coupe de champagne pendant que Claude regarde quelques tableaux qui seront présentés à l'exposition. Dans la foule des invités, deux jeunes journalistes

restent un peu à l'écart, ils n'ont pas encore osé s'approcher du couple Pompidou.

- Tu vas faire quoi ? demande le premier.
- Je veux savoir s'il va se présenter à la présidence.
- De Gaulle n'est pas mort, réplique le premier.
- Mais il est vieux, et il a eu du mal à s'en sortir en mai... Pourquoi crois-tu que de Gaulle l'a foutu à la porte de Matignon ?
- Parce qu'il n'a pas voulu de la participation.
- Mouais, moi je pense que le mal est plus profond.
- Parce qu'il lui fait de l'ombre depuis mai ?
- Oui. Exactement. Mais je ne crois pas que le père Pompidou en parlera ce soir. C'est un politique qui vient de la banque... mais c'est surtout un politique.
- Alors qui ? Sa femme ?

Le deuxième journaliste garde le silence, se contentant de vider son verre puis il prend son courage à deux mains, se faufile entre les invités et se glisse astucieusement jusqu'à Claude qui déguste son verre face à un tableau de Duduffet.

- On vous dit meilleure amatrice d'art que votre époux, ose le journaliste.
- On dit beaucoup de choses, réplique Claude, méfiante.
- Je me présente, Bastien Borrère du "Parisien libéré".
- Enchantée.

Claude ne paraît guère gênée, ou en tout cas fait-elle semblant que son interlocuteur ne détecte rien d'inquiétant. Néanmoins, elle ne relance pas la conversation, ce qui installe un silence dérangerant .

- Si vous voulez mon avis madame, déclare le journaliste, vous devriez ouvrir une galerie d'art comme celle-ci.
- Pourquoi pas, mais est-ce que mon mari serait prêt à se lancer dans une telle aventure ?
- Aurait-il d'autres idées en tête ?
- Non mon cher ami, à part peut-être de vouloir chercher à acquérir un de ces merveilleux tableaux. Peut-être celui-ci là-bas, qu'en pensez-vous ?
- Vous donnez mon avis serait vous mentir, je ne suis pas un grand spécialiste d'art.

En entendant cet aveu, Claude se met à rire. Ce journaliste, qui possède un air si juvénile, a les dents longues mais a encore beaucoup à apprendre.

- Depuis combien de temps faites-vous ce métier ? interroge Claude.
- Depuis février.
- Vous avez couvert les événements alors. Votre cœur était du côté de l'État si j'en crois le journal pour lequel vous travaillez.
- Effectivement.
- Eh bien figurez-vous que mon mari aussi, enfin presque...
- Comment cela ?
- Son cœur était du côté de l'Histoire. C'est une leçon que j'ai apprise en voyant agir mon mari et le Général: on gagne toujours quand on va dans le sens de l'Histoire, encore faut-il deviner dans quel sens il va. Allez, profitez de la soirée.

La conclusion de Claude s'assimile comme une interdiction à toute relance. Elle essaye de retourner auprès de son époux quand d'autres personnes la bloquent dans le seul but, louable au demeurant, d'échanger quelques banalités mais qui font tellement plaisir à ceux qui essaient de toucher le pouvoir avec les mots.

Jeanne fait le tour des œuvres avec Georges.

- Je ne doute pas du succès de cette exposition, constate Georges.
- Nous verrons bien, répond Jeanne. Et toi ?
- Comment cela ?
- Ton avenir ? Il ressemblera à quoi ? On m'a dit que tu as été ovationné en juin à l'opéra.
- Ce n'est pas le petit ouvrier qui va voir "Turangalîla".
- Ne sois pas pessimiste.
- Je n'ai pas encore pris ma décision. Je ne me plains pas de mon rôle de député, sauf que j'ai un garde du corps qui m'accompagne de temps en temps, souvenir de Matignon. Sinon, c'est agréable d'engueuler les autres sans rendre de compte, ça repose. Couve fait le travail, je lui souhaite bonne chance.
- Tu as parlé au Général ?
- Mais tu es pire que les journalistes toi, rétorque Georges. Le Général parle que lorsqu'il en a envie. Tu vois, je travaille avec lui

depuis la fin de la guerre et sais-tu ce que j'ai appris ? C'est toujours le Général qui fait le premier pas. Où est Claude ?

- Elle tente de répondre poliment aux invités.
- Allons lui porter secours.

Georges quitte un instant la responsable de la galerie, craignant que Claude tombe sur un journaliste malveillant.

- Je suis ravi de voir que Jean a autant d'admirateurs, cela me rassure sur la qualité culturelle de Paris, dit-il en plaisantant.

Tout en se servant une nouvelle coupe et grignotant de petits fours, Georges tient à redire que la vraie vedette de la soirée est Jean Duduffet, personne d'autre.

Dehors, quasiment en face de la galerie, une Peugeot 404 vient de se garer. Deux hommes sont à l'intérieur, ils ne sortent pas de leur véhicule. Leurs regards portent sur ce qui se déroule dans la galerie. Le véhicule reste à sa place pendant au moins une bonne demi-heure.

Puis la voiture redémarre...

Le couple Pompidou ne reste pas plus longtemps à cette soirée de vernissage. Claude se sent fatiguée et Georges n'a pas l'intention de refaire le monde toute la nuit au risque de prononcer une parole qui serait mal interprétée. Avant de quitter la galerie, il tient encore à féliciter l'artiste pour le travail exemplaire accompli.

- Je vous remercie monsieur le Premier ministre, déclare l'artiste ému.

Bien que la formule soit exacte, le titre restant même si le poste a été quitté, Pompidou tient à être appelé plus familièrement... en particulier quand cela vient d'un artiste qui a toute son estime.

Jeanne s'occupe elle-même d'appeler un taxi par téléphone.

- Merci pour votre accueil, en tout cas Jeanne, Claude et moi, nous vous souhaitons bonne chance pour cette exposition.
- Merci Georges.

Claude a un léger pincement au cœur de devoir quitter la galerie si tôt, mais elle comprend que son mari a beaucoup de travail et qu'en cette période hésitante de sa vie, il a besoin de calme et de temps pour se recentrer sur ses projets. Les grandes heures des sorties à Saint-Tropez sont bien loin. Et dans le taxi qui les ramène à leur

nouveau domicile parisien, Claude observe son mari plongé dans un silence assez surprenant.

- Les choses ne sont plus les mêmes depuis les événements, n'est-ce pas ? dit-elle.

- Oui, admet-il, les choses ne sont plus les mêmes.

- Tâche de ne pas avoir cette tête quand Alain passera nous voir. Tu sais que notre fils n'aime pas te voir soucieux. Moi aussi d'ailleurs...

Et pour appuyer ses dires, Claude s'empare de la main de son mari pour la serrer fortement.

La nouvelle journée à la SRPJ de Versailles, au 127 rue Saint-Honoré, débute dans la plus grande des banalités. En cette matinée du 2 octobre, le commissaire-adjoint Samson descend de voiture, vêtu d'un costume cravate, il tient à montrer son grade par ses tenues moins négligées que certains officiers de police se plaisent à porter. Avant de prendre son service, le commissaire va se servir un café dans la cuisine de l'établissement. La solitude du matin ne le dérange pas, bien au contraire. Il aime savourer son café frais à la petite table de la petite cuisine, près de la fenêtre donnant sur la ville. Un journal est négligemment posé sur une chaise. Un exemplaire du "Figaro" qui date de la veille.

On y évoque la réforme de l'Éducation nationale et quelques autres faits divers sans importance. Le commissaire n'a pas encore commencé le travail qu'il sent déjà la fatigue le saisir. Depuis combien de temps assure-t-il le poste du commissaire-adjoint dans les Yvelines ? Il ne saurait le dire, cependant, son métier reste quelque chose d'important dans sa vie. Il veut préserver une âme de flic et depuis son entrée dans les forces de l'ordre, il tient à le prouver.

Son café à la main, sa cigarette aux lèvres, il rejoint son bureau avant d'assister à une réunion qui fera le point sur les affaires en cours avec le commissaire principal. Après avoir posé sa veste sur une chaise de son bureau, il se plonge sur un dossier qu'il présentera tout à l'heure quand un subordonné se permet de venir le déranger.

- Commissaire ?
- Oui, Berthier ?
- Le commissaire Camard veut vous voir.
- Ah ? Maintenant ?
- Maintenant, commissaire.

Surpris d'être convoqué à cette heure-ci et surtout d'une manière aussi curieuse et peu habituelle, le commissaire Samson ferme rapidement son dossier et se rend sur-le-champ dans le bureau de son

supérieur direct à la SRPJ. Le convoqué se présente, fort étonné de voir un petit bonhomme vêtu en costume-cravate assis près du bureau de son supérieur. Âgé d'une soixantaine d'années, le visage osseux, les yeux perçants, les cheveux grisonnants, l'inconnu a l'air plus calme et plus calculateur que le commissaire.

- Mon cher commissaire-adjoint, annonce le commissaire Camard, je vous présente René Patard, juge d'instruction au parquet de Versailles.

- Bonjour monsieur, répond le commissaire en serrant la main du juge.

- Asseyez-vous Jean, invite le commissaire Camard.

Le commissaire-adjoint obéit et attend qu'on lui explique la raison de cette convocation à l'allure si mystérieuse.

- Il s'est déroulé un drame il y a quelques jours, reprend Camard, à Élancourt.

L'information revenant en mémoire, le commissaire-adjoint retrace rapidement ce qu'il a lu au sujet de cette sordide affaire. Le juge, en l'écoutant, ouvre son dossier posé sur le bureau et lui tend une des photographies du cadavre.

- Et pourquoi cet homme intéresse le parquet de Versailles ? demande le commissaire-adjoint.

- Nous avons identifié la victime grâce à ses empreintes digitales, répond le juge. Stefan Markovic. Cela ne vous dit rien ?

Le nom, en effet, ne dit absolument rien à Samson. Mais le pauvre homme doit être assez connu du milieu judiciaire pour retirer l'enquête concernant sa mort à la gendarmerie et la confier à la police avec un juge d'instruction à sa tête.

- Stefan Markovic, reprend le juge, était un immigré yougoslave qui a un casier judiciaire dès plus fourni.

- Il a trempé dans le milieu ?

- Oui et il a travaillé avec quelqu'un de bien connu.

- Qui donc ? interroge le commissaire-adjoint curieux.

- Alain Delon.

C'est un choc immense qui assaille le commissaire Samson. Alain Delon est la vedette la plus populaire du cinéma français, l'acteur le plus charismatique dont les films sont des succès au box-office.

- Vous comprenez pourquoi l'affaire est délicate ? dit Camard à l'adresse de Samson.
- Oui, tout à fait.
- Le juge m'a désigné comme celui qui supervisera l'enquête policière, je vous propose de me seconder sur le terrain car j'ai déjà beaucoup de dossiers sur les bras. Vous avez un flair et un sens du travail qui seront nécessaires.
- Et je compte sur vous pour me fournir de quoi envoyer le ou les coupables au trou, ajoute le juge.
- Vous abandonnez toutes vos enquêtes et vous vous concentrez sur celle-ci, conclut Camard.

Le commissaire-adjoint réfléchit un instant, de nombreuses conséquences se répercuteront dans sa vie personnelle et professionnelle s'il accepte. Il ne s'agit pas d'une affaire banale mais d'une histoire qui bouleversera sa vie. Néanmoins, a-t-il le droit de refuser ? Au cours d'une carrière, avoir l'opportunité de s'occuper d'un dossier avec une telle ampleur, est-ce le moment de dire "non" ?

- J'accepte de travailler sur cette affaire, lâche le commissaire.
- J'étais certain de votre réponse. Je vous laisse faire mieux connaissance. Et je vous souhaite bonne chance, s'enthousiasme le commissaire Camard. Nous nous verrons demain matin.

Rarement Jean a eu affaire à un juge d'instruction. Les deux hommes doivent apprendre à mieux se connaître et pour y parvenir, ils décident de déjeuner ensemble dans le centre-ville de Versailles.

- Ne vous inquiétez pas, dit le juge, je paierai la note.

Ainsi, proche du château, le juge choisit un restaurant dont la terrasse lui est agréable mais il prend soin de prendre une table assez éloignée de toutes oreilles.

- Pourquoi choisir cette enquête ? demande le commissaire-adjoint.
- Vous avez déjà eu affaire à des mafieux, non ? Donc, vous en avez l'expérience, même si la région n'est pas le quartier général du Milieu. Vous vous doutez bien que l'enquête sera médiatisée.
- C'est cela que vous voulez ? La médiatisation ?
- Oh que non, mais j'estime avoir les épaules solides et la tête froide pour éviter les dérapages.

Le temps, en ce midi à Versailles, est doux. Idéal pour se laisser aller à quelques confidences et instaurer un climat de confiance. Ils trinquent et reprennent leur conversation.

- Il va falloir interroger Alain Delon, prévient le commissaire, je n'ai jamais eu l'occasion d'interroger une célébrité.

- Cela ira, vous savez, Delon est un homme comme les autres. Et s'il a fait une connerie, il paiera. C'est tout bête. On dit qu'il aime fréquenter des gens sulfureux, nous verrons comment il se défendra. Ne croyez pas que je n'ai aucune crainte. Quand j'ai entendu parler du dossier, on m'a assuré que c'était une affaire banale, un clochard trouvé dans une décharge. Mais quand la gendarmerie a identifié le corps, ce même dossier est tombé entre mes mains... j'ai compris que mon rôle allait être très important. Sachez encore une fois que Camard et moi, nous vous laissons carte blanche sur les méthodes. Si vous devez vous rendre à Paris pour interroger Delon, faites-le. La seule chose que je vous demande c'est un dossier solide.

- Bien, c'est une grande responsabilité, mais je ferai le nécessaire.

- Maintenant mangeons, répond le juge souriant, nous aurons besoin de beaucoup de forces dans les jours à venir. Et il paraît que leur agneau n'est pas mauvais, ici.

Juste après le repas, le juge et le commissaire, accompagnés de quelques policiers, se rendent sur le lieu de la découverte. La fameuse décharge d'Élancourt. L'endroit est calme, seuls les bruits de pas et le souffle du vent à travers les branches d'arbres se font entendre. Difficile de croire qu'il y a eu un meurtre ici quelques jours plus tôt.

- Pourquoi mettre le corps ici ? interroge le juge en indiquant l'endroit où le cadavre a été découvert.

- C'est un contre-bas, répond Samson. Il est possible qu'ils aient jeté le corps en pleine nuit et pris la fuite sans vérifier si le cadavre était bien caché dans le fossé.

- Pris par le temps ? suggère le juge.

- Pourquoi pas.

- Le médecin légiste pense que Markovic n'est pas mort ici. Ils sont donc venus rapidement dans cette décharge, estimant que c'était le

coin le plus reculé et le plus calme, ont jeté le corps et ont pris la fuite sans se retourner ? Pas très professionnel.

Le commissaire écoute d'une oreille ce que vient de dire le juge et descend dans le contrebass afin de s'assurer par lui-même du lieu.

- Selon le légiste, la mort a eu lieu entre le 22 et le 23 septembre, déclare le juge. Et un témoin affirme avoir vu le sac en plastique le 27 septembre.

Samson examine la petite montée de terre et constate les nombreux obstacles naturels qui ont pu empêcher le contenu de la housse d'aller plus loin.

- Vous avez raison sur un point monsieur le juge, estime Samson, ces voyous ne sont pas de grands professionnels. A Marseille, le corps aurait été introuvable.

Il remonte la pente en s'aidant des branchages et retrouve le juge encadré par deux inspecteurs.

- Si ce Markovic a travaillé avec Delon, je crois que nous ne devons pas perdre de temps, déclare l'officier de police.

- Je suis d'accord avec vous. La dernière adresse connue de Markovic est l'hôtel particulier de Delon avenue de Messine.

- L'acteur est-il là-bas ? demande le commissaire.

- A vous de voir, répond le juge.

- Hocke, Célestin, dit le commissaire Samson à ses deux inspecteurs, vous voilà pour mission de rendre visite à monsieur Delon. Après tout, il s'agit du dernier logement connu d'une victime. Alors ne soyez pas impressionnés. Et par pitié, ne soyez pas tentés de lui demander un autographe, nous sommes en charge d'une enquête criminelle. Compris ? J'attends votre rapport ce soir, messieurs.

Les inspecteurs assurent avoir reçu le message, grimpent dans leur voiture banalisée et prennent la route pour Paris. Direction le domicile d'Alain Delon.

Il faut une bonne heure de route pour que les inspecteurs arrivent dans la capitale. Le logement de Markovic, et celui d'Alain Delon a fortiori, se trouve dans le 8e arrondissement, un des quartiers les plus huppés. La voiture se gare vers 17 heures, à deux pas de l'hôtel situé à l'angle de l'avenue de Messine et de la rue de la Bienfaisance.

- Si on voit Alain Delon, tu dis quoi ? s'inquiète l'inspecteur Hocke.

- Bonjour monsieur Delon, inspecteur Célestin, nous sommes de la SRPJ de Versailles et nous aimerions voir l'appartement de Stefan Markovic dont le cadavre se trouve à la morgue de Versailles.

- Comme ça ? Tu ne manques pas de culot.

- Tu le ferais comment toi ?

Hocke ne répond pas tout de suite, après un silence assez bref, il finit par avouer adorer les films d'Alain Delon et admet avoir une certaine peine à l'imaginer mêlé à cette histoire. "Bon, réplique son collègue, c'est moi qui parlerai."

Les voici devant la porte d'entrée principale. Ils sonnent plusieurs fois avant qu'une femme âgée leur ouvre.

- Bonjour, dit-elle.

- Bonjour, répond le deuxième inspecteur qui montre sa carte. Je suis l'inspecteur Célestin et voici mon collègue l'inspecteur Hocke de la SRPJ de Versailles.

- Ah ? répond-elle. Y aurait-il un problème ?

- Nous aimerions voir monsieur Alain Delon, déclare sèchement l'inspecteur qui avait pris la parole.

- Mais il n'est pas là.... bredouille la vieille dame. Je suis sa secrétaire.

- Connaissez-vous un certain Stefan Markovic ?

Le visage de la secrétaire d'Alain Delon a du mal à cacher son trouble. Se sentant obligée de répondre sans mentir, elle confirme connaître le personnage et pour mieux enfoncer le clou, le deuxième inspecteur annonce la mort du Yougoslave.

- Mon Dieu... murmure la secrétaire.

- Pourrions-nous entrer ? demande Hocke.

- Bien entendu.

Comment aurait-elle pu dire non à deux policiers qui viennent pour une enquête criminelle ? Ils suivent la secrétaire, montent l'escalier et croisent un autre homme à l'aspect rondouillard, plutôt sympathique, portant un beau costume trois pièces qui descend vers eux.

- Eh bien, que signifie ceci Bernadette ? Qui êtes-vous, messieurs ?

- Inspecteur Célestin et voici mon collègue l'inspecteur Hocke. Nous sommes sur une enquête concernant Stefan Markovic.

- Markovic ?
- Cela ne vous dit rien ? s'étonne le policier.
- Bien sûr que si. Il vit ici, aux frais d'Alain d'ailleurs.
- Il n'y vit plus, rétorque l'inspecteur. Il a été retrouvé mort dans une décharge. Vous êtes ?
- Georges Beaume, je suis l'impresario de monsieur Delon.
- Madame vient de nous dire que monsieur Delon n'est pas là.
- En effet, il est en tournage dans le sud.

La disparition de Markovic surprend Beaume autant qu'elle a surpris la secrétaire. Comprenant la gravité de la situation, il invite les deux policiers à le suivre. Dans le couloir, les deux inspecteurs de la SRPJ rencontrent un autre homme qui sort de son bureau d'un air étonné.

- Eh bien ? Qu'est-ce qu'il se passe ici ? dit-t-il.
- Bonjour monsieur, déclare Hocke, SRPJ de Versailles...
- Voici Pierre Caro, il est le responsable de la société de production d'Alain, coupe Beaume.
- Ah, répond le flic.

Beaume s'avance vers Caro et lui glisse quelques mots à l'oreille. L'air étonné du personnage prouve qu'il vient d'apprendre la mort de Stefan Markovic.

- Monsieur Beaume, reprend le deuxième inspecteur, pouvez-vous nous montrer le lieu où vivait la victime ?
- Certainement.

L'appartement du Yougoslave est dans un désordre qui peut paraître suspect aux premiers abords.

- La victime n'avait pas le sens de l'ordre, constate Célestin.

Beaume n'ose répondre, attendant à la porte menant au petit salon de Markovic. Les bras dans le dos, il observe les policiers sans dire un mot. La secrétaire, quant à elle, se trouve à deux pas de lui, l'air inquiète et semble dire quelques mots à voix basse à Beaume qui ne lui répond pas.

L'appartement est vraiment dans un désordre qui laisse peu de doute sur le mode de vie de la victime.

- Si vous le permettez... commence à dire Beaume.

- Vous voulez prévenir monsieur Delon ? devine le deuxième inspecteur. Allez-y, ne vous gênez pas.

Pendant que Georges Beaume est en train de téléphoner à son client et ami, les policiers continuent de fouiller en prenant tout leur temps. Le commissaire Samson a exigé un rapport détaillé, ils se doivent de ne pas rater leur première fouille. Beaume revient dans l'appartement après son coup de fil.

- Alors monsieur Delon est-il prévenu ? s'informe un des inspecteurs qui fouille la salle de bain.

- Oui. Il est navré pour la mort de Stefan.

- J'imagine, il vivait chez lui, il devait bien se connaître, estime Célestin.

- En fait...

- En fait ?

- En fait Alain ne vit plus ici. Il a déménagé. Comment dire... Alain est en cours de divorce avec Nathalie. Il vit dans un appartement rue François 1er. Il garde ces locaux pour sa société de production, Nathalie vit encore ici et...

- Stefan Markovic, poursuit l'inspecteur Célestin. Nathalie Delon est-elle là ?

- Non.

- Ah... dommage.

Cet officier est le plus virulent, celui qui souhaite faire le plus de zèle. Il cesse ses recherches et se tourne vers Beaume.

- Je veux bien que Markovic n'était pas un adepte de la grande hygiène, mais ne vous fichez pas de nous monsieur. Qui est venu avant nous ? Vous dites qu' Alain Delon ne vit plus ici, mais vous travaillez ici. Vous voyez passer des gens. Allons, dites-le nous.

Le mensonge devant un policier n'est pas la spécialité de Beaume, même s'il navigue dans un milieu sulfureux, il n'a pas envie d'être coupable de quoi que ce soit et il décide, ainsi, de dire ce qu'il a vu.

- Eh bien, allez voir la maîtresse de Stefan. Elle s'appelle Claudie Hoss. Elle habite près de la Porte d'Auteuil.

L'inspecteur sort son carnet et prend des notes pendant que son collègue continue de fouiller dans les affaires du défunt.

- Y a-t-il d'autres noms ? interroge l'inspecteur Célestin.

- Vous pouvez interroger... comment il s'appelle déjà... Bernadette ? Comment s'appelle l'ami yougoslave de Stefan ?

La secrétaire, qui tient à rester à l'écart, entre timidement dans la pièce, tête baissée telle une élève d'école. La crainte de dire une bêtise ou de se retrouver au commissariat l'angoisse terriblement.

- Urios, je crois.
- Non, cela me revient, dit Beaume soulagé, Uros. C'est cela. Uros.
- C'est tout ? Pas de nom de famille ?
- Je ne m'en souviens pas.
- Bien, nous ferons avec, des Yougoslaves qui s'appellent Uros, cela ne court pas les rues de la Capitale. Pendant que mon collègue termine de fouiller l'appartement, je vais fouiller le reste des trois étages de l'hôtel.
- Mais vous n'y trouverez rien, proteste Georges Beaume, Alain a tout déménagé pour son nouvel appartement...
- Nous devons faire notre travail, monsieur, coupe l'inspecteur.

Le travail se termine au bout de deux heures de recherche méticuleuse. Effectivement, les chasses aux preuves ne furent guère fructueuses dans le secteur de l'hôtel appartenant directement à Alain Delon. Dans leur voiture, ils refont l'inventaire des trouvailles. Ce qui les intrigue plus particulièrement, ce sont le carnet d'adresses et un rouleau de pellicule photographique.

- Dis-moi... Tu crois que Nathalie Delon se tapait la victime ? interroge Hocke.
- Qui sait...
- À ton avis, que contiennent ces photos ? Des photos compromettantes de Delon ?
- Ne t'emballe pas, on verra bien. Allez, on rentre. On a un rapport à rédiger, déclare Célestin avant de démarrer la voiture.

Dimanche est une journée prisée par Georges et Claude. Ce n'est pas qu'ils sont des adeptes du dimanche religieux, ce sont des pratiquants par tradition et non par croyance. Ainsi leur présence à la messe se compte sur les doigts d'une main. Non, le dimanche est synonyme de repos loin de Paris, que ce soit dans cette demeure campagnarde étrangement baptisée "La maison blanche" à Orvilliers, dans leur résidence de Cajarc ou bien encore en profitant des visites chez des amis. Et ce dimanche, Georges et Claude ont répondu favorablement à une invitation du couple Lazareff dans leur demeure de Louveciennes située au sein des Yvelines. A quelques kilomètres de l'endroit où le corps de Stefan Markovic a été retrouvé.

Le début de l'après-midi de cette journée automnale permet à Claude de sortir un peu en compagnie d'Hélène, la femme de Pierre Lazareff. Le jardin de cette immense maison à l'aspect début du siècle est agréable. La douceur, c'est tout ce que demande Claude qui prend plaisir à déambuler dans cet espace verdoyant. Hélène se tient un peu à l'écart, admirant quelques-unes de ses fleurs dont certaines sont en train de mourir, saison oblige.

- Nous sommes loin des sales bruits de Paris, commence Claude, et pourtant j'ai tout fait pour y aller quand j'étais jeune. Et aujourd'hui... Les choses ont bien changé.

- Paris ne t'a jamais rendue heureuse ? s'étonne Hélène avec une légère moue. Ne dis pas ça, Paris t'a donné Georges.

- C'est vrai. Mais ce que l'on a vécu en mai a plus marqué mon esprit que ce que tu imagines Hélène. Je ne veux plus revivre ça.

Hélène ricane en écoutant ces propos.

- Tu te plains ? Tu te plains de ça ? Alors que "Tante Yvonne" s'est faite insulter en allant faire son marché pendant les événements...

- J'ai dit à la femme du Général que je trouvais cet épisode scandaleux, coupe Claude un brin agacée. Mais au plus fort de la crise, j'ai cru que les communistes auraient la peau de mon mari. Et ne me dis pas que j'exagère, à ce moment-là, tout le monde se

cachait... Même le Général est allé “prendre le large” à Baden-Baden.

- Pourquoi ne lui dis-tu pas ? conseille Hélène.
- Quoi donc ?
- Que tu ne veux pas qu’il se présente à la succession de de Gaulle.
- Georges a un destin, il en est convaincu, murmure Claude.

Les deux femmes regardent la fenêtre qui donne sur le petit salon où Georges est en compagnie du journaliste Pierre Lazareff, l’époux de Hélène et rédacteur en chef de “France Soir”.

- Les temps changent, reprend Hélène, les femmes peuvent aussi avoir un avis maintenant.

- Malheureusement pour moi, je crois que Georges est le mieux placé pour reprendre le flambeau, estime Claude.

Elle s’assied un moment sur une des chaises du jardin, comme si la fatigue venait soudainement de la saisir.

- Tu veux boire quelque chose ? propose Hélène.
- Non pas pour le moment.
- Que comptes-tu faire quand il se lancera ? Tu vas le suivre tout le temps ?

La question tараude l’esprit de Claude, elle hait la politique, ce monde violent et hypocrite. De nombreuses fois, elle avait la tentation de pousser son mari à tout laisser tomber. De reprendre une autre voie, soit dans le milieu universitaire ou dans la banque.

- Quel soulagement j’ai eu quand Georges a présenté sa démission au Général, et mon plaisir a été double quand j’ai franchi la porte de sortie de Matignon. Mais quand on a un époux qui vit pour la Politique et qui, par la force des choses, se retrouve être le vrai dauphin du Général... Alors... Que dire de plus ? Je ne veux pas le perdre, alors je le suivrai... et je le soutiendrai...

- C’est beau de voir un couple uni, dit Hélène.
- Venant de toi, je prends cela avec le sourire.
- Pierre et moi, nous vivons librement, c’est notre choix. Ne me dis pas que tu es jalouse ? ricane Hélène.
- Oh que non, j’ai Georges et je suis fière de l’avoir.
- Allez, viens prendre une tasse de thé avant d’aller rejoindre nos hommes.

Georges, son éternelle cigarette aux lèvres, regarde attentivement ses cartes, une partie de poker est engagée entre Lazareff et lui pendant qu'un tourne-disque passe de la musique jazz. Les deux hommes se jugent; la partie est lancée depuis longtemps et de l'argent, posé sur la table, est disputée entre les joueurs.

- Cette partie dure depuis trop longtemps, admet Pierre.
- Ne compte pas sur moi pour me bousculer dans mon plan pour te vaincre, Pierre. J'ai gagné deux parties, je veux la troisième. Pour une fois que c'est moi qui domine sans difficulté... J'espère, d'ailleurs, que tu ne le fais pas exprès.

Le disque se termine, Pierre se lève et s'apprête à le changer. Mais Georges, ne quittant pas son jeu des yeux, préfère écouter la radio.

- Je croyais que tu n'aimais pas entendre parler politique le dimanche, remarque Pierre.
- Cette fois, je fais une exception. Je veux savoir ce qu'il se dit à Paris, et pour le savoir, rien ne vaut Radio France.
- Et mon journal ?
- Ton journal n'a pas à sa tête le ministre de l'Information, rétorque Georges. Sers-moi un whisky avant de reprendre ta place et assister à ta défaite totale.

Georges attend le journal tout en ne quittant pas son jeu des yeux.

- Comment va ton fils ? s'informe Lazareff.
- Il va bien. Nous nous sommes vus avant-hier.
- Toujours pas intéressé par la vie politique ?
- Son ambition est de devenir un bon enseignant en médecine avant toute chose. Je l'encourage dans ce sens.

Georges évoque peu son fils en public, estimant qu'il s'agit de sa vie privée, mais quand il est entouré par ses proches, il se sent plus en confiance et peut se laisser aller à quelques confidences.

- Il pourrait faire un bon politicien, juge Pierre.
- Mais il réserve son énergie à sauver des vies, intervient Claude qui entre dans la pièce. Et c'est bien mieux ainsi.

Hélène suit derrière en portant un plateau couvert de petits fours qu'elle pose sur la petite table basse. Claude prend place à côté de son mari et lui pique une cigarette. Puis, elle observe les meubles et le papier peint.

- Mais quand allez-vous changer cette décoration ? lance Claude.
- On connaît tes goûts Claude, déclare Hélène qui serre le thé, et nous n'avons pas envie d'avoir ces "nouveauautés" dans cette maison. Sur ce point, on est très réac.
- C'est bien le seul point où vous l'êtes, s'amuse Georges. Allez, tapis, lance t-il comme s'il voulait en finir avec la partie.
- Déjà ? s'étonne Pierre. Tu es certain de ton coup ? Bon.

Pierre le suit et montre son jeu. Un brelan de roi, Georges le bat avec un carré d'as. L'ancien Premier ministre du Général esquisse un petit sourire pendant que Lazareff n'a d'autre choix que d'admettre sa défaite.

- Je dois le dire, avoue Pierre, tu t'es amélioré. Mais me battre est une chose, battre Delon en est une autre.
- Je finirai par l'avoir un jour si l'occasion se reproduit, répond Georges.

Puis les quatre convives s'installent autour de la table basse, installés sur de confortables canapés.

- Tu as des nouvelles du Général ? interroge Pierre en allumant sa pipe.
- Pierre ! Tu sais que... s'agace Hélène.
- Non, non, ne t'inquiète pas, déclare Georges, il a ma permission. Eh bien non, pas de nouvelles. Mais cela ne m'empêche pas de voir quelques barons de temps en temps.
- Malraux ? propose Pierre.
- Comment as-tu deviné ?
- C'est l'un des seuls qui sait écrire dans ce gouvernement. Et comme tu ne parles qu'à ceux qui savent faire des phrases.

Le propos provoque un rire parmi le reste du groupe.

- Je continue à correspondre avec Mauriac aussi, ajoute Georges. Il reste un intellectuel qui compte à Paris. Mais pour le reste, à part mes collaborateurs qui restent fidèles, c'est silence radio. Gare à toi si tu écris cela dans ton journal.
- Ne t'inquiète pas, sourit Pierre.
- Et puis j'ai le meilleur soutien qu'un politique puisse espérer, ajoute Georges.
- Lequel ? demande Hélène.

- Ma femme.

En disant ces mots, le couple Pompidou se prend la main, signe d'une parfaite et totale concorde entre eux.

- Et cela depuis notre première rencontre, complète Claude.

- A vous deux ! lance Hélène en levant sa tasse de thé.

- Ceci dit, ne reste pas trop longtemps dans le flou, conseille Pierre. Certains de "tes camarades" vont en profiter pour te torpiller. Et même si de Gaulle n'a rien de sérieux contre toi, il ne pourra pas te protéger de tout.

- Le Général n'a pas l'intention de démissionner à ce que je sache, fait remarquer Georges.

- D'accord, mais tu connais comme nous son état de santé. Le mois de mai lui a fait prendre dix ans de plus dans la figure, tout militaire et tout grand homme qu'il est, il ne tiendra pas longtemps. Tiens, je te parie une bonne bouteille de Saint-Emilion qu'il ne finira pas son mandat.

- Hola, je me garde bien de faire ce genre de pari, j'ai trop de respect pour le Général. Mais si je me prononce, certains vont se déchaîner...

- Que tu le dises maintenant ou dans deux ans, ils se déchaîneront de toute manière, juge Pierre.

Soudain, le téléphone sonne.

- Si c'est ma secrétaire ou Balladur, dit Georges, passez-le moi.

- Bien, répond Pierre.

Lazareff se lève, quitte la place pour décrocher.

- Édouard veut probablement savoir si on se voit toujours demain à l'Assemblée, estime Georges.

- Heureusement que tu as ta garde privée, toi, dit Hélène.

- Balladur, c'est mon soldat, mais j'ai mon grognard, répond Georges. Le "petit" Chirac, mon bulldozer. Des jeunes qui ont été de grands soutiens à Grenelle. Eux, au moins, ont répondu présents et m'ont permis de trouver une solution à la crise.

- Petit par l'âge, ajoute Claude en faisant référence au fait que Chirac approche les deux mètres.

Lazareff revient.

- Georges, c'est pour toi.

- C'est Balladur ?
- Non, ta secrétaire. Elle veut des précisions pour ton emploi du temps de demain.
- Bien, je prends l'appel.

En fin de journée, Georges et Claude reprennent la route pour Paris. Comme à son habitude; c'est lui qui tient le volant, il a toujours aimé conduire quelque soit le moment. La nuit est tombée depuis une heure, rouler de nuit ne le dérange pas. Pleins phares, la route est tranquille.

- Lazareff a raison, finit par dire Pompidou.
- De quoi parles-tu ? demande Claude sortant de son silence.
- Il ne faudra pas que je reste trop longtemps dans le flou.
- J'ai confiance en ton instinct, il t'a sauvé la mise plus d'une fois, remarque Claude.
- Tu crois que l'adoubement du Général sera à ma portée ?
- Tu as le mien, cela suffit.

L'air est plus lourd que d'habitude à la SRPJ de Versailles en ce 5 octobre. L'affaire Markovic reste encore dans la discrétion la plus totale mais encore pour combien de temps encore ? Dans son bureau, le commissaire Samson lit le rapport concernant la vie de la victime effectuée notamment grâce aux papiers découverts dans l'hôtel particulier d'Alain Delon. A côté se trouve le dossier contenant l'autopsie. Depuis qu'on lui a confié l'enquête, Samson a une espèce d'obsession à propos de Markovic. Tout comme le juge et son commissaire supérieur, il sent que quelque chose de plus grand, de plus puissant tourne autour du cadavre et que lorsque ce sera découvert, cela explosera à la face de la population. C'est pour cette raison qu'il a ordonné une nouvelle autopsie avant toute inhumation du corps. Son flair de flic a été de bon augure puisqu'ils se sont rendus compte que Stefan Markovic a été tué non par de violents coups comme le disait la première autopsie, mais par une balle de revolver.

La marque significative de la Mafia.

Gangstérisme et probablement des notables importants impliqués...

D'une certaine manière, il vit peut-être l'enquête de sa vie.

Markovic, il tente de comprendre le personnage à partir du peu d'éléments qu'il a à sa disposition, sachant que beaucoup de choses n'ont pas encore été examinées à la loupe. Notamment le rouleau de pellicules qui est en cours de développement.

Markovic... Voilà quelqu'un à la vie plus que mouvementée: fils d'un fonctionnaire yougoslave, né en 1937, entré clandestinement en France et a travaillé au service d'Alain Delon alors qu'il se présentait comme photographe. On le soupçonne d'être également un gigolo afin d'arrondir ses fins de mois et pourquoi pas, lié aux services secrets yougoslaves. Sa fiche précise qu'il a eu de nombreux rapports avec des voyous, notamment suspecté d'avoir participé à des arnaques liées au trafic de drogues. Voilà donc à qui le commissaire-

adjoint a affaire. Un homme très certainement ambitieux qui n'avait aucun scrupule à tel point qu'il s'est brûlé les ailes.

Durant sa carrière, Samson a croisé quelques jeunes gens ayant eu plus ou moins le même destin, en général, il n'y avait qu'un seul motif à agir de cette manière: toujours gagner plus d'argent. C'est souvent la même histoire. Pendant un instant, il a cru à un homme ayant eu des liens avec les mouvances d'extrême gauche qui se sont réveillées avec les événements de Mai 68. Mais non, il s'agirait de chercher plutôt du côté du Milieu.

Plongé dans la lecture du dossier, il est interrompu par un de ses adjoints qui apporte une curieuse nouvelle.

- Patron, dit l'officier, quelqu'un aimerait vous voir.
- J'ai rendez-vous dans pas longtemps avec Camard et...
- Il s'appelle Alexander Markovic.
- Comment ? s'étonne Samson.
- Alexander Markovic, il se présente comme le frère de la victime. Enfin c'est ce que j'ai compris, il ne parle pas un mot de Français et mon Anglais est un peu rouillé. Il veut vous voir en tout cas.
- Ben, faites-le patienter, allez prévenir le commissaire Camard et trouvez quelqu'un capable d'aligner trois mots en anglais correctement et un dactylo.

Jamais au cours de sa carrière, le commissaire Samson n'a vu défiler si vite autant d'éléments dans une affaire aussi grave. Averti, le commissaire Camard rejoint son adjoint et réclame de voir le frère de la victime le plus rapidement possible. Voilà une possible source d'une nouvelle piste, estime-t-il.

Le frère de Stefan Markovic possède un air jovial, le visage est plus rond que celui de son défunt frère et il a l'air d'être plus porté sur les plaisirs de la table que les plaisirs sexuels. Cependant, sa mine et son attitude laissent penser à un homme ayant une intelligence affinée, un roublard comme on en croise souvent dans les milieux louches.

Le commissaire Camard est le premier à venir le saluer et à l'inviter à prendre un siège. Le dactylographe se place derrière sa machine à écrire et attend que les questions fusent. Samson l'observe sous toutes ses coutures, essayant d'analyser chaque geste, chaque

réaction du personnage se trouvant en face d'eux. Un policier, jugé suffisamment bilingue, servira de traducteur.

- Bonjour monsieur Markovic, dit Camard. Je me présente, commissaire Camard, chargé de l'enquête et mon adjoint le commissaire Samson. Traduis, ordonne-t-il au jeune policier.

Les policiers sont en face d'une énigme, l'homme a tous les papiers prouvant son identité, mais est-il un complice ? Voire un suspect ? Le personnage n'a pas l'air très impressionné par le fait d'être en face de policiers. Samson tapote légèrement sur son bureau, se lève, s'approche d'Alexander en croisant les bras.

- Eh bien monsieur Markovic, pourquoi venir nous voir ? Vous avez des informations sur la mort de votre frère ?

Bien entendu, il n'est pas venu pour rien. Le gros bonhomme, afin de s'assurer de son effet, prend son temps. Quand il met la main dans son pardessus, le commissaire Camard a un moment d'angoisse.

- Il n'est pas armé monsieur, assure Samson. Alors, nous attendons.

Alexander sort de son manteau des lettres qu'il tend au commissaire-adjoint. Samson examine un instant les enveloppes: trois lettres envoyées par Stefan Markovic lui-même.

- Elles datent toutes d'avant son décès, remarque Samson. Celle-ci a été écrite le 17 septembre.

Le commissaire Camard s'empare des enveloppes. Elles ont toutes été ouvertes, probablement par son frère.

- Qu'est-ce que c'est ? demande Samson.

Le frère de Stefan répond d'une voix posée qu'il s'agit du "testament" de son frère. Les textes sont rédigés en serbe.

- Mais comment voulez-vous que l'on comprenne ce qu'il y a écrit dessus ? s'énervé Samson. Tout est en serbe. Brigadier, expliquez-lui que l'on doit traduire ces lettres d'abord.

Alexander, après avoir entendu la traduction anglaise, comprend la gêne de la police qui ne parle pas un mot de sa langue natale. Mais quand il a appris la mort de son frère, il n'a pas hésité une seule seconde à tout ramener, il considère comme un devoir d'aider les enquêteurs à mettre la main sur le coupable.

- C'est bien joli mais tant qu'on n'aura pas traduit ces lettres, on ne peut se fier qu'aux propos de ce monsieur. Qu'en pensez-vous

commissaire ? demande Samson à son patron.

En fait les trois lettres seraient plus une confession qu'un testament à proprement parler. Les chargés de l'enquête en prennent connaissance. Samson remarque deux noms: Marcantoni et Delon.

- Vous avez vu commissaire ? demande Samson en montrant les noms avec son doigt.

- Oui, voilà deux "mots" que l'on comprend, constate Camard.

- Brigadier, demandez à cet homme de nous raconter ce que disent ces lettres.

Alors Alexander commence son récit, en parlant lentement afin d'être traduit par le policier qui n'a pas l'habitude de cet exercice. Tout d'abord, il explique que la première lettre laisse deviner que quelqu'un en veut à la vie de son frère. Il n'en donne pas la raison, mais les mots choisis par la victime laissent peu de doute sur le sujet. La lettre où les noms de Delon et Marcantoni apparaissent est celle où il accuse clairement son employeur et le mafieux d'être ses assassins. Il accuse également Nathalie Delon d'être une menteuse. La première lettre est datée du 17 septembre, la deuxième le 22 et la dernière le 25. Peut-être a-t-elle été écrite le jour de sa mort.

- Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu votre frère ? interroge Camard.

- Plusieurs semaines, répond Alexander. Je ne saurais le dire précisément. Mais la dernière fois que je l'ai vu, il n'avait pas l'air très rassuré.

- Et vous ne saviez pas qu'il fréquentait des gens douteux ? ajoute d'un air mitigé Camard.

Le policier traduit en anglais comme il le peut mais assez clairement pour être bien compris par l'interrogé.

- Il travaillait dans le cinéma... ce sont forcément des gens douteux, répond-il.

- Le récit de votre frère, reprend Samson, accuse un certain François Marcantoni. Vous savez qui c'est ?

La réponse est négative, ce qui n'étonne guère les deux policiers. Marcantoni est une figure du Milieu importante et connue principalement des services de police, même à la SRPJ de Versailles. En tout cas, c'est la première fois qu'une piste sérieuse liée à la Mafia

se précise. L'enquête avance vite, à la grande satisfaction de ceux qui la mènent. Et encore plus incroyable, la lettre met en cause l'ancien employeur de la victime: Alain Delon.

- Il faut transmettre ce courrier au juge, estime Camard. Je m'en charge, continue à le cuisiner pendant ce temps, ordonne-t-il à son adjoint.

- Bien commissaire, répond Samson.

La proximité du bureau du juge, située également à Versailles au sein du tribunal, autorise le commissaire Camard à prendre l'initiative d'amener lui-même cette preuve explosive et qui, sans l'ombre d'un doute, aura de profondes répercussions.

Bien installé dans son fauteuil de bureau, le juge Patard parcourt attentivement les lettres. Son air satisfait prouve qu'il sent que l'enquête prend une tournure dès plus intéressante.

- Nous avons entre les mains quelque chose de fort puissant, avoue le juge. Je trouverai quelqu'un pour les traduire convenablement. Vos hommes ne sont pas encore partis voir Delon, n'est-ce pas ?

- Non, ils doivent partir ce soir, répond Camard.

- Eh bien, faites une copie de ces lettres et demandez à vos hommes de la faire lire à Delon, que l'on voit sa réaction, ordonne-t-il d'un ton calme. Faites-les venir ici dès qu'il en aura l'occasion. Elles seront traduites d'ici là, je vous en fais la promesse.

- Sa femme aussi doit lire les lettres, j'imagine, ajoute le policier.

- Ex-femme, corrige le juge.

- C'est vrai. Vous savez, monsieur, dit Camard, quand mes hommes débarqueront à Saint-Tropez, les journalistes vont commencer à s'intéresser à nous.

- Je sais, se contente de répondre le juge en reprenant la rédaction d'un courrier. Continuez comme ça, ajoute-t-il, faites que le dossier s'épaississe et que je puisse envoyer les coupables au trou. C'est tout ce que je vous demande. Vous voyez Camard, show-business et voyou ne font pas bon ménage. Et sinon que pensez-vous de ce Alexander Marcovic ?

- Un homme d'affaires affable.

- Ne le perdez pas de vue. C'est notre premier lien sérieux avec une possible piste qui nous mènera à la solution.
- Oui, monsieur.
- Encore heureux que les politiques ne soient pas dans le coup, juge Camard.
- Ne parlez pas trop vite commissaire, conseille Patard. Ne parlez pas trop vite.

Dans le bureau du commissaire Samson, l'interrogatoire se poursuit dans une ambiance calme, le policier n'ayant nullement l'intention de brusquer son interlocuteur. Cependant, il aimerait quand même en savoir davantage sur lui, que fait-il dans la vie ? A-t-il des rapports avec la pègre ? Alexander répond à toutes les questions avec sérénité, montrant qu'il n'a rien à cacher.

Samson s'allume une cigarette après en avoir proposé une au frère de la victime. Alexander l'accepte volontiers. L'homme est né en Yougoslavie et officie en tant qu'homme d'affaires, ancien capitaine du yacht du maréchal Tito. Rien que ça. Il assure ne rien connaître du travail et des magouilles de son frère. Samson sent qu'il n'en tirera rien de plus et décide de le laisser partir.

Après avoir relu le compte rendu, Samson s'entretient avec Camard dans le bureau de celui-ci.

- Qu'en pensez-vous monsieur ? demande le commissaire-adjoint.
- Le juge a lu les lettres. Pour lui comme pour moi, elles paraissent authentiques.
- Hocke et Célestin ne vont pas tarder, assure Samson, ils sont allés interroger ce Uros Milisevic. Un ami de la victime, petit voyou à ses heures apparemment.
- Ce sont eux que vous envoyez à Saint-Tropez interroger Delon ?
- Oui, ils sont fiables. Je propose de garder un œil sur Alexander tant qu'il est en France, simple mesure de prudence. Il compte retourner à Belgrade dans quelques jours.
- Pourquoi pas, répond évasivement Camard. On n'a pas le matériel du SDECE nous ferons avec.

Un policier les interrompt durant leur conversation, il apporte les photos développées provenant de la pellicule trouvée dans

l'appartement de Markovic. Samson ouvre l'enveloppe et consulte les photos.

- Alors ?
- On dirait des photos... de partouze.
- Quoi ?
- Regardez, on dirait une partouze, non ?

Camart regarde à son tour les clichés. Effectivement, il y a fort à parier que ces photos ont été prises pendant une partie fine. Mais il est impossible de voir clairement les participants.

- L'affaire prend une tournure dès plus intéressante, commente Samson, vous ne trouvez pas ?
- Effectivement, répond Camart. Notre Markovic cache bien des secrets. Dommage qu'on ne voit mal qui se trouvent sur ces photos.

Samson sourit, bien qu'il ne le dise pas ouvertement, le commissaire-adjoint soupçonne son supérieur de regretter d'être passé à côté d'un scandale de mœurs.

L'Assemblée nationale, en ces débuts de la Ve république, reste un lieu important de la vie politique. Les députés ont repris peu à peu leur calme suite aux événements de mai. Du côté droit de l'hémicycle, de nombreux visages se tournent vers un député pas comme les autres. Il a dirigé le gouvernement du général de Gaulle pendant six ans et il vient s'asseoir à son siège de représentant du Cantal: Georges Pompidou. Cigarette entre les lèvres, il attend que le président de l'Assemblée, Jacques Chaban-Delmas, prenne la parole pour lancer la séance du jour. Personne n'est dupe de la raison de sa présence. Elle est principalement due au fait que Georges désire montrer qu'il reste un député fidèle à la majorité présidentielle avant tout.

Couve de Murville, son successeur, n'est pas présent mais il y a quelques ministres et secrétaires d'État. Georges les regarde attentivement, certains ont été ses ministres. Notamment Malraux qui est certainement celui en qui il a le plus confiance et qui le salue de sa main. Un autre député UDR vient à sa rencontre, il est du même âge que Pompidou et le serre chaleureusement la main.

- Cette séance est d'un ennui, j'ai oublié mon livre, donc je suis obligé d'écouter, glisse Georges à son interlocuteur.
- Viens avec moi dans le Cantal, j'y retourne demain. Tu t'y ennuias mais au moins ce sera plus sain pour ta santé.
- Augustin, mon brave ami et estimé collègue, il faut que l'on me voit à Paris en ce moment. J'irai bientôt à Cajarc pour y passer le week-end de la Toussain, bientôt.
- Tu déjeunes avec moi ce midi ?
- Non, j'ai rendez-vous avec mon équipe.
- Au fait, Malraux m'a fait dire qu'il aimerait te parler dans une heure. Il te donne rendez-vous dans la salle des pas perdus.

Pompidou s'étonne, éteint sa cigarette et se penche vers son collègue.

- Il t'a donné la raison de ce rendez-vous ? interroge Georges.

- Non, mais j'imagine que Couve n'a pas apprécié que tu ne l'aies pas soutenu publiquement pour sa réforme de l'Éducation et qu'il n'ose pas te le dire lui-même. Alors, il fait appel à un messenger.

- De quoi se plaint-il ? J'ai voté pour... mais ton pressentiment est pertinent, admet Pompidou.

En effet, une heure plus tard, alors que la salle des pas perdus accueille peu de députés, la majorité d'entre eux sont encore en session, Georges retrouve Malraux qui l'attend, occupé à admirer le buste de Jaurès. Avant de rejoindre son ancien ministre de la Culture, Georges donne l'ordre à son garde du corps de l'attendre à la sortie. Puis il marche d'un pas tranquille vers celui qui représente le monde culturel depuis le retour du Général au pouvoir.

- Bonjour André, il paraît que tu as un message qui m'est destiné ? dit Pompidou d'un ton amical.

- Bonjour Georges, répond le fameux ministre de la Culture. Comment vas-tu ? La vie de député te plait ?

- Comparé à l'Enfer de Matignon, député du Cantal, ce sont des vacances. Et toi ? Couve s'occupe bien de toi ?

- Ma foi, je n'ai pas trop à me plaindre. Tu sais que le Général ne voit pas d'autres à ma place, je suis tranquille. Viens, on va bavarder loin des oreilles indiscretes.

L'Assemblée a cette particularité architecturale d'avoir des endroits suffisamment intimes pour converser de choses plus ou moins graves qui accompagnent la vie politique française. Malraux le sait bien, ainsi il invite son ami au cœur de la bibliothèque, lieu vaste où les sièges sont confortables et placés de telle manière à ne pas être victime d'espionnage. Seuls deux assistants parlementaires sont présents dans la salle, occupés à éplucher divers documents.

- Ton nom n'est pas cité lors des conseils des ministres, explique Malraux, mais tout le monde y pense, même le Général.

- Ravi de hanter Capitant ou Faure. Alors... c'est tout ce que tu as à me dire ?

- Non, le Général se demande pourquoi tu n'as pas soutenu plus vaillamment Faure.

- Parce que sa proposition de réforme de l'Éducation ne tient pas la route et ressemble à n'importe quoi et c'est un ancien professeur qui

te le dit. J'ai néanmoins voté pour éviter que ceux qui m'ont dans leur viseur me fusillent sur place. Je n'ai plus le bouclier de Matignon.

Malraux prend son temps pour répondre, il a toujours eu de l'estime et de la sympathie pour Georges, depuis leur rencontre en 1944.

- André, reprend Pompidou, si Couve t'a désigné pour me parler, c'est parce qu'il sait que tu es l'un des seuls ministres au gouvernement qui a ma confiance. Alors, qu'as-tu à me dire ?

- Le Général se pose des questions.

- Lesquelles ?

Le ministre de la Culture est un personnage particulier. Sa manière de s'exprimer, ses petits tics font de lui presque une caricature, même si cela surprend ses interlocuteurs, il dégage toujours un aspect bienveillant et une certaine sympathie. Un sentiment qui n'échappe pas à Pompidou. Mais Georges a de l'expérience, que ce soit dans le rapport humain que dans le rapport politique, et derrière ces manières, il subodore la gêne du ministre.

- Georges, le Général sait que tu n'as pas été d'accord avec ses dernières idées... commence-t-il.

- Si tu fais référence à sa fameuse troisième voie... J'ai dit au Général ce que j'en pensais... Quoi ? Il veut encore me chauffer les oreilles avec son référendum sur le Sénat ?... N'est-ce pas ? Il est têtu...

- Effectivement, il est têtu, c'est grâce à cela qu'il a dit merde à Pétain, ajoute Malraux en riant.

- Il veut savoir si je serais à ses côtés ?

- Comprends-le, depuis que tu es parti de Matignon, tu grognes à chaque nouvelle initiative de Couve... et les idées de Couve, puisqu'elles ne sont pas nombreuses, viennent souvent de plus haut.

- Le Général a pris un crétin ambitieux et hypocrite pour me succéder, que veux-tu que j'y fasse ? Et puis il y a autour de lui des gens qui me détestent, ça n'arrange rien.

- Pour le Général, la réforme du Sénat couronnera la Ve république, Couve n'y arrivera pas seul, il a besoin de toi.

La réponse d'une possible méfiance à l'Élysée provoque un certain désarroi chez Pompidou et cette idée de réforme du Sénat l'a toujours

rendue perplexe mais il reste un homme fidèle à de Gaulle. Toute personne qui connaît bien Georges et qui a eu l'occasion de travailler à ses côtés sait que l'idée de fusionner le Sénat et le conseil économique et social n'avait pas son entière approbation. Il y voyait une réforme inutile. Alors quand il a entendu de Gaulle évoquer le référendum lors de son allocution télévisée du 24 mai, il a eu une légère moue de perplexité.

- Si tu me dis que tu aideras le Général... déclare Malraux.
- Le Général n'a pas à douter de ma loyauté, répète Georges. Qu'il fasse son référendum, je serai là.
- Merci Georges.
- Y a pas de quoi... Alors comment ça se déroule avec ton nouveau patron ? Couve te traite bien ?
- Ne le répète pas, avoue Malraux tout bas, mais la mauvaise humeur des Cantalous me manque.

Les deux amis se serrent la main, Malraux doit rejoindre Couve pour lui faire part des résultats de leur conversation. Pompidou a lui aussi peu de temps devant lui; il a un déjeuner en compagnie de sa garde rapprochée: Balladur et Juillet. Il s'allume une nouvelle cigarette, jette un œil furtif par curiosité sur un livre qui traîne sur une table de la bibliothèque et quitte la salle. À l'autre bout du couloir l'attendent ses deux conseillers les plus proches.

- Bonjour messieurs, comment vous portez-vous ce matin ? dit-il d'un ton amusé. Édouard, que signifie cette écharpe ? Vous avez attrapé froid ?
- Apparemment...
- Eh bien, si vous tombez malade maintenant, à quoi allez-vous ressembler quand on passera l'hiver ? s'amuse Georges.
- Je viens de voir passer Malraux, déclare Juillet. Un problème ?
- Non, aucun, rétorque Georges. Allons déjeuner, nous avons beaucoup de choses à voir, mais avant je dois appeler ma femme. Veuillez m'excuser messieurs.

Édouard Balladur et Pierre Juillet, deux hommes au caractère peu semblables et au physique assez éloigné; l'un est un jeune possédant un aspect un peu rondouillard, l'autre a l'allure d'un film de Jean-Pierre Melville, un de ces films policiers qui ont fait le bonheur du

cinéma français dans les années 50 et 60. Quand ils observent leur chef se rendre à un téléphone, ils reconnaissent bien volontiers l'attachement incassable entre Georges et Claude.

- Le jour où il présentera sa candidature, déclare Ballardur, j'espère qu'elle tiendra le coup.
- Elle tiendra, répond Juillet en allumant sa pipe. Elle a vu de près, en tant que femme de Premier ministre, ce que le mot "emmerde" veut dire et elle est encore là. Elle a plus de cran que beaucoup le pensent. Si elle n'était pas là pendant les événements, je me demande s'il aurait pu mener la sortie de crise avec succès. Qui sait ?
- Le Général l'aime bien, remarque Ballardur.
- Encore heureux, sourit Pierre.

Le téléphone sonne dans l'appartement des Pompidou sur l'île Saint-Louis. Claude est occupée à classer un nombre incroyable de livres pour la bibliothèque.

- Élise ! dit Claude, voulez-vous bien répondre ?
- Oui madame, répond la femme de ménage.

Employée pour seconder Claude dans la vie du ménage, Élise se montre d'une grande efficacité et a le don de se montrer aussi discrète que possible. Ce qu'apprécie fortement Claude. Par ailleurs, elle a une conversation charmante.

- Madame ? dit-elle en entrant dans la pièce qui sert de bibliothèque, c'est votre mari au téléphone.

Abandonnant rapidement sa tâche, elle se précipite sur le combiné.

- Il y a un souci Georges ?
- Non pas du tout, je veux juste te confirmer que nous recevons ce soir les Chirac.
- Jacques ? Eh bien, oui si tu veux, répond Claude interloquée.
- Prépare quelque chose de simple mais copieux, le Bulldozer aime bien manger. Il faudra que je m'entretienne avec lui à un moment donné, si tu pouvais faire un peu la conversation avec Bernadette. Je sais que ce n'est pas la bavarde du siècle, mais je fais appel à ta bienveillance et à ton sens politique.
- Mon sens politique ? Tu n'as pas honte ? dit-elle en riant.

Suite à l'appel, Claude réfléchit un instant. Pourquoi voir Chirac ce soir ? L'un de ses seuls soutiens encore dans le gouvernement, se prépare-t-il à lui dire ce qu'il pense vraiment de sa position actuelle à ce jeune loup fidèle et ambitieux ? Claude se saisit d'un morceau de papier et d'un crayon, s'interroge un instant sur le plat à concevoir pour ce soir, qu'il soit assez simple à confectionner et qui puisse plaire à se goinfrer de Chirac. Puis elle note quelques ingrédients que son employée de maison sera chargée d'aller quérir. Sortir toute seule dans la rue pour aller faire des courses à Paris, elle pourrait le faire aisément, mais depuis les événements, elle garde une certaine méfiance envers Paris et les Parisiens, autant qu'avec les hommes politiques qui entourent son mari.

Revenue dans la bibliothèque de l'appartement, elle se remet à classer les ouvrages de son mari, notamment ses livres de poésie qu'il affectionne tant. Autour de ce monde culturel, elle se sent bien et comme elle regrette que Georges n'ait pas opté pour une voie plus classique afin de mieux savourer ce monde. Il avait les capacités pour devenir un grand universitaire, un responsable de la Sorbonne par exemple. Mais non, l'Histoire en a décidé tout autrement. Et sa nature est celle de travailler à prendre des décisions même dans les moments les plus graves, les plus tendus. Après tout, de Gaulle lui a fait confiance pendant six ans pour mener son gouvernement, et elle fut tellement fière de lui pour son comportement en mai.

Sur le bureau, elle place la photo de leur fils épousant Sophie Gintz alors que Paris était en pleine révolte. Une folie ? Pour plus de sécurité, la cérémonie a eu lieu à Matignon. Georges n'a pas prononcé de désaccord, plus porté sur le bonheur de son fils que sur la vie politique. Elle lui en a été très reconnaissante. Maintenant que la tempête est passée, un sentiment la tiraille: Depuis son départ de Matignon, Claude ressent qu'une menace pèse encore sur Georges, après tout, elle sait comme beaucoup que des responsables politiques - que ce soit à l'Élysée ou à l'Assemblée - ne portent pas son époux dans leurs cœurs et qu'ils seront prêts à tout pour l'empêcher d'accéder à la fonction suprême au moment venu.

Étant témoin de la pratique du pouvoir sans avoir l'air d'être influente; c'est son avantage. Mais puisque Georges doit avoir de

bonnes raisons d'inviter le secrétaire d'État à l'Emploi, elle fera le nécessaire pour l'accueil de ce jeune couple aussi ambitieux que loyal envers son époux.

En s'asseyant sur le fauteuil du salon, pendant qu'Élise est allée faire quelques courses, Claude s'allume une cigarette et profite un peu du silence qui règne dans l'appartement. Elle a fait placer sur le mur un tableau qu'elle affectionne beaucoup et se plaît à le contempler dans l'apaisement. Georges, lui, préfère écrire ou lire ambiancé par de la musique; il y trouve une certaine sérénité. Combien de fois elle a vu son mari travailler à répondre aux courriers, à préparer des discours, à lire des rapports en se baignant les oreilles dans la musique classique.

Elle fait son possible pour se sentir bien dans cet appartement, bien qu'elle préfère l'odeur, l'ambiance et le calme de la campagne. Elle qui fut une jeune femme remplie d'ambition en arrivant à Paris, ne rêve plus que d'y vivre le moins possible. La ville, c'est un lieu de paradoxe, là où la culture a la possibilité de se développer, combien de fois a-t-elle eu l'occasion de visiter des expositions magnifiques ? Des ateliers d'artistes connus ou bien assister à des opéras dont les images l'accompagneront jusqu'à la fin de sa vie. Et de l'autre, elle a vu ce qu'était une ville en furie et quand une partie de la population se change par le biais de la violence.

Face à l'une des fenêtres donnant sur la rue, la cigarette à la bouche, elle observe ces gens qui se croyaient "foutus" quelques mois plus tôt. Aujourd'hui, tout semble revenu à la normale, comme si rien ne s'était passé. Et pourtant, elle se doute que pour beaucoup de gens, les événements ont laissé de sérieuses cicatrices dans leurs esprits. Claude a les siennes. Les insultes contre son époux, la peur que son fils aie des soucis à cause de son nom de famille... et la trouille qu'elle a pu observer autour du Général.

Pendant un bref instant, seulement un bref instant, Claude a l'impression que quelqu'un observe l'entrée de son immeuble.

Au fond, il n'y a rien de bien anormal. Georges fait l'objet d'une grande attention de la part de beaucoup de personnes, que ce soit des journalistes autant que certains hommes de l'Élysée.

Un qui n'avait nullement peur et qui est resté fidèle envers Georges, c'est bien le jeune Jacques Chirac. Quand il se présente le soir en compagnie de sa femme, Claude présente un sourire dès plus sincère. Même si Jacques a tendance à un peu trop se laisser aller en privé, elle apprécie l'énergie et la volonté du jeune homme. Un contraste saisissant avec Bernadette qui se fait la plus discrète possible, faisant croire que sa pensée n'a rien d'intéressant à dire. D'une certaine façon, elle lui rappelle Tante Yvonne, même si l'épouse du Général, sur ce point, cache bien son jeu.

A table, Claude s'occupe de tout, elle aime quand les repas se déroulent selon ses vœux et que les invités se sentent à l'aise. Georges, quant à lui, ne paraît pas du tout fourbu par la journée à l'Assemblée.

- Votre escalope à la milanaise est exquisite, madame, déclare Chirac après avoir repris une deuxième assiette.
- Ne croyez pas qu'il n'est pas nourri, Jacques a toujours été un gros mangeur, explique Bernadette.
- Ne vous inquiétez pas chère Bernadette, rassure Claude, c'est toujours un plaisir de voir un vrai gastronome comme votre mari.
- Il est vrai qu'à ce jeu-là, je ne suis pas prêt de le battre, plaisante Georges. Jacques, comme j'imagine que votre ventre a encore de la place pour le dessert, je vous demanderai de me rejoindre après dans mon bureau pour le digestif.
- Bien monsieur, répond Chirac.

Quelques minutes plus tard, l'élève et le mentor se retrouvent dans le bureau privé de celui-ci. La lampe de chevet allumée, l'ancien Premier ministre sert deux verres de cognac.

- Asseyez-vous Jacques, je vous en prie.
- Chirac obéit, prend son verre et trinque avec Georges.
- A quoi trinquons-nous ? demande Chirac.
 - Au Général, répond Georges.

Puis Pompidou s'assied à son tour, son verre à la main. Cela fait plusieurs mois que Chirac ne s'est pas retrouvé ainsi, en face à face avec celui qu'il considère comme son chef.

- J'ai vu Malraux tout à l'heure, il voulait savoir si je soutiendrais le Général pour la réforme du Sénat. J'ai répondu oui. Comment en

douter ?

- Bien entendu, répond Chirac.
- J'ai peu de liens avec le gouvernement de Couve, vous êtes un des seuls ponts solides sur lequel je peux m'appuyer.
- Je le sais bien, je me suis toujours considéré comme vos oreilles.

Voilà pourquoi il apprécie ce jeune homme, un nouveau en politique mais qui a, non seulement, fait ses preuves sur le terrain et qui a un instinct dans ce milieu si difficile.

- Pas besoin d'en dire davantage, reprend Georges. Le temps va en s'accéléralant, l'art du moment est de savoir le choisir.
- Le Général a été éprouvé par les événements, ajoute Chirac, je le vois bien lors des conseils des ministres... Malgré la victoire, le Général est fatigué... Je crois que...
- Que le Général ne finira pas son mandat ? coupe Pompidou. C'est possible, très possible. Mais il faut garder son sang-froid, Jacques. Si l'on veut que le gaullisme survive au Général, je vous demanderai de rester le plus discret possible sur nos conversations, de me rapporter le plus de choses que vous entendrez et vous verrez, nous nous en sortirons.
- Je l'espère. Mais pour en revenir au référendum... Vous pensez que le Général le gagnera ?
- Il gagnera s'il a envie de gagner.
- C'est une réponse d'homme politique, déclare Jacques en riant.
- Profitons des mois qui arrivent, assure Georges, la fin de l'année 1968 sera plus tranquille que le début de l'année. Le calme avant la tempête, qui sait ?

Dans le salon, Claude et Bernadette restent seules, un verre à la main. L'épouse de Georges a toujours eu de l'estime pour cette femme frêle, l'air peu à l'aise avec les autres, tout le contraire de son époux.

- Que se passe-t-il dans ce bureau ? demande Bernadette. Un complot est-il en train de naître ?
- Si c'est le cas, ma chère Bernadette, je vous conseille de ne pas vous en mêler. Voulez-vous un peu de thé ? Élise a acheté un remarquable thé vert dont vous me donnerez des nouvelles. Venez.

Elles se retrouvent dans la cuisine où Claude prépare le thé et des petits biscuits pour accompagner le tout.

- Madame, puis-je vous poser une question ? s'aventure à dire Bernadette.

- Je vous écoute.

- Quelle leçon avez-vous retenu d'être la femme du Premier ministre ?

- Vous n'aimez pas la politique, n'est-ce pas ?

- Je dois bien dire que ce n'est pas ma tasse de thé, si je puis dire.

Les propos de Bernadette n'ont rien d'étonnants. Le fait qu'elle se lance dans un jeu de mot, même facile, surprend tout de même Claude qui y voit un signe de confiance. Décidément, il y a quelque chose chez cette femme secrète et timide qui touche la profondément.

- Voulez-vous que je vous dise Bernadette ? Votre rôle est plus important que vous l'imaginez. Un homme politique, cela joue au patron, à celui qui sait, qui peut et qui veut, mais retirez leurs femmes et ils ne sont plus rien. N'oubliez pas que c'est parce qu'Yvonne a pleuré auprès de de Gaulle que celui-ci a pris la mesure de ce qu'il s'est passé en mai. Tout grand homme qu'il est, ce sont les larmes d'une femme qui l'ont déstabilisé.

S'il y a bien un avantage à travailler sur l'affaire Markovic, c'est la possibilité de voyager en dehors de l'Ile-de-France, et en particulier dans le sud de la France. En effet, Hocke et Célestin sont les deux inspecteurs choisis par le commissaire Samson pour aller interroger Alain Delon dont le tournage du film "La Piscine" se poursuit à Saint-Tropez. Il s'agit là d'un grand moment pour Hocke, admirateur de l'acteur mais qui ne doit pas oublier qu'il est en service, enquêtant sur un assassinat aux ramifications dès plus sombre. Ils ont pris le train tard dans la soirée et ont roulé toute la nuit à travers le pays. Parvenus à la gare de Toulon à l'aube, ils sont accueillis par un collègue chargé de les emmener sur le lieu de tournage. Selon les directives du juge Patard, ils ont interdiction de dévoiler les raisons de leur venue.

Ainsi dans la voiture de police qui les mène sur le plateau de tournage, ils restent le plus silencieux possible. Même si le chauffeur, un jeune policier au fort accent toulonnais, tente d'en savoir plus. Célestin est placé à l'arrière alors que son camarade de la SRPJ est placé à l'avant.

- Cela fait bien longtemps que je ne suis pas descendu dans le sud, raconte Célestin, peut-être bien que ce sera ma prochaine destination quand j'aurai mes congés.
- Y a pas mal de choses à faire ici, répond le chauffeur, il n'y a pas que la plage.
- Il y a la chasse aux labos de drogue aussi, plaisante Hocke.
- Non, il y a la chasse aux stars, explique le chauffeur comme s'il n'avait pas relevé la remarque, elles viennent toutes ici. Depuis Bardot, c'est la folie.
- Vous en avez vu beaucoup ? demande Célestin.
- Oh oui, j'ai même assisté à une scène des Gendarmes, j'adore Louis de Funès. Si tous les gendarmes pouvaient être comme lui, on aurait moins d'emmerdes avec eux. Quelles plaies ces types. Et vous ? Vous allez voir Alain Delon ? C'est parce que votre préfet est fan ?

Après un bref instant de réflexion, Célestin répond par l'affirmative, mais le chauffeur devine bien que la véritable raison est tout autre et qu'elle doit être plus grave. Cependant, le fait de voir les deux policiers peu loquaces ne l'encourage guère à avancer plus loin dans ses questions.

- Vous êtes là pour la journée ? tente-t-il.
- Tout à fait, répond Célestin. Après, on reprend un train pour le milieu de l'après-midi.

La voiture roule à vive allure vers une villa en bord de mer où une série de véhicules de production sont garés et des techniciens s'activent, tirant des câbles, portant des caisses et autres matériels servant au tournage. Pour les deux inspecteurs, c'est une grande première, ils n'ont jamais mis les pieds dans le milieu du cinéma. Il y a indéniablement de la magie qui pétillie dans les yeux de ces policiers habitués à un univers plus terre à terre. Mais ils reprennent vite les habitudes du métier; ils sont là pour interroger avant tout quelqu'un lié à une affaire de meurtre.

Il est convenu que le policier de Toulon les attende dans la voiture pendant qu'ils vont rendre visite à l'acteur.

- C'est dingue tout le matériel, remarque Hocke. Cela doit coûter une fortune. Notre salaire doit à peine couvrir l'achat de ces lumières là-bas. Quand j'étais même, je voulais être acteur tu sais.
- Commence pas à rêver mon ami, on est là pour le boulot. Normalement Delon a été prévenu de notre visite.

Arrivés devant un groupe de techniciens, ils sont guidés vers un endroit du jardin de la villa où des tentes sont plantées. Un jeune homme, âgé d'à peine 20 ans probablement, se présente devant eux.

- Bonjour messieurs, je suis l'assistant de monsieur Delon.
- Bonjour, je suis l'inspecteur Célestin et voici l'inspecteur Hocke, nous devons parler à monsieur Delon, dit-il en montrant sa carte de police.
- Oui, votre visite a été annoncée, je vais prévenir monsieur Delon.

Le regard de l'inspecteur Hocke s'attarde sur les techniciens en pleine activité, toute une ruche est au travail sous ses yeux émerveillés. Soudain, il croit voir une actrice célèbre passer en coupe-vent.

- C'est Romy Schneider ? Non ? croit reconnaître Hocke.
- Possible, elle joue aussi dans le film. Ne me dis pas que tu es fan aussi de Sissi ?

L'assistant d'Alain Delon revient vers les deux policiers et demande de le suivre vers l'une des tentes qui doit être celle où Delon se prépare avant le tournage des scènes. Le plan de travail est toujours en urgence, mais pour la justice et afin d'éviter tout scandale, l'acteur vedette a toujours un moment pour la police.

Hocke n'en croit pas ses yeux, c'est bien le célèbre acteur qui se trouve devant lui, vêtu d'un peignoir blanc et fumant une cigarette. Assis face à une petite table où trône un miroir, il se fera probablement maquiller après avoir conversé avec les policiers venus de Versailles.

- Bonjour messieurs, dit l'acteur en leur serrant la main.
- Bonjour monsieur, répond l'inspecteur Hocke. J'espère que nous ne vous dérangeons pas. Je suis l'inspecteur Hocke, et voici l'inspecteur Célestin de la SRPJ de Versailles.
- Enchanté... Non, vous ne me dérangez pas le moins du monde, répond Delon. J'imagine que vous venez pour Stefan ? Quel drame. Je l'aimais bien ce gars, même s'il a commencé à déconner.
- Comment cela ? demande Célestin.
- Vous savez, c'est un Yougoslave qui avait toujours besoin d'argent. Je le payais pour le travail qu'il faisait avec moi, comme chauffeur, secrétaire, il a même fait doublure sur... "La Tulipe Noire".
- Le film n'était pas mauvais, juge Hocke.
- Merci, répond Delon qui finit sa cigarette.
- Et puis ? reprend Célestin.
- Et puis ? Et puis je le soupçonnais de se mêler à des affaires auxquelles il n'aurait pas dû se lancer.
- Comme faire des affaires avec Marcantoni ?

Le nom surprend Delon. Il écrase sa cigarette contre un cendrier et souffle un bon coup.

- Ce nom ne vous est pas étranger ? soupçonne Célestin.
- Tout le monde qui connaît un peu le milieu sait que c'est un gros poisson, répond Delon. C'est lui qui a tué Stefan ?

- Peut-être, répond Célestin, et il vous accuse également.
- Moi ?
- Dans une lettre. Hocke, je crois que le document est dans ta serviette.

Fébrilement, le collègue de Célestin sort une enveloppe de sa serviette marron et la tend à Célestin. Celui-ci l'ouvre et montre les photocopies des lettres de Markovic. Delon les examine attentivement.

- Je ne comprends pas le serbe, explique-t-il.
- Ne vous inquiétez pas, nous avons la traduction.

Célestin sort un autre papier contenant les traductions. Entre les mains de Delon, le texte est lu avec grand intérêt.

- Vous reconnaissez l'écriture de votre ancien secrétaire ? demande Célestin.
- Oui.
- Monsieur Delon, les accusations sont graves, reprend l'inspecteur.
- Je sais.

Le policier reprend les copies des lettres qu'il donne à Hocke puis il se penche légèrement vers l'acteur, comme s'il faisait un interrogatoire.

- Sachez que vous serez convoqué par nos supérieurs à la SRPJ pour une déposition. Vous et votre ex-épouse. Vous aurez tout le temps pour voir votre avocat.

Les paroles du policier n'impressionnent pas l'acteur qui reprend toute sa superbe face à l'adversité.

- Je répondrai présent à la moindre convocation de la justice, ne vous inquiétez pas pour cela, finit-il par dire.
- Merci monsieur, nous n'allons pas vous prendre plus de votre temps, explique Célestin, nous nous verrons à Versailles. Au revoir monsieur.

En quittant la tente de l'acteur, les deux policiers marchent tranquillement vers la sortie de la villa puis en direction de leur voiture. Hocke n'en croit toujours pas ses yeux, il vient de rencontrer Alain Delon. Le destin est quand même curieux tout de même.

- Ça m'emmerderait de le savoir coupable, admet Hocke.

- Et pourtant, on ne doit rien exclure, conseille Célestin. Je te propose qu'on aille faire un tour au commissariat de Toulon afin de faire bonne figure et je te paye le restaurant avant de prendre le train.
- Je te remercie, tu me vaudras cela.

L'appel au commissaire Samson a lieu vers midi. Par mesure de discrétion, l'inspecteur Célestin préfère passer le coup de fil depuis le restaurant où il a invité son collègue.

Samson, qui attendait l'appel, s'empare de son téléphone et entend son subordonné lui faire son rapport. Les propos de l'inspecteur étonnent assez le commissaire, rendant obligatoire une convocation officielle du couple Delon pour en savoir plus, il est évident que l'affaire éclatera au grand jour et qu'elle fera la une des journaux. Ce qu'avait prévu le juge va bientôt arriver.

- Patron ? demande l'inspecteur à l'autre bout du fil. Que comptez-vous faire ?
- Je convoquerai Delon dès que possible, répond Samson. Vous n'avez pas été suivi par des journalistes ? Ces fouilles merdes sont peut-être déjà au courant. Ils sont pires que les RG.
- Je ne le crois pas, nous avons gardé le silence auprès de nos collègues de Toulon.
- L'ennui, ce ne sont pas les collègues mais l'équipe de tournage... J'espère que nous aurons encore un moment de tranquillité avant que ça ne pète. Nous nous verrons demain. Bon travail messieurs.

Célestin retrouve son collègue installé à une petite table donnant sur la gare. Il a déjà commencé son repas pendant qu'il était en conversation avec leur patron.

- Alors ?
- Delon sera convoqué.
- On va assister à l'interrogatoire ?
- Probablement. Ce ne sera pas le moment de lui demander un autographe. Tu as pris quoi comme vin ?
- Ce qu'ils avaient, je ne m'y connais pas, répond Hocke amusé. Mais il est mieux que ce que je bois à la maison.

La plaisanterie provoque un rire entre les deux flics.

L'ambiance est tout autre à Versailles où le juge Patard a réuni le commissaire Camard et son adjoint à déjeuner dans le bureau de celui-ci. Il tient à se tenir informé des dernières évolutions de l'enquête, en particulier de cette rencontre avec Alain Delon. Autour d'une table garnie de diverses nourritures, le juge a placé ses deux enquêteurs.

- Il n'a pas nié que ces lettres furent écrites par Markovic, au moins on peut affirmer que ce Alexander ne s'est pas moqué de nous... commence Patard.

- Au fait, coupe Samson, il est reparti pour la Yougoslavie.

- De toute façon, nous n'avons pas besoin de lui pour le moment, répond le juge. L'important c'est Delon et Marcantoni.

- Et les photos ? demande Camard. Elles sont inexploitable en partie, mais elles sont précieuses. Après tout, elles prouvent que la victime participait à des orgies. Delon y était peut-être. Ou Marcantoni, qui sait ?

- En général, les mafieux se tiennent loin de ce genre de choses en tant que participant, par contre être maître-chanteur... c'est une autre histoire, admet Patard. J'imagine plus Markovic faire chanter Delon que Marcantoni.

- Tout de même, il suffit que Marcantoni ou Delon apprennent que Markovic a pris des photos compromettantes et qu'ils comptaient les faire chanter, raconte Camard, et hop ! Nous avons le mobile du crime. Ce genre d'histoire n'a rien de spécial. Surtout dans le milieu du show-biz.

- Samson, dit le juge, cela vous dit d'aller faire un tour auprès de ce Marcantoni et de voir ce qu'il fait en ce moment ? Je serai enchanté de lui parler aussi. Après tout, son nom apparaît clairement dans les lettres de la victime.

- A vos ordres, monsieur.

- Bravo messieurs, nous sommes sur la bonne voie. Mais profitons de ces moments de calme, car le bordel médiatique ne va pas tarder à nous tomber dessus surtout quand Delon viendra nous rendre une petite visite.

En quittant le bureau du juge, Camard et Samson ont une brève discussion.

- Fais attention avec Marcantoni, prévient Camard à son adjoint. C'est un gangster à l'ancienne, c'est un type qui vient du milieu corse, il saura te balader s'il te juge naïf. Je te fais accompagner par deux autres hommes, tu vas l'interroger et tu lui dis qu'il sera convoqué par le juge.
- Vous pouvez me faire confiance, commissaire.

Georges et Claude sont un couple qui aime profiter du temps, ainsi se lever très tôt le matin ne les effraie nullement. Depuis qu'il a épousé la vie politique, Pompidou essaye de profiter à chaque moment du temps qui lui est imparti. En particulier quand il rédige son courrier pour son équipe dans le Cantal, territoire dont il est le représentant à l'Assemblée. Il n'oublie jamais le terrain et en particulier celui concernant sa région natale. Lors de son passage à Matignon, il a pu mesurer la distance entre Paris et la province et, en bon politique, il s'assure de son image d'homme de la campagne.

Claude l'encourage à véhiculer cette image, même s'ils vivent la plupart du temps à Paris pour des raisons de haute-politique. Pendant que son mari est occupé à remplir son courrier en écoutant de la musique classique, Claude prend son thé assise sur des fauteuils du salon avec un plateau couvert de quelques viennoiseries achetées par Élise tôt ce matin.

- Élise ? demande Claude, où se trouvent les journaux du matin ?

La femme de chambre, qui nettoie la cuisine, répond qu'elle a laissé les journaux sur la petite table placée juste à côté de la porte d'entrée.

- Merci, répond l'épouse de Georges.

Les journaux n'ont pas une aussi grande valeur pour elle, contrairement à son mari pour les raisons que l'on imagine, mais elle aime y lire les critiques artistiques et pourquoi pas, trouver des idées de sorties. Quand elle ouvre "Le Figaro", daté du 14 octobre, elle a la surprise de voir un article concernant un homme qu'elle connaît: Alain Delon.

Le téléphone sonne, Claude va décrocher en laissant le journal ouvert sur son fauteuil. C'est son fils Alain au téléphone qui demande s'il vient toujours déjeuner dans la propriété familiale ce week-end.

- Oui, répond Claude, pas de souci. Vous êtes les bienvenus...

Georges, curieux, sort de son bureau afin de savoir qui appelle. Quand Claude se rend compte qu'elle est observée de manière

curieuse par son mari, elle sourit et lui dit que c'est leur fils à l'autre bout du fil. Le visage de Georges s'illumine et s'avance, attendant son tour pour parler à Alain.

- Je te laisse, je vois que ton père aimerait te parler, je t'embrasse... A samedi...

Quand elle tend le téléphone à Georges, elle lui glisse à l'oreille d'éviter de trop monopoliser la parole. Puis elle reprend sa place sur le fauteuil tout en continuant sa lecture de l'article. Ainsi Alain a été convoqué et reçu par la SRPJ de Versailles, ainsi que sa femme Nathalie, pour une histoire de cadavre trouvé à Élancourt. Quel dommage, se dit-elle, que Delon soit si souvent attiré par l'univers des voyous, que ce soit par sympathie ou par sensation d'aventure. Un si grand talent gâché par ce côté sulfureux. Le pire, c'est que l'article déclare qu'un autre homme a été entendu, et cette fois-ci, il s'agit bien d'un gangster: François Marcantoni. Dès lors, l'acteur a tout intérêt à ne rien à voir avec cette histoire s'il ne veut pas voir sa carrière foutue à la poubelle.

- Alain a l'air d'aller bien, commente Georges. Cela fait plaisir. Il m'a confirmé qu'il sera là avec sa femme et leur fils à Carjac... Que lis-tu ?

- Un article du "Figaro", répond Claude qui ne quitte pas des yeux le journal.

- Cela a l'air passionnant, ils parlent de moi ?

- Non, d'Alain Delon.

- Tiens donc... Que lui est-il arrivé à celui-là ?

- Il serait lié à un meurtre.

Claude n'y va pas de main morte, mais c'est la triste vérité. Georges, curieux autant que surpris, s'empare du journal pour lire lui-même l'article. Afin de rassurer son mari qui garde une certaine sympathie pour l'acteur, elle lui explique que sa femme et lui sont sortis du commissariat sans être inquiétés.

- Tu as lu ce passage ? "Markovic avait de nombreuses relations dans les milieux de la politique, du spectacle et de la chanson. C'est ainsi que l'on évoque le nom de plusieurs actrices, de chanteuses, de la femme d'un ancien membre du gouvernement et ceux d'un député, de deux hauts fonctionnaires et de plusieurs vedettes." Si un de mes

anciens ministres a fait une faute, il doit mal dormir. Je crois que je ne jouerai plus jamais au poker avec Delon si l'occasion s'y prêtait.

- Ah ça, et j'espère que Pierre aura la même idée que toi. Attends de voir comment évolue cette histoire, mais puisque de Gaulle t'a mis en "réserve de la République", ce n'est pas le moment de faire des écarts.

- L'article sous-entend que Delon serait en instance de divorce ? note Georges. Dommage, il formait un beau couple.

Sa lecture est interrompue par quelqu'un qui frappe à la porte. Il prend de vitesse Élise pour ouvrir et voir qui se présente à son domicile à cette heure-ci.

- Édouard, vous voilà bien matinale.

- Bonjour monsieur, comment allez-vous ce matin ? Bonjour Claude. N'oubliez pas que vous avez une réunion avec les membres du parti en fin de matinée et...

- Édouard, Édouard, coupe Georges, on se calme. N'oubliez pas ce que disait Marc Aurèle: " En te levant le matin, rappelle-toi combien précieux est le privilège de vivre, de respirer, d'être heureux." Allez venez prendre un café dans le bureau.

Pendant que Pompidou et son conseiller travaillent dans le bureau, Claude continue de lire les journaux. Elle ne trouve pas d'articles dans le Monde. Peut-être que ce ne sera qu'un fait-divers comme tant d'autres, qu'il passera et sera oublié. Néanmoins elle se méfie, le moment est trouble même si dehors, que ce soit à Paris ou dans le reste de la France, on a l'impression que le pire est derrière le pays. Elle est loin de partager cet avis. Elle a beau mettre en garde son mari qui la rassure, se fiant à son flair politique, son sentiment penche vers l'inquiétude.

Le reste de la journée s'annonce ensoleillé. Pourquoi ne pas sortir un peu et profiter d'un musée ou d'un film ? Elle se sent trop enfermée dans cet appartement de l'Île Saint-Louis, pourquoi ne pas profiter d'un bon bol d'air frais ? Alors que Georges se rend à l'Assemblée pour une réunion, probablement pour préparer le futur référendum, Claude va en profiter pour voyager dans le milieu artistique.

C'est une des choses qui lui manquaient le plus quand son mari était à Matignon, pouvoir vivre de son côté, être tranquille. Même si elle était moins médiatisée que Georges, beaucoup de gens savaient qu'elle était la femme du Premier ministre. Cette fois, les mois passant et l'actualité étant ce qu'elle est, elle se sent plus rassurée quand elle se promène dans la capitale.

L'idée lui vient d'appeler sa sœur Jacqueline afin de partager un bon moment de détente en famille.

Cela fait bien longtemps qu'elle n'a pas savouré ce type de moment qui lui rappelle à bien des égards sa jeunesse de jeune étudiante en droit dans un Paris qui n'avait pas encore connu l'Occupation. Trente ans plus tard, le monde a bien changé, la France est devenue un pays qui voit sa jeunesse vouloir peser sur la vie sociale. Toute une génération qui a connu la guerre se trouve aux commandes, dont son mari. Quel destin, se dit-elle.

Vêtue de façon à ne pas être reconnue tout de suite, elle attend sa sœur près de l'Île de la Cité. Quand celle-ci arrive, les deux sœurs s'embrassent volontiers. Il existe un lien plus que solide entre elles, même si Jacqueline a choisi une vie moins mouvementée que sa grande sœur.

- Comment vas-tu aujourd'hui ? interroge Jacqueline.
- Ça va, ça va, répond Claude toute heureuse. J'avais besoin un peu de sortir. Georges est pris toute la journée à l'Assemblée. Je pensais que le temps était raisonnable pour une petite promenade.
- Avec joie.

Depuis quelque temps, Claude s'était un peu éloignée de sa petite-soeur, la raison en est fort simple: le couple voulait se retrouver suite aux événements de mai. Chose tout à fait logique et que Jacqueline respecte totalement. Quelques fois, sa grande-soeur lui parlait de ses appréhensions quand de Gaulle a appelé son mari à Matignon en 1962. Maintenant, l'étape prochaine est plus importante, plus grave puisque tout le monde dans le petit monde parisien pense à Pompidou pour la succession au général de Gaulle bien que l'échéance ne devrait arriver qu'en 1972.

- Où veux-tu aller ?

- Pourquoi ne pas faire un tour au Louvre ? propose Claude. Je n'y ai pas remis les pieds depuis un bon moment.

- Toi tu ne changeras pas, s'amuse Jacqueline.

Au milieu des visiteurs, des touristes qui restent fidèles au plus célèbre musée de France, Claude déambule en contemplant quelques tableaux bien particuliers. Par mesure de respect, Jacqueline tente de garder un silence afin de la laisser vagabonder dans les différentes œuvres exposées.

- Il faut que je te fasse une confidence, finit-elle par dire à sa petite-sœur.

- Quoi donc ?

- J'ai quelquefois l'impression d'être suivie.

- Pardon ?

- Quelques fois, je crois que des personnes me suivent. Comme si j'étais surveillée.

Jacqueline s'interroge, sa sœur serait-elle victime du stress accumulé depuis les événements ? Pourquoi serait-elle suivie ? Son mari à la rigueur. Mais après tout, Pompidou a un garde du corps puisqu'il fut Premier ministre durant l'une des plus grandes crises post-seconde guerre mondiale et qu'il est le mieux placé pour s'installer à l'Élysée. Des policiers ont peut-être reçu comme consigne de la protéger également.

- Si tu as si peur que cela, pourquoi n'en parles-tu pas à Georges ? Il doit bien avoir une explication.

- Il a tellement de travail, explique Claude, pourquoi irai-je l'embêter avec cela ?

Claude a cette pudeur si caractéristique, mais elle possède également une grande force morale et de caractère qui lui permet de rester debout et de ne pas défaillir. Elle fait confiance à cette facette de son tempérament pour ne pas tomber et soutenir son mari en cas de coup dur, comme ce fut le cas lors du mois de mai.

Passant par la place du Châtelet, Claude remarque quelques personnes se retournant vers elle mais personne n'ose l'aborder. Timidité ? Possible. En tout cas, elle décide de passer outre et de continuer sa promenade en compagnie de sa sœur.

- Tu sais, continue Jacqueline, ce sont peut-être tout simplement des journalistes ?

- Des journalistes ? s'exclame Claude. Non, je ne le crois pas, ce n'est pas leur genre.

- Et pourquoi pas, répond sa sœur, ils seraient capables de beaucoup pour obtenir une information sur vous. Tout le monde sait que vous aimez aller à Saint-Tropez, que vous passez beaucoup de temps avec des acteurs ou des stars de la culture.

- Et alors ? En quoi cela est gênant ?

Claude n'a jamais compris où était le problème concernant son mode de vie, sa façon de voir les choses et sa conception de l'amitié. Elle estime vivre comme une femme de son époque et ne voit pas pourquoi cela gênerait telle ou telle personne dans le milieu politique ou bien chez certains électeurs. Claude s'estime être une femme de son temps et n'a aucune envie d'être autre chose. Ses idées, elle en fait part sans retenue et en toute confiance à sa sœur qui comprend parfaitement. Après tout, elles ont vécu une jeunesse difficile même si elles viennent toutes les deux d'un milieu social protégé. Le décès prématuré de leur mère Germaine les a soudés. Ce sont des sœurs plus que fusionnelles.

- Et pourtant, si Georges est élu, il est certain que tu devras changer de vie et il sera nécessaire de t'acclimater à l'Élysée, déclare Jacqueline.

- Je n'aime pas ce palais, il fait vieux, il n'est pas à la mode. Le Général voit le bâtiment comme une caserne. Moi, je le vois comme une prison. Je plains "tante Yvonne".

Tout en parlant, elles arrivent face à ce grand espace qui sert de parking en plein centre de la capitale. Elles s'y arrêtent un instant et contemplent ce lieu si peu agréable avec ce lot de voitures stationnant ici.

- Tu sais ce que je pense de ça ? demande Claude à sa sœur.

- Non, mais je pense que tu vas me le dire.

- J'en ai déjà parlé à Georges qui est d'accord avec moi, ici, on devrait construire quelque chose qui ferait entrer Paris dans le XXe siècle. Un grand musée consacré à l'art contemporain. Quelque chose de nouveau qui montrera au monde entier que nous ne sommes pas

dépassés par les grands musées de New York ou de Londres. La France a été avant-gardiste de l'art au début du siècle, il s'agirait de reprendre notre place.

Jacqueline a un moment d'étonnement, elle a rarement entendu sa grande sœur parler de cette manière. Il y a de l'ambition chez cette femme qui paraît si éloignée du monde politique, mais il s'agit d'une ambition autre, qui a un visage différent. Celui de l'amour pour l'art et la culture.

Georges est loin de toute idée de l'art. Assis sur son strapontin de la salle Colbert où la majorité présidentielle est installée pour débattre des ordres du jour, il semble ailleurs, sa présence pourtant est la cible de beaucoup de regards. La raison en est fort simple: va-t-il se présenter comme le successeur officiel du Général ?

Cette question traverse l'esprit de tout le monde, autant chez les pro-Pompidou que les anti. Installé à côté de lui, un député - Pierre Mazeaud - se penche vers lui pendant qu'un de leurs collègues parle d'un sujet qui n'intéresse personne.

- As-tu vu "Le Figaro" ? demande-t-il à l'ancien locataire de Matignon.

- Sur Delon ? Oui, répond Georges. J'espère qu'il n'a rien à voir avec tout ça.

- En tout cas, on commence à jaser.

- Rien d'étonnant. J'imagine bien pourquoi.

- Oui, on dit que Markovic a bien participé à des partouzes avec des gens connus, notamment dans la politique.

- Allons, tu ne vas pas te laisser aller à ces foutaises ? Tu sais bien ce que je pense de tout ça. Si cela peut porter à rire deux secondes, on a d'autres chats à fouetter, non ? Que l'on travaille à gérer la France, histoire de faire ce que l'on est censé faire. Le peuple nous a élus pour ça, non ?

- Cela n'aiguise pas ta curiosité ? Ils parlent de hauts fonctionnaires quand même, insiste Pierre.

- Tu te sens visé ? plaisante Pompidou.

- N'empêche, renchérit le député, ce n'est pas la première fois que cela arrive, rappelle-toi l'affaire des Ballets roses.

Pompidou, qui commence à s'agacer de ce sujet de conversation qui ne mène à rien, conseille son collègue de se concentrer sur la future loi de réforme du Sénat qui risque de provoquer de sérieux remous au sommet de l'État comme dans le pays. "Les Français, se dit-il, n'ont pas changé depuis Henri IV."

La prison de Fresnes se situe dans le Val-de-Marne en plein milieu de la ville. Le centre pénitencier est l'un des plus célèbres de France et celui qui abrite les pires crapules de cette époque. Une voiture roule à vive allure, tôt dans la matinée, jusqu'à ce sombre bâtiment à l'allure si austère. Personne ne songe un instant à imaginer ce qu'il se passe à l'intérieur de la prison, même si ce n'est pas Alcatraz, la prison garde tout de même une sombre réputation savamment entretenue par les autorités. Le véhicule se gare devant l'entrée principale. En sortent Célestin et Hocke. Rentrés de Saint-Tropez, leurs visages montrent une certaine fatigue. Le premier allume une cigarette pendant que le deuxième semble attendre quelque chose ou quelqu'un en regardant sa montre régulièrement.

- Vas-tu cesser de faire l' impatient ? s'agace Célestin. Et pourquoi avoir ce comportement ?

- Il a dit qu'il serait là.

- Tu ne vas pas gueuler sur le patron pour lui dire qu'il est en retard, non ? Tiens, je crois que c'est lui qui arrive là-bas, je reconnais sa voiture.

Une Alfa Romeo vient effectivement les rejoindre, se gare à leur hauteur et le commissaire Samson baisse la vitre. Il jette sa cigarette finissante et s'adresse à ses deux inspecteurs.

- Bonjour messieurs, ravi de vous savoir si matinal, plaisante Samson.

- Bonjour commissaire, dit Hocke. Pourquoi nous donner rendez-vous ici ?

- La raison est fort simple, répond le commissaire.

Après avoir indiqué la porte d'entrée de la prison, il se retourne vers ses deux inspecteurs.

- Le juge a reçu une lettre venant de cette prison, un locataire qui affirme avoir connu Markovic. L'homme ne sait ni lire ni écrire, la lettre a été écrite sous la dictée.

- Qu'est-ce que c'est que ça encore patron ? demande Hocke surpris.

- Il s'appelle Akov, c'est aussi un indicateur. C'est cet inspecteur, à qui Akov sert d'indic, qui a remis la lettre au juge.
- Et donc ? dit Célestin. On va devoir l'interroger ?
- Oui, d'autant plus qu'il pourrait avoir de grandes révélations. Mais comme il peut être impressionnable, j'estime que la visite de deux inspecteurs dans un premier temps serait plus judicieuse que celle d'un commissaire.
- C'est vous le patron, patron, répond Célestin.
- Voici la lettre qu'il a dictée, reprend Samson.

Célestin et Hocke en prennent connaissance, leurs visages expriment un sentiment de surprise autant que de crainte.

- Je veux juste savoir si ce gars se fout de notre gueule. Je vous souhaite bon courage messieurs. A tout à l'heure.

Le commissaire retourne à Versailles, laissant ses deux inspecteurs avec les papiers nécessaires pour se présenter à l'administration pénitentiaire et interroger ce prisonnier du nom de Boriboj Akov.

- Encore un nom qui ne sonne pas tellement français, commente Hocke.
- Parce que tu crois que Hocke, cela sonne français ? Allons-y, on a un boulot à faire, répond Célestin.

Les policiers, qui sont en service depuis une dizaine d'années, ont rarement eu l'occasion de mettre les pieds dans une prison. Bien qu'ils cachent leur sentiment, ils n'en pensent pas moins, et espèrent que cet interrogatoire se terminera rapidement. L'ambiance du lieu est lourde, les murs gris offrent un aspect lugubre. Mais, se disent Hocke et Célestin, les gens enfermés à l'intérieur n'ont rien d'innocent, ce ne sont que des criminels qui méritent leur sort.

Accompagnés par deux gardiens, ils se dirigent vers une salle d'interrogatoire, loin des cellules, loin des parloirs. Ordre du juge, il faut que l'entretien soit le plus discret possible. Leurs pas résonnent dans les couloirs, formant des échos que Hocke trouve agressif. L'odeur aussi n'est pas agréable, de la moisissure sur les murs, cette peinture qui ne demande qu'à être refaite, bref, le budget du système pénitentiaire se doit d'être réévalué, se disent les deux membres de la SRPJ de Versailles.

Le prisonnier les attend dans une petite pièce sécurisée avec deux lampes éclairant faiblement. Les inspecteurs sont armés et ordonnent que le gardien surveillant ce Akov sorte le temps de l'interrogatoire, ne serait-ce que par le respect envers l'instruction.

Au sein de cette pièce exiguë, les hommes de Samson attendent que le dénommé Boriboj Akov parle. L'homme est jeune, c'est un ancien coiffeur, il s'est retrouvé en prison pour une sombre affaire de cambriolage. L'inspecteur Célestin est le premier à prendre la parole pendant que son collègue va rédiger des notes.

- Monsieur Akov, commence Célestin, voici la lettre envoyée au juge sur votre demande. La reconnaissez-vous ?

- Oui. Moi, je ne sais pas lire m'sieur. Je l'ai écrite avec l'aide d'un inspecteur m'sieur.

- Cela, nous le savons, dit Hocke.

Akov, homme malingre au regard fatigué par les mois de prison, se penche vers la lettre et la reconnaît formellement avec son fort accent slave. Puis Célestin entame la lecture de la lettre datée du 30 octobre: "Monsieur le juge, je me permets de vous écrire cette lettre alors que je suis en prison à Fresnes pour vol. Monsieur, j'ai des révélations à faire à propos de Markovic. Les informations que je détiens sont celles qui peuvent détruire des réputations mais au nom de la vérité et parce que je veux prouver que je suis un bon citoyen, je suis prêt à dire la vérité."

- La vérité, rien que cela ? plaisante Hocke.

- Je n'suis pas menteur, proteste Akov dans son français au fort accent slave.

- Non, vous êtes juste un voleur en prison, répond Hocke.

Célestin pose la lettre sur la table et tapote sur le dossier contenant l'enquête sur ce mystérieux bonhomme.

- Alors, nous vous écoutons, finit-il par dire.

Le prisonnier prend son temps pour répondre, la peur le domine, regardant les policiers d'abord avec méfiance, il n'ose dire un seul mot. Célestin regarde son collègue, se demandant comment il faut réagir puis il revient vers Akov et tape sur la table.

- Bon, tu vas nous dire ce que tu sais ! Ne me dis pas que tu nous as fait venir pour rien ! s'agace-t-il.

- Tu as intérêt à lui obéir, renchérit Hocke, c'est ta seule et unique chance.

Finalement, le prisonnier se met à table en bredouillant des mots, Célestin lui ordonne d'articuler correctement.

- Je sais que Markovic a participé à des... partouzes.
- Merci, réplique Célestin, mais cela nous le savons.
- Mais ce que vous ne savez pas... c'est que Madame Pompidou connaissait Stefan... et qu'elle y participait.

Quand le nom de "Pompidou" est prononcé... les deux inspecteurs restent coi. Ils se regardent interloqués, se demandant si ce prisonnier était fou. Comme son accent est assez rude, il est possible qu'il ait mal prononcé le nom. Hocke ne sait pas quoi faire, ni quoi dire. Il a l'impression que le monde vient de s'écrouler sur ses épaules et qu'il n'a pas la force de pouvoir s'en sortir. Après quelques hésitations, il finit par écrire le nom "Pompidou". Célestin reprend confiance et décide de continuer la conversation.

- Markovic aurait rencontré Madame Pompidou ? C'est une accusation très grave, déclare Célestin, sidéré par les mots qu'il emploie.

- J'le sais, répond Akov.

- Il va falloir nous en dire davantage, on ne peut jeter le nom de l'ancien Premier ministre comme ça sans preuve.

Encourager à aller plus loin, il demande un verre d'eau avant de reprendre son récit. Hocke a des a priori sur ce que cet homme s'apprête à révéler.

- Je connais Markovic depuis un moment, très longtemps même. Je le suivais souvent dans ses magouilles. Il était doué pour ça. Un jour, c'était en 66, il m'a invité à venir dans une belle maison... à l'ouest de Versailles, à Montfort-l'Amaury... c'était une baraque de riche, il y avait beaucoup d'argents.

- Continuez, ordonne Célestin.

- Voyez-vous, je n'avais pas compris pourquoi il m'avait invité. J'veux dire, j'ai rien à foutre dans ce genre de baraque. A moins qu'il ait prévu une arnaque ou un casse, pourquoi pas ? Il était prêt à tout Stefan. Non, il m'avait juste dit que c'était le moyen pour moi de voir comment vivent les riches. Et parmi les invités, j'ai vu...

- Oui ? dit Célestin.
- J'ai vu deux femmes qui discutaient dans le salon. Elles ont salué Stefan comme si elles le connaissaient bien. Après, Stefan m'a dit: "Celle-là fais attention, c'est madame Premier ministre". C'était une blonde, grande avec un grand nez. J'm'en rappelle bien.

L'interrogé ne paraît pas revenir sur son accusation. Il vise bien Claude Pompidou. Les deux inspecteurs n'en croient toujours pas leurs oreilles.

- Ils se connaissaient dites-vous ? relance Célestin.
- Oui, confirme le prisonnier, oui. Et...
- Et quoi ?
- J'ai vu que le reste de la journée a été plus... Ils sont entrés dans une pièce de la villa et ils ont baisé.
- Baisé ?
- Oui, Markovic a même pris une photo où se trouvait Madame Pompidou.

Il y a des moments où la vie d'un policier subit de fortes perturbations, tellement puissantes qu'il ne sait pas quelle voie emprunter. C'est le cas de Hocke et Célestin qui quittent la prison le visage pâle. Aucun d'eux n'échange de mots, leur sentiment est celui de deux hommes ayant vu une scène de crime horrible. Leur marche est lente, difficile, vers leur voiture. Finalement, quand ils prennent place à l'intérieur, Hocke décide de parler le premier et de rompre la gêne.

- On fait quoi ? demande-t-il à son collègue.
- Comment cela ?
- Ben, on va tout écrire ? Je veux dire pour le rapport. Tu imagines la tête de nos supérieurs si on met le mot Pompidou dans le texte ?
- Je ne sais pas, lâche Célestin. Je ne sais vraiment pas. On est dans la merde mon ami. A moins qu'il ait dit des conneries. Mais cela reste sa déposition, il faut en prendre compte.
- Faut pas déconner avec ça, prévient son collègue. Franchement... Je censurerai quelques passages.

L'idée étonne l'autre inspecteur qui ne cache pas sa surprise. Il imagine rapidement toutes les conséquences de cet acte.

- On court à des emmerdes, avertit Célestin.

- C'est nous qui avons interrogé cet homme, le juge croira qui ? Nous ou un criminel ?

- Et puis il y a autre chose.

- Quoi ?

- Où sont donc ces foutues photos prises par Markovic ? On n'a rien de probant pour l'instant. Il faut être prudent.

- Ne t'inquiète pas, dans tous les cas, le juge voudra l'entendre lui-même... Ce sera son problème, pas le nôtre. C'est l'avantage d'avoir des supérieurs, certaines décisions ne sont plus de notre fait.

A Versailles, le commissaire Samson déjeune dans son restaurant habituel, il désire le plus grand calme avant de reprendre le travail, attendant le rapport que lui fourniront ses deux inspecteurs.

- Je peux me joindre à vous ?

- Bonjour Borrère. Que foutez-vous ici ? s'agace Samson.

- Vous m'avez dit que vos hommes allaient interroger un individu susceptible de vous apporter des éléments sur l'affaire Markovic... Je viens aux nouvelles.

- Vous venez trop tôt, et qui vous dit que j'ai envie de vous révéler ce qu'il dira ?

- Vous savez que "Le Parisien Libéré" a toujours été réglo et...

- Borrère, si j'ai besoin de vous, je vous ferai signe... rien d'autre. Vous pouvez y aller, vous n'aurez rien de plus de ma part aujourd'hui. Vous m'avez eu une fois à l'usure, je ne compte pas renouveler l'expérience.

- Je comprends commissaire. Moi, je ne désespère pas que vous serez plus coopératif à l'avenir. Monsieur.

En prenant congé de son interlocuteur, le journaliste espère impressionner le policier qui ne le regarde pas et finit son assiette comme s'il était déjà parti.

L'endroit préféré des Pompidou se trouve loin de Paris, dans le Lot plus précisément. C'est dans cette région que l'ancien Premier Ministre avait trouvé refuge loin de la capitale. De Gaulle a Colombey-les-Églises pour se refaire une santé mentale, voire physique, Georges a Cajarc. L'idée ne vient pas de lui mais de Claude qui, en 1962, découvre cette demeure grâce à la sœur de l'auteure Françoise Sagan. Pompidou finit par adhérer à l'idée, d'autant qu'elle se trouve dans sa région natale, région qu'il représente à l'Assemblée nationale aujourd'hui. La terre du paysans, le paysage naturel, l'envie de calme, un lieu bien loin de l'esprit dandy que Georges a traîné à Paris pendant longtemps. C'est ainsi et il l'assume pleinement. Le combat politique exige du calme et de la ressource, aucune soirée, aucune pièce de théâtre ni concert ne peuvent combler le calme de la nature. Et là, au moins, Georges se sent vraiment chez lui. Il tient à cette image.

La demeure est vaste, assez classique dans son aspect, mais ne manque pas de charme. Elle en a assez en tout cas pour plaire aux Pompidou. Le bâtiment est de forme rectangulaire, les murs couverts de pierres venant de la région. Entouré par un vaste terrain, Georges songe à y faire pousser un vergé. Lui qui a toujours rêvé de posséder un vaste terrain cultivable, sa maison du Lot remplit toutes ses conditions.

Le temps est assez beau pour ce milieu de mois d'octobre, alors que l'automne a entamé son rôle dans le paysage. Il est bientôt midi et Georges se trouve dehors, vêtu d'un pull à col roulé, d'un vieux pantalon et des chaussures usés, il se détache de tout ce qui peut lui rappeler sa fonction et son rôle envers la Nation pendant la semaine. Ici, il n'est que Georges.

L'ancien Premier ministre s'occupe de faire visiter la maison à l'épouse de son fils, une manière de montrer sa joie d'être un propriétaire. Il explique ses projets autour de la maison si Dieu lui

prête vie assez longtemps. A quelques pas d'eux, Claude et Alain observent la scène avec le sourire.

- Tes cours se passent bien ? s'informe Claude.
- Je ne me plains pas, quand on me parle, on essaye d'oublier le nom Pompidou pour retenir mon titre de docteur.
- Ton père aurait préféré te voir plus souvent, tu sais.
- Papa est gentil, mais je ne vois pas comment je pourrais faire plus ? Nous vivons à côté d'ici et mon activité me prend toute la semaine. Et ne dis pas que papa n'a rien à faire pendant la semaine. Surtout pas lui. D'ailleurs, il a pris sa décision ?
- Concernant ?
- L'Élysée, même mes collègues en parlent tout bas. Je suis certain que mes élèves aussi.
- Le Général n'est pas mort à ce que je sache, fait remarquer Claude.
- Mais tout le monde sait qu'il ne finira pas son mandat, assure Alain. Alors si un simple citoyen pense ça, je n'ose imaginer ce qu'il se dit dans le milieu politique.

Claude sait que son fils a raison. Elle redoute le moment avec beaucoup d'appréhension.

- Il n'a rien dit pour le moment, explique Claude, il évite le sujet, entre nous comme avec ses collaborateurs, le sujet est tabou pour le moment.
- Il faut qu'il prenne garde, les événements de mai l'ont beaucoup vieilli, s'il se lance, je veux ne pas être loin pour surveiller sa santé.
- Tu veux devenir son médecin personnel ?
- Il aura bien plus confiance en moi qu'envers certains confrères du Val-de-Grâce.

Le vent commence à se lever, faisant voler les dernières feuilles des arbres. Une des feuilles tombe aux pieds de Claude qui la ramasse presque machinalement.

- Il dort bien ? demande Alain.
- Oui, ça va dans ce domaine.
- Qu'est-ce que tu nous as faits pour ce midi ?
- Du gigot, on ne va d'ailleurs pas trop tarder parce que je pense que la cuisson arrive à point. Georges ! Il faut rentrer !

Georges se tourne vers son épouse, ayant celle de son fils à ses côtés.

- Bibiche, je vais juste montrer les chevaux à Sophie, on arrive juste après.

- Mais Sophie a déjà vu les chevaux, voyons, proteste Claude.

- Eh bien elle s'assurera qu'on les traite bien, voilà tout.

Se penchant vers sa belle-fille, Georges lui glisse à l'oreille: "Et après c'est moi que l'on dit autoritaire."

- Alain, viens avec nous, reprend Georges, tu vas m'aider à prendre du bois pour la cheminée.

- Il croit encore que j'ai dix ans, fait remarquer Alain à sa mère.

- Tu devrais être habitué depuis le temps, je vous attends dans la cuisine, répond Claude.

Les chevaux sont installés un peu plus loin, dans une vaste écurie. En l'absence du couple Pompidou, des personnes sont engagées pour s'occuper de ces animaux. Mais quand ils sont présents, ils tiennent à s'en occuper eux-mêmes. Surtout Claude qui continue à monter à cheval.

Pendant que Georges, son fils et sa belle-fille sont allés voir les chevaux, Claude termine de préparer le repas tout en écoutant de la musique. C'est un moment qu'elle affectionne tout particulièrement. Bonne cuisinière ? Elle pourrait aisément l'affirmer, mais c'est surtout un moment qui lui permet de penser à autre chose, de s'occuper les mains. Elle qui est toujours la première pour s'évader face à un tableau, de plonger dans l'univers d'une musique, la cuisine est également un moyen d'évasion.

Quand Georges revient en compagnie de sa belle-fille et de son fils, le repas est prêt, la table dressée et la cheminée ne demande t qu'à être alimentée par du bois. Alors que le reste de la famille prend place autour de la table, Georges reste assis un moment en face du feu pour se réchauffer les mains.

- Georges, à table voyons, dit Claude.

- Je vais juste prendre une bouteille de vin et j'arrive, répond-il.

Le repas se passe dans la plus grande des sérénités. L'ambiance familiale est un moment privilégié aux yeux du couple, en particulier Claude qui préfère les moments familiaux aux moments politiques.

- Vous continuez de monter à cheval, belle-maman ? demande Sophie.

- Cela m'arrive, déclare Claude avec une certaine fierté. J'ai beau essayer de convaincre Georges de me suivre mais...

- Tu crois que j'ai encore l'âge pour ça ? proteste Georges.

- Cela te ferait du bien, répond sa femme en riant.

Comme Georges sent que le sujet de conversation va porter autour de son état de santé et qu'il n'apprécie pas ça, il préfère aborder d'autres sujets qui pourraient animer la table.

- Comment cela se passe avec tes élèves ? interroge Georges auprès de son fils. Ils ne te font pas trop en voir ?

- Non, non, tout va bien. Je suis heureux dans mon travail.

- Cela me manque un peu... admet Georges. Professeur. Donner des cours. Être écouté. Oui, cela me manque quelques fois.

Mais Georges se reprend vite, assure qu'il ne regrette rien du parcours qu'il a choisi et qu'il assume tout depuis son engagement auprès du général de Gaulle. Puis on évoque quelques sujets bénins, notamment quelques dossiers liés au Cantal, comment Georges compte bien mettre sa notoriété et son influence pour donner à sa région une ouverture vers la modernisation. Ces combats sont loin d'être aussi palpitants que ceux qui ont pour cadre le destin du pays, mais ils ne sont pas négligés par l'ancien locataire de Matignon.

À la fin du repas, Georges prend le café près de la cheminée avec son fils à ses côtés. Claude, quant à elle, va faire la vaisselle aidée par sa belle-fille. Alain profite de ce moment d'intimité pour parler franchement à son père.

- Qu'est-ce qui te préoccupe papa ? finit-il par demander.

- L'orage approche fiston, lâche Georges avec une légère amertume. Cette histoire de réforme du Sénat, je ne la sens pas. Le Général ne s'en remettra pas et alors...

- Et alors ?

- Et alors nous allons prendre un petit digestif que j'ai acheté la semaine dernière. Tu m'en diras des nouvelles, répond Georges avec le sourire.

Paris, le même soir dans un grand restaurant au centre de la capitale, autour d'une belle table, quelques convives liés à la vie politique française festoient dans la joie. Les moments sombres sont passés, l'heure est au soulagement. Personne ne pouvait imaginer ce qu'il se serait passé si le Général avait succombé à la révolte et que les Communistes ou Mitterrand seraient entrés à l'Élysée. On préfère évoquer autre chose, que l'on sourit, que l'on plaisante mais surtout, qu'on ne parle plus de ces mois où tout a failli basculer dans l'anarchie.

Parmi les invités, Jean-Luc Laval est certainement celui qui a envie de tout oublier pour l'instant. L'homme fut au plus près de la crise en étant l'un des membres du cabinet Pompidou. Le personnage est encore jeune, il a la mine de celle que l'on attend de la part d'un haut fonctionnaire. Lui aussi se sent presque comme un rescapé. Au fond de lui, il espère bien que Pompidou reprenne le flambeau, peut-être parce qu'il a travaillé avec lui et qu'une place pourrait être à pourvoir.

Le bon vin et les mets délicieux encouragent les invités à se laisser aller à certaines confidences. Le moment préféré des repas. C'est un gros bonhomme, gagnant son pain comme journaliste, qui entame les hostilités sur le sujet qui passionne le Tout-Paris: l'affaire Markovic.

- Non mais c'est dingue cette histoire, clame-t-il, qui aurait pu croire que Delon faisait dans la partouse ?

- Delon n'a jamais avoué ça, déclare un autre convive. Qu'est-ce que tu dis comme bêtises. Jamais Delon n'a avoué être un partouillard. Tu as lu le rapport de son interrogatoire, non ? Alors commence pas à dire des saloperies.

- Mais il a dû bien avouer qu'il avait pris à sa charge ce Markovic, répond le gros journaliste qui aime décidément les potins autant que la nourriture. Mon journal commence, lui aussi, à travailler dessus. Cela sent le scandale qui va exploser à la figure de certaines personnalités.

Il le dit avec une telle gourmandise que cela en gêne certains.

- Quoi ? dit le journaliste. Vous savez tous que c'est vrai.

Laval ne dit rien, il n'apprécie pas ce personnage qui s'est invité lui-même à ce repas. Cette grande gueule travaille pour un journal

dont rien que le nom le dégoûte et qui a pour soutien des anciens collabos. S'il avait su qu'il serait là, Laval ne serait pas venu. Il écoute la conversation d'une seule oreille, essayant de penser à autre chose. Son intention de vouloir quitter la table progresse, mais il ne trouve pas encore le courage de le faire. La curiosité peut-être, celle de savoir jusqu'où la conversation osera aller.

Laval, agacé par toutes ces rumeurs qui ne se sont basées sur aucune preuve tangible, préfère prendre le prétexte d'aller aux toilettes pour reposer ses oreilles. Il y a des moments où même un homme aguerri à la vie politique a besoin d'avoir un peu de distance. Une habitude que l'on finit par obtenir quand on fréquente un peu trop les couloirs des ministères.

Alors qu'il se lave les mains, un homme passe derrière lui. Un autre convive du repas a eu la même idée que lui. Les deux hommes se regardent et finissent par aborder le principal sujet de la table mais sous un autre aspect.

- Monsieur Laval, dit l'autre invité, il faut que je vous dise une chose concernant cette histoire de Markovic.
- Eh bien quoi ? s'agace Laval.
- Des bruits venant de plus haut parlent d'un nom qui serait impliqué. Un nom que l'on se chuchote.

Avant de continuer ce qui ressemble à des révélations, l'homme prend ses précautions, s'assure que personne d'autre n'écoute et se penche vers Laval.

- Je vous préviens, avertit Laval, je n'ai que faire des sales rumeurs...
- Mais le nom vous intéressera... Pompidou. La femme du haut politique qui serait impliquée dans les partouzes de Markovic... c'est Claude Pompidou.
- Vous vous foutez de ma gueule ?
- Non, pas du tout, on dit qu'un album photos de Markovic circule dans Paris où l'on voit Claude baisser avec d'autres types.

Claude Pompidou... Le nom résonne dans la tête de Laval, il ne comprend pas ce qu'il se passe. C'est terrible. Comment Claude Pompidou peut-être impliquée dans cette affaire ? Lui qui connaît bien le couple, qui a travaillé pour Georges quand celui-ci était à

Matignon. Jamais il ne se serait douté que la femme de son patron serait une libertine. Oui, tout le monde jase sur sa manière de vivre, sur ses fréquentations, en particulier ses séjours à Saint-Tropez. Mais de là à faire ça... et Georges le savait-il ? Non, il refuse de croire cette horrible rumeur.

- Qui balance ça ? demande Laval. L'autre con à table ?
- Ce journaliste ne fait que répéter ce qu'il se dit ailleurs, assure l'invité. Même dans les ministères.
- Quoi ? De Gaulle est au courant ?
- S'il n'est pas au courant, pense son interlocuteur, il le sera bientôt.

Les retours de week-end deviennent de plus en plus pénibles pour Claude. Son mari tient à prendre le volant pour faire la route vers Paris, son amour pour la conduite ne le quitte jamais, mais son épouse a un arrière - goût amer. De temps en temps, elle imagine une autre vie, loin de toutes les agitations parisiennes. A quoi ressemblerait sa vie si elle était la femme d'un propriétaire terrien ou d'un simple professeur comme le fut Georges avant la guerre ?

Mesurant le combat encore à mener par son mari, pour la lutte du Pouvoir qui sera, à n'en pas douter, à sa portée, elle refuse de placer Georges dans le moindre doute. Car l'affrontement sera rude même si sa popularité est non négligeable et qu'il a des soutiens puissants parmi les députés gaullistes. Mais d'autres gardent une certaine rancune, elle en a bien conscience.

Le lendemain matin, 16 novembre, l'ambiance parisienne reprend le dessus. Le bruit des voitures roulant à vive allure tranche avec le son des oiseaux plus facilement audible à la campagne. Élise se présente à son travail et commence la préparation du petit-déjeuner pendant que le couple Pompidou est encore au lit. Le silence qui règne dans l'appartement de l'île Saint-Louis est un prélude à la journée qui s'annonce, estime la femme de chambre. La discrétion reste son point le plus fort, c'est pour cette raison qu'elle a été embauchée par Claude, avoir une personne qui l'aide à tenir la maison mais qui reste dans l'ombre.

Claude se lève un peu plus tôt que d'habitude, elle entre dans le salon, vêtue de sa robe de chambre et va se préparer un thé chaud dans la cuisine.

- Vous voilà déjà Élise, constate Claude, comment allez-vous ce matin ?
- Je vais bien, madame, répond simplement la femme de chambre.
- J'ai ramené des œufs de Cajarc, vous pourrez les utiliser ce matin.
- Bien madame.

Le courrier n'arrive que dans deux heures, Claude va avoir le temps de prendre un bain. Ce matin, l'épouse de l'ancien Premier ministre a l'intention de se rendre dans une belle librairie et d'acquérir une édition d'un recueil de Prévert qu'elle cherche depuis des mois.

Georges se lève de bonne humeur, il espère que cette journée sera paisible, il a peu de rendez-vous programmés, ce qui ne lui déplaît pas. Bien qu'il soit un gros travailleur, Georges devine que les mois qui vont venir vont être durs et que le fait de ménager ses forces est le bienvenu. Le garde du corps se présente à l'appartement, le policier salue le couple et explique qu'il se place en faction à l'entrée de l'immeuble, le temps que Georges se prépare.

- Ne faites pas peur aux habitants de l'immeuble, prévient Claude en riant.

Claude et Georges prennent leur petit-déjeuner à deux dans le salon en attendant l'arrivée du courrier.

- Tu sors ce matin, bibiche ? demande Georges.

- Oui, je n'en ai pas pour très longtemps, juste un livre à acheter. Et toi ? Qui dois-tu voir aujourd'hui ?

- Les fidèles du lundi, mais ce sera en début d'après-midi répond simplement Georges qui prend son œuf à la coque. Je dois voir Somveille ensuite.

- Celui-là, il a su trouver une bonne place après ton départ. Pourquoi le voir ?

- J'ai besoin de son soutien, répond Georges. Il a un poste presque subalterne à l'Intérieur, mais il y est.

- Je crois que j'irai voir ma sœur après, tes réunions du lundi, je n'ai pas envie de m'en mêler.

En absence de Claude, Georges se rend se met immédiatement au travail. Il prépare quelques dossiers qu'il amènera boulevard Latour-Maubourg où l'attend son équipe. Dans son bureau, il se plonge dans les dossiers. Le téléphone sonne à plusieurs reprises, Élise est chargée de filtrer les appels. La musique classique en fond sonore, une cigarette à la bouche, il remplit des feuilles et des feuilles ayant pour en-tête son nom, son mandat d'élu et le fait qu'il était l'ancien Premier ministre.

Claude n'est pas encore rentrée quand Élise vient le déranger. S'imaginant qu'il s'agit d'un énième appel téléphonique, il est sur le point de refuser quand la femme de chambre lui explique qu'il s'agit d'un homme qui veut le voir immédiatement. Il se nomme Jean-Luc Laval.

- Jean-Luc ? Que vient-il faire à cette heure ? Il n'était pas prévu que je le vois maintenant... Que se passe-t-il encore ?

Pompidou, qui n'aime guère recevoir des visites impromptues, espère que la raison doit vouloir le coup pour être ainsi dérangé. Il apprécie Laval, c'est un homme en qui il a toujours eu confiance quand il travaillait dans son cabinet. S'il vient le voir sans prévenir, c'est que l'affaire doit être grave. Un pressentiment l'habite tout d'un coup, le même qu'il a eu la veille du départ du Général pour Baden-Baden.

Laval patiente dans le salon, son chapeau à la main. Il n'a pas l'air à l'aise du tout et évite de regarder son ancien patron dans les yeux.

- Bonjour Jean-Luc, quelle est la raison de cette visite si tôt ? Quelque chose ne va pas ?

- Monsieur, bredouille-t-il, peut-on se voir dans votre bureau ?

- Eh bien ma foi oui, Élise apportez-nous du café chaud, je crois que notre ami en a bien besoin. Entrez Jean-Luc, entrez.

Une fois dans le bureau, Jean-Luc continue de garder sa mine déconfite. Rarement Georges n'a vu son ancien collaborateur dans cet état. Il le prie de s'asseoir et de se détendre.

- Alors mon cher, commence Georges, dites-moi... que faites-vous ici ?

- Monsieur... Est-ce que Madame Pompidou est là ?

- Elle s'est absentée, pourquoi ?

- Monsieur... Je n'ai pas une bonne nouvelle à vous annoncer.

Élise entre dans la pièce et va poser le plateau portant une tasse de café sur une des petites tables. Georges, légèrement inquiet, tend la tasse à Laval et reprend sa place derrière son bureau. Jean-Luc boit une gorgée et pose la tasse tout en ayant les mains qui tremblent de nervosité.

- L'affaire doit être d'importance et fort grave pour vous mettre dans cet état... estime Pompidou. Allez dites-moi tout sans peur. Si vous

êtes venu ici pour me voir seul à seul... c'est que vous avez confiance en moi.

Le ton presque paternaliste de l'ancien locataire de Matignon pousse Laval à prendre son courage à deux mains.

- Je dois vous dire, monsieur, que j'ai affreusement mal dormi en pensant à ce que j'ai entendu dire hier soir. Monsieur, on m'a confirmé un bruit qui court dans la capitale et que personne n'a eu le courage de venir vous le dire. Vous avez entendu parler de l'affaire Markovic ?

- Bien sûr.

- Il faut que vous sachiez quelque chose que personne n'ose vous dire. La "femme d'un ancien ministre" dont tout le monde parle à propos de l'affaire Markovic, c'est votre femme et ce que je puis vous assurer, c'est que, dans les dîners en ville, dans les salles de rédaction, il n'est question que de cela."

La révélation cloue Georges sur son fauteuil. Il pose son dos contre le dossier en cuir et reste muet, le temps que l'information soit digérée. Jamais il n'a pas pensé que sa femme soit victime de quoi que ce soit, lui, oui, c'est une figure politique importante de la vie française, beaucoup l'imagine prendre la succession du Général... mais sa femme... à quoi rime tout ceci ? Passé le choc, la peau pâle de Georges devient rouge de colère. Il frappe violemment du poing sur sa table, geste inhabituel chez cet homme réputé pour son sang-froid.

- Quelle bande de salauds ! Qui ? Qui osent lancer ces horreurs dans Paris ?

- Le nom circule dans toutes les rédactions, explique Laval.

Georges ne peut pas le croire, il est le dernier informé alors tout Paris doit se délecter de la rumeur dans les soirées mondaines autant que sur les bancs de l'Assemblée. Et de Gaulle ? Est-il au courant ? Pourquoi ce silence ? La colère ne descend pas, bien au contraire. Laval prend peur, croyant que Georges va mettre son bureau sans dessus-dessous.

- Mais quelle honte ! s'exclame-t-il. Quelle honte ! S'en prendre à Claude ! Lâches ! Sans honneur ! Il n'y a donc plus rien d'honorable dans cette fichue politique ?

- Monsieur... tente Laval. Rien n'est joué. Vous avez encore des soutiens, vous avez de quoi contre-attaquer.

Mais les conseils ne sont pas entendus, ou alors si peu. Même dans les pires moments des événements de mai, Georges n'a eu une telle rage.

- C'est de la folie, dit-il en essayant de se calmer. De la grande folie.

- Puis-je faire quelque chose monsieur ? murmure Laval.

Pompidou met un certain temps pour répondre, restant dans le silence, tournant en rond.

- Il est hors de question de laisser passer ça, juge-t-il. Ma femme rentre dans peu de temps... Comment le lui annoncer ? Merci Jean-Luc pour m'avoir averti et n'ayez aucune crainte sur les sentiments que je porte à votre égard. Je constate qu'il y a encore quelques personnes qui savent ce que le mot "loyauté" signifie.

- Monsieur, déclare Laval ému, si vous avez besoin de moi, sachez que je serai toujours disponible.

- Revenez tout à l'heure pour notre réunion, mais ne dites rien de cette histoire. Je ne veux pas paraître comme un martyr auprès de mes soutiens. Gardez le silence.

En vérité, la colère est encore bien présente. Élise, qui a entendu son employeur crier, commence à s'inquiéter. L'ancien Premier ministre l'appelle et lui ordonne de garder pour elle ce qu'il s'est passé. Claude ne doit rien savoir. Rien pour le moment tant qu'il n'aura pas trouvé les notes pour le lui dire. Que faire ? Georges s'assied, essaye de se calmer et tente de reprendre son sang-froid qui a fait sa réputation. Il est un homme politique de haut niveau, il a gouverné au nom du général de Gaulle, il a connu de grandes épreuves et il s'apprête à briguer la première place de l'État.

Il se saisit du téléphone et appelle immédiatement Somveille. Il tombe sur sa secrétaire qui reconnaît la voix de l'ancien Premier ministre.

- Monsieur Pompidou, je ne peux vous le passer, monsieur Somveille est avec le ministre de l'Intérieur. Il ne pourra pas venir vous voir, c'est ce qu'il m'a chargé de vous dire.

De nouveau, la colère se saisit de Georges. Comment cela il est en rendez-vous avec Marcellin ? Qu'est-ce que cela cache ?

- Dites-lui que j'ai besoin de le voir ! Demain soit, mais pas plus tard !

Il est inconcevable que l'on traite un ancien Premier ministre de cette façon, surtout pour une affaire de cette importance. La colère est tellement grande qu'il appelle immédiatement le ministre de l'Intérieur sans passer par le standard.

Raymond Marcellin est son ancien ministre de l'Intérieur. A ce titre, il ne peut lui refuser la moindre explication.

A l'autre bout du fil, la voix du ministre se fait calme et bienveillante, même si Georges a quitté la tête du gouvernement, il reste son ancien patron et cela laisse des traces dans les rapports entre les deux hommes.

- Oui Monsieur, répond Marcellin, Somveille était retenu pour un dossier urgent mais je vous confirme qu'il sera chez vous demain après-midi. Sans faute.

"Dossier urgent"... Georges est suffisamment aguerri à la vie politique pour comprendre toutes les subtilités cachées par ces deux mots...

De nombreuses questions se bousculent dans sa tête, préfigurant des heures voire des mois de moments difficiles. La phrase "personne n'ose vous le dire" de Laval tourne en boucle, c'est plus qu'une insulte. Il reprend le téléphone et appelle Balladur. Le ton de la voix est cassant, Édouard Balladur comprend que son chef vient d'apprendre une grave nouvelle. Et il répond sans détour. "Oui monsieur, j'ai ouïe dire ce genre d'histoires." Balladur savait donc et il n'a rien dit.

- Vous avez laissé monter cette mauvaise sauce prendre forme sans m'en parler Édouard ?

- J'ai cru que...

- Édouard ! Le moment est grave ! Le moment est plus que grave ! On accuse ma femme d'être une partouzarde ! Vous vous rendez compte de l'horreur de la situation ?

Balladur ne sait pas comment réagir. Il bredouille des excuses dignes d'un enfant.

- Édouard... Nous avons en face de nous des ennemis, des ennemis qui veulent notre peau depuis mai ! Vous voulez qu'on gagne la

guerre ? Alors il faut tout me dire bon sang ! Un Général ne gagne une bataille que s'il est au courant de tout ! Ne me faites plus jamais ce coup Édouard ! A tout à l'heure...

Les larmes ne lui montent pas aux yeux, il y a trop de colère en lui. Quelle infâme trahison. Trahison perverse, où l'on part d'un fait divers pour en faire une affaire d'État. Ah comme la politique est cruelle.

Comme convenu, le pot du lundi se déroule dans ses locaux boulevard Latour-Maubourg, Georges néanmoins reste le plus silencieux possible. Balladur reste silencieux également et évite le regard courroucé de son patron. Au milieu des fumées de cigarettes, des verres de whisky et des dossiers, personne d'autre ne se doute de ce qui trotte dans la tête de Pompidou.

- Georges ! J'ai trouvé le livre ! dit Claude.

L'épouse de Georges vient, effectivement, de rentrer après une bonne journée passée auprès de sa sœur. Satisfaite de son achat, elle pénètre dans le bureau de son mari sans faire attention à la réaction d'Élise qui se tient un peu à l'écart, consciente que quelque chose de grave vient de se produire. Lorsque Claude entre, elle voit son époux pencher sur un dossier, ne disant rien, l'air concentré.

- Quelque chose ne va pas ? interroge Claude. La réunion ne s'est pas bien passée ?

- Hmmm... Non, non, je ne dirais pas que tout va bien, finit par dire Georges, mais je pense que la lutte pour cette fichue réforme sera trop longue. Et aucun signe de l'Élysée. Le Général a tort, il croit que cela se passera sans accrocs... il a tort.

Le jeu d'acteur de Georges est travaillé, mais au fond de son âme, il hurle de douleur. Il aimerait tout avouer à sa femme, lui dire que dans Paris, on la salit. Mais il n'ose pour le moment. Lui, l'amoureux de la langue, lui qui aime tellement l'art littéraire, les mots lui manquent. Comment réagirait-elle face à une telle calomnie ? Alors il fait appel à toute son expérience d'homme politique pour cacher ses sentiments. D'une certaine façon, lui aussi dissimule. Il comprend ce que ses hommes comme Balladur ont dû endurer en entendant de tels propos sans oser les répéter.

Élise aussi se tait, obéissant aux ordres. Mais va-t-elle pouvoir se montrer à la hauteur sur le long terme ? Georges le lui dira, il choisira son bon moment. Mais pour l'instant, Claude doit être préservée de tout ça.

Le dîner du soir reste dans le classicisme le plus total. Le couple regarde la télévision par la suite. Rien de bien intéressant. Mais Claude aime ses moments intimes. Cela lui rappelle de bons moments.

- Il y a un concert dans quelques jours, il y avait une invitation dans le courrier, dit Claude qui feuillette un grand livre de photos.
- Qui joue ? demande Georges.
- Mstislav. Il aimerait nous voir là-bas.
- Ce sera avec plaisir. Tu as vu mes cigarettes ?
- Elles sont là-bas. Tu devrais calmer ta consommation, conseille sa femme. Même de Gaulle a cessé de fumer.

Georges ne relève pas le conseil et s'allume une nouvelle cigarette en regardant sans grand intérêt la télévision. Il ne parvient pas à effacer les propos de Laval, sa rage est immense et intense. Et quand son épouse se lève pour aller se coucher et commencer son livre récemment acquis, il a un moment de tentation: de la retenir par le bras et de lui avouer l'impensable. Mais là encore, c'est le silence. Une fois seul dans le salon, éclairé par de faibles lumières, Georges s'avance vers la fenêtre, sa cigarette aux lèvres, qui donne sur la rue et contemple Paris en direction de l'Élysée. "Mon général, murmure-t-il, que savez-vous de tout cela ?"

Pierre Somveille sent qu'il va passer une mauvaise après-midi.

Il y a deux personnes qui l'impressionnent et ont le pouvoir de lui faire perdre tous ses moyens: Charles de Gaulle et Georges Pompidou. Dans sa voiture, il essaye de répéter un texte, d'imaginer toutes les questions que Georges lui posera. Car c'est bien chez les Pompidou qu'il se rend. Hier, le ministre de l'Intérieur l'a convoqué dans le but de lui faire part de l'affaire Markovic. Pompidou sait et il veut des explications. La situation est amplement logique, il fallait bien que l'abcès soit crevé un moment ou un autre. Pierre se revoit encore dans le bureau du ministre de l'Intérieur.

Le ministre Marcellin est un homme d'une grande élégance mais un politique retors, au parcours aussi douteux que beaucoup de personnalités après la guerre. Ce politique se prend quelquefois pour Fouché mais il n'en a pas la carrure. En tout cas, quand il convoqua Pierre à l'Hôtel Beauvais, il tenait à faire forte impression à son subordonné. Mise en scène qui laissa Somveille légèrement de marbre, le brave haut fonctionnaire en a vu d'autres. Par contre, le sujet de conversation entraîna un malaise que Somveille n'avait jamais vécu depuis son arrivée dans les coulisses du pouvoir.

Le nom de Pompidou lié à l'affaire glaça le sang de Pierre. Le voilà investi d'une étrange mission délicate: désamorcer l'affaire, assurer que le gouvernement ne laissera pas passer cela. Durant leur entretien, dans ce vaste bureau où trône du mobilier datant du Premier Empire, Somveille mesura à quel point la situation était plus délicate, Pompidou se méfia, il sera sur ses gardes et refusera peut-être de l'entendre. Par ailleurs, au cours de leur conversation, le téléphone du ministre sonna à maintes reprises, jusqu'à ce que ce soit Georges lui-même qui appelle. De là où il se trouvait, il n'entendait pas la voix de l'ancien Premier ministre mais il imaginait sans difficulté qu'elle devait être cinglante et rude. Quand Marcellin raccrocha, le brave ex-conseiller de Pompidou comprit qu'il se

rendra le plus rapidement possible à Latour-Maubourg où se trouvent les bureaux de l'équipe Pompidou.

Refuser aurait été très mal vu, et Marcellin ne le lui aurait jamais pardonné, à l'instar de beaucoup de politiques. Dès lors, faire demi-tour est inimaginable.

Voilà l'état d'esprit dans lequel se trouve Pierre alors qu'il gare sa voiture non loin de l'appartement de Georges. Normalement, Claude ne doit pas être là, ce sera déjà une chose qu'il évitera, le regard méprisant et rempli de colère de l'épouse Pompidou. C'est déjà ça.

De là où il se trouve, l'immeuble où travaille Pompidou est à peine visible. Non loin du véhicule, un marchand de journaux vend des papiers dont les titres sont principalement liés à la vie artistique pour les jeunes. Tout un monde né après Mai 68. Mais demain ? Y aura-t-il d'autres titres plus racoleurs en rapport à l'affaire Marovic ? Certains journaux tiennent depuis plusieurs semaines grâce au cadavre du Yougoslave dont on ne connaît toujours pas le nom de l'assassin, ni le motif précis de son assassinat.

Le courage lui manque cependant, il doit obéir aux ordres. Il quitte sa voiture, portant son manteau bleu ciel sur ses épaules et sa mallette à la main, son chapeau mou vissé sur son crâne, l'heure des explications est arrivée.

En bas de l'immeuble, il croise la concierge qui le salue à peine ainsi que le garde du corps de Georges parti acheter des cigarettes. La concierge voit tant de politiques depuis que Pompidou a installé son quartier-Général, qu'elle ne fait plus attention aux personnes qui viennent rendre visite au célèbre locataire.

Georges accueille son invité d'une façon froide et distante. Son visage est fermé.

- Venez avec moi, dit l'ancien Premier ministre, nous avons à discuter.

Jamais Pompidou ne lui a parlé sur ce ton auparavant. Tenant sa mallette contre son torse, Somveille vient s'asseoir en face du bureau de Georges, plus vaste et confortable que celui se trouvant à Saint-Louis. L'ancien Premier ministre pousse quelques dossiers et s'assied à son tour. Ils ne se quittent pas des yeux. Ceux de Georges, sous des sourcils imposants, sont les plus marquants et les plus agressifs. Ici,

nulle idée de diplomatie entre eux, ce que veut Georges, ce sont des explications.

- Pierre, vous allez me dire ce qu'il se passe, déclare Pompidou, et vous allez me dire pourquoi le nom de ma femme est chuchoté dans le tout Paris.

- Monsieur, je me suis entretenu avec monsieur Marcellin et il s'est avéré qu'un fait nouveau est arrivé dans l'affaire Markovic.

- Un fait qui a provoqué l'apparition du nom de ma femme dans le dossier ? s'agace Georges.

Pierre pose sa mallette près de son siège et tente de soutenir le regard de son ex-patron et peut-être futur président de la République.

- Un témoin, un prisonnier de Fresnes, yougoslave comme la victime, qui a été entendu par la police... et ensuite par le juge en charge de l'enquête. Cet homme avait écrit une lettre destinée à Alain Delon je crois. La lettre a été interceptée et lue par le juge. Il parlait d'aveux, de liens avec Markovic.

- Comment s'appelle-t-il ?

- Akov. Je ne me souviens plus de son prénom... "Bornoj" quelque chose comme ça. Bref, la police puis le juge l'ont entendu. Il affirme être venu à une soirée avec Markovic dans les Yvelines.

- Une soirée ?

Georges imagine tous les sous-entendus que ce mot renferme.

- A la sortie, Markovic lui aurait dit "Tu as vu la grande femme blonde qui était là ? Silence ! C'est la femme du Premier ministre."

Des ragots ? Un témoignage venu d'un prisonnier ? Voilà la cause de toute cette histoire ?

- D'où sort-il ce gars ? Pourquoi est-il en prison ?

- Pour une histoire de vol, il me semble. J'ai...

- Vous avez quoi ?

- Une note venant du ministère de l'Intérieur sur cet homme.

- Montrez - la !

Tremblant des mains, Somveille fouille dans sa serviette et en sort un papier enfermé dans une enveloppe brune qu'il tend à Georges. L'ancien Premier ministre s'en empare et la parcourt rapidement.

- Monsieur, reprend Somveille, je ne comprends pas pourquoi on m'a demandé de vous le dire. Vraiment.

- Marcellin manque de courage, pour un ministre de l'Intérieur, c'est un comble. Et dire qu'il a été mon ministre, répond Georges en ne quittant pas des yeux la note. Pierre... vous allez me raconter le parcours de ce torchon... Je veux savoir qui a eu ce papier entre les mains.

- Le ministre de l'Intérieur...

- Je m'en doute triple buse !

- Capitant.

Le nom n'étonne guère Georges, cet homme l'a toujours détesté. Somveille lui narre l'anecdote troublante autant qu'insupportable à ses oreilles: Ce brave Capitant a envoyé un motard pour s'emparer de la note avant que Marcellin ne l'apprenne. Il l'aurait lu en riant et aurait ordonné à Tricot de prévenir de Gaulle.

Le Général est donc au courant...

La sincérité de son interlocuteur pousse Georges à se calmer, à être moins rude avec lui. Après tout, il a l'air de ne rien savoir précisément, d'être dans une situation déplorable, redoutant les conséquences. Tout comme Jean-Luc Laval, deux hommes que les circonstances ont appelé à jouer un rôle dans une affaire qui les dépasse.

- Monsieur, je suis sincèrement désolé, lâche-t-il désespéré.

Georges tapote ses doigts sur l'accoudoir de son siège, de multiples questions méritants des réponses viennent l'assaillir.

- Je n'ai pas d'autres choses à vous dire Pierre. Nous nous verrons tout à l'heure, je vous demanderai de rester silencieux sur notre conversation. Même si je me doute que toutes les personnes qui viendront sont déjà au courant.

- Oui, bien entendu.

La réunion journalière des pro-Pompidou, au boulevard Latour-Maubourg, se déroule sans que jamais le sujet de l'affaire Markovic ne soit évoqué. Pierre Juillet, Édouard Balladur et Marie-France Garaud sont assis autour du chef.

Les regards se croisent entre les convives et Georges, sous ses airs bienveillants, se pose bien des questions. Au milieu des odeurs de cigarettes et des verres de whisky, alors que chacun évoque l'avenir de la France, celui qui convoite le poste de chef de l'État se concentre

sur l'avenir de sa propre famille. Est-ce que son groupe, ses fidèles, ont participé à ces rumeurs ? Impensable. Il se refuse à jouer les paranos, l'affaire qui est en train de naître va lui demander le plus d'alliés possibles, des femmes et des hommes qui montreront leur fidélité et assureront, certainement, une belle place quand Georges sera élu. Ils devront prendre des risques, assumer les décisions lourdes.

Soudain, Georges finit par rompre la glace et décide de parler de l'affaire.

- J'ai reçu la visite de Pierre Somveille ce matin, finit-il par dire en s'allumant une cigarette. Vous vous doutez de la raison.

Tout le monde le sait, mais personne n'ose dire qu'il était lui-même au courant. Ballardur est le premier à prendre la parole suite à l'intervention de son patron.

- Nous sommes face à un sale coup, admet-il. Il faut immédiatement prendre les devants monsieur, faire la liste de toutes les personnes qui vous en veulent et savoir d'où le coup provient.

- Nous n'avons pas les moyens du SDECE ni du SAC, répond Juillet.

- Je suis l'ancien Premier ministre, rétorque Georges, j'ai travaillé avec le Général depuis 1944 ! D'aucun espère que ce soit moi qui reprenne le flambeau ! Osez me dire, Pierre, que je manque de moyens !

- Le Général est au courant ? s'aventure à demander Marie-France.

- Bien entendu qu'il est au courant, voyons, dit Pierre, si Marcellin le sait, le Général le sait. La question est: pourquoi n'a-t-il pas prévenu Georges ?

- Le Général... Marcellin... dit Georges amer... Ainsi ces hommes dont plusieurs connaissaient bien mon ménage avaient plus ou moins cru à la véracité des faits puisqu'ils jugeaient que l'enquête pouvait se poursuivre dans cette voie ! Ainsi... le Général, lui-même, qui connaissait ma femme depuis si longtemps n'avait pas balayé d'un revers de main ces conneries !

- Il y a forcément une explication, assure Ballardur.

- Bien entendu qu'il y a une explication, répond Juillet sa pipe à la bouche, mais je ne suis pas certain que l'on ait envie de l'entendre.

Cette question a sa part de gravité, car personne n'imagine le Général abandonner son dauphin et se noyer dans cette boue. Michel, qui n'a pas encore pris la parole, se décide à donner son avis.

- Avant tout, il faut savoir ce que pense le Général. Il n'y a que vous, Georges, qui pouvez le faire.

Georges n'a pas parlé au Général depuis des mois, en fait depuis qu'il a quitté Matignon. Il a reçu quelques lettres mais pas de conversation de vive voix. Il serait dommage que les deux hommes, qui sont si liés, si retrouvent pour une histoire de rumeurs scandaleuses.

- Marie-France, finit par dire Georges, vous allez voir vos relations au ministère de la Justice, je vous charge de me trouver le dossier lié à l'affaire Markovic. Ne craignez rien de Capitant s'il vous cherche des ennuis, je me charge de lui. Édouard, Pierre, vous allez fouiner à l'Assemblée, voir ce qu'il se dit chez les députés. J'appellerai Chirac pour qu'il me dise l'ambiance au gouvernement.

Georges a retrouvé son calme en apparence, celui qui fut si précieux lors des événements de mai, mais au fond de lui, sa colère n'a pas de limite. Chacun repart, jugeant que leur mission aura des conséquences sur la future présidentielle et donc sur l'avenir du pays.

Comment l'avouer à Claude ? C'est la question qui angoisse Georges une fois qu'il se retrouve seul. Son sentiment de colère est profond, jamais il n'a ressenti cela, même au plus fort de mai. Même quand il s'est retrouvé tout seul quand le Général est parti à Baden-Baden. Perdu dans ses pensées, il n'entend pas sa secrétaire s'approcher de lui.

- Monsieur ? Avez-vous encore besoin de moi ?

Surpris, Georges se tourne vers Madeleine, sa secrétaire, et lui donne l'autorisation de rentrer chez elle, tout en lui demandant de garder secret tout ce qu'elle a pu voir et surtout entendre. Madeleine Négrel, qui a une grande estime pour le couple, jure de rester silencieuse.

Et le voilà face à une cruelle épreuve à laquelle il ne s'attendait pas. Lentement, il se saisit d'un téléphone et appelle.

- Oui, bonjour madame, Georges Pompidou à l'appareil, puis-je vous charger d'un message ? Je souhaite que mon fils Alain m'appelle le plus rapidement possible... Merci Madeleine.

Claude, de son côté, profite un peu de son temps pour se rendre à la salle Pleyel où elle sait que son ami le musicien Rostropovitch est occupé à répéter pour le futur concert. Elle se pose encore des questions, ce destin qui appelle son époux, est-elle vraiment prête à l'assumer ? Assaillie par ces interrogations, elle décide de faire un détour afin de rendre visite à son ami musicien. L'ambiance d'une salle de spectacle l'a toujours fasciné, elle s'y sent à l'aise, autant que dans un musée. Après tout, c'est dans un lieu similaire où elle rencontra l'homme de sa vie trente ans plus tôt.

A l'entrée, la dame qui tient la caisse reconnaît immédiatement l'épouse Pompidou et la laisse entrer sans en demander davantage. Personne n'a songé à avertir le musicien dont le son provenant de son instrument caresse les oreilles de Claude pour sa plus grande joie. Quand elle ouvre l'une des portes menant à la grande salle, elle découvre une salle vide, seul un homme se trouve sur scène, occupé à jouer quelques morceaux avec son violoncelle. Au terme de l'un des morceaux, elle se met à applaudir.

- Claude ! dit Rostropovitch. Quelle surprise !
- Comment allez-vous mon ami ?
- Vous avez reçu mon invitation ?
- Oui, et nous viendrons avec plaisir, répond Claude souriante.
- Dites-moi Claude, que me vaut l'honneur de votre visite ? Et sans votre mari.

Claude se saisit d'une chaise qu'elle place à côté de son ami. Durant un bref instant, elle observe la salle sans rien dire.

- Cela doit être bien impressionnant de jouer devant autant de monde, non ? s'interroge-t-elle.
- Pas plus que cela, explique Rostropovitch, en réalité, quand je joue, les lumières de la scène me permettent de m'isoler et d'entrer dans mon monde, au final, j'en oublie les spectateurs.
- C'est plus simple que lorsque je suis conviée à une cérémonie ou une soirée officielle... Tout le monde me regarde, tout le monde me

juge. C'est un sentiment désagréable, vous savez. Je ne m'y suis jamais faite.

- Je ne m'en étais jamais rendu, constate le musicien.
- C'est que je suis aussi bonne comédienne que mon mari. J'ai appris.

La conversation prend une tournure étrange, il est assez rare que Claude se laisse aller à des confidences de la sorte.

- Claude... Pourquoi êtes-vous venu me voir ?
- Cela peut paraître idiot, mais... Je voulais juste vous entendre jouer. Je me suis dit que je suis peut-être l'une des seules personnes à Paris qui pourrait obtenir cette faveur. Juste cette faveur.
- Bien... dans ce cas... bien volontiers.

Mstislav s'empare de son violoncelle et entame un nouveau morceau de Beethoven que Claude écoute avec attention. L'imagination est un don, pour certains, qui appelle à être entretenu. Entendre et voir jouer un musicien comme Mstislav est un pur bonheur pour Claude. La danse des mains qui provoque un son aussi parfait est un moment de magie qu'elle ne veut pas oublier. Et quand il termine de jouer, elle sourit comme elle n'avait jamais souri depuis un moment.

- Il faudrait que je vous paye pour venir jouer tous les jours chez moi, plaisante Claude.
- Pour vous, je le ferai gratuitement. Et pour votre mari aussi.
- Georges en serait pleinement satisfait.

Un membre de l'équipe de la salle vient voir le maestro pour lui demander s'il a besoin de quelque chose.

- Non, non, répond le musicien, j'ai tout ce qu'il me faut. Je profite simplement d'un peu de temps avec mon amie.

Le jeune homme, qui a reconnu Claude, lui pose la même question. Celle-ci se contente de lui demander un simple verre d'eau.

- Claude, reprend le musicien qui pose son instrument de musique sur une table, vous avez peur pour votre mari ?
- Il a beaucoup d'ennemis, plus qu'il me le dit. Il veut me protéger de ses ennuis, je le sais. Mais ce qu'il ignore, c'est que je le connais bien plus encore. Je sais quand il a mal. Je n'arriverai pas à le faire renoncer à son destin, mais je ne me sens pas assez forte pour l'aider.

Le musicien écoute avec attention, lui qui n'a jamais fait de politique dans sa vie a un regard probablement plus neutre, voire plus neuf.

- Si vous vous posez la question sur votre force à le soutenir, c'est que vous en êtes capable. La tragédie, dans ce genre de situation, c'est d'être trop certain de soi.

En fin de journée, Alain débarque dans les locaux des pro-Pompidou. Son père lui a demandé de venir. Son fils s'interroge sur cette soudaine convocation, son père a toujours veillé à mêler le moins possible son fils à la vie politique. Alors, bien entendu, une telle décision a, non seulement surpris le jeune homme, mais annonce rien de bon. Après avoir donné quelques cours de médecine, il retrouve son père dans son grand bureau de Latour-Maubourg, seul, un verre de whisky non loin de lui et certainement pas sa première cigarette à sa bouche. Sa secrétaire est partie, tous les membres de son équipe également. L'ambiance n'est absolument pas bonne, elle est autant pesante qu'agressive. Quand Georges voit son fils arriver, légèrement inquiet, il se lève et le prend dans ses bras.

- Que se passe-t-il papa ?

- Je viens de découvrir une affaire ignoble: on essaie de m'éliminer politiquement en attaquant la moralité de ma femme, lâche-t-il d'un ton amer.

Alain a un choc, il ne comprend pas ce qu'il se passe. Comment peuvent-ils faire ça ? Et qui est ce "ils" d'abord ?

- Que comptes-tu faire ? demande-t-il à son père.

- Je vais me battre, ce n'est pas tolérable, je serais capable de tuer, je me vengerai.

Le mot vengeance ne fait pas partie du champ lexical habituel de Georges. Peut-être même est-ce la première fois que son fils l'attend avec une telle hargne. Jamais il n'a vu son père ainsi, même au pire moment de Mai 68, il n'avait une telle colère.

- Je ne sais pas comment le dire à ta mère, finit par dire Georges. Elle le saura, c'est certain, mais comment ?

Son fils n'a aucune idée pour conseiller son père, cependant il devine les graves conséquences que cette affaire aura dans les

semaines qui viennent lorsque le nom de Claude Pompidou sera jeté en pâture.

- Elle aura besoin de nous, conclut l'ancien Premier ministre en fixant son fils.

- Et tu auras besoin d'elle, ajoute Alain.

Personne n'avait pu prévoir que l'enquête prendrait cette direction. Pas même le juge Patard qui, isolé dans son bureau en fin de journée, s'interroge sur la suite des événements. Lorsqu'il a accepté de mener l'enquête sur l'affaire Markovic, il se voyait une affaire qui lui donnerait le moyen d'obtenir un peu de médiatisations et, pourquoi pas, obtenir un poste à Paris digne de lui. Mais quand ce Akov lui a confirmé de vive voix le nom de Claude Pompidou en présence du commissaire Samson, il a subitement senti le lourd poids de la responsabilité sur ses épaules. Lui qui s'imaginait n'avoir affaire qu'avec quelques vedettes du show-business, le voici au cœur d'un dossier couvrant un probable scandale politique. Une bombe à retardement qui n'appelle qu'une seule chose: qu'un journal ose tout balancer.

Pris d'un affreux doute sur ce qu'il doit faire, le juge a la tentation d'appeler directement la chancellerie, mais il se refuse, il doit prendre lui-même les décisions qui s'imposent. Il prend son téléphone et appelle Samson. Car depuis plusieurs jours, le commissaire-adjoint montre son enthousiasme et son zèle dans cette affaire. Il veut son avis, le jugeant plus apte à donner de bons conseils.

L'heure est tardive mais suffisamment correcte pour avoir une conversation nécessaire avec celui qui est chargé d'enquêter sur le terrain.

Jean Samson se trouve encore dans les locaux de la SRPJ de Versailles. Il n'a pas l'envie de rejoindre son domicile maintenant, le besoin du silence des bureaux l'apaise. Lui aussi sent la lourde charge qui pèse sur lui, le nom de Claude Pompidou résonnant encore dans ses oreilles. A-t-il les épaules pour mener une enquête qui est en train d'aboutir vers un scandale politique ?

Il s'allume une cigarette, il est sur le point d'allumer la radio quand le téléphone sonne. A l'autre bout du fil, c'est le juge Patard.

- Vous êtes encore au bureau commissaire ? constate le juge. Vous n'êtes pas payé en heures supplémentaires.

- Et vous aussi monsieur, se permet de dire le commissaire. Pourquoi cet appel à cette heure si tardive ?

Il y a un moment d'hésitation, puis le juge reprend la parole, pesant chacun de ses mots.

- Nous avons déjà sur le dos le ministère de la Justice, vous savez ce que cela veut dire commissaire ? demande le juge. Que Pompidou est au courant.

- Monsieur le juge, interroge Samson un brin curieux, que vous a dit le ministre précisément quand il a su pour Claude Pompidou ?

- Que l'honneur de la justice est de garder l'honneur de l'État.

- Cela veut dire quoi ?

Le juge laisse un silence pesant. Lui-même n'a pas saisi tout le sens de cette phrase.

- Que si nous allons jusqu'au bout, nous devons être certains de notre enquête. Nous avons besoin d'une preuve avant d'avancer.

- Akov peut avoir menti, oui monsieur, explique le commissaire, mais il a dit le nom. Mes hommes ont craint le pire quand ils ont entendu le nom de la femme de Pompidou. Ils ont longtemps hésité à le mettre dans le rapport que vous avez lu. Cela fait peur à tout le monde.

- Je comprends. Mais voyez-vous, je me demandais, poursuit le juge, si vous êtes prêt à aller jusque là ? Jusqu'à être certain de l'enquête ?

- Bien entendu.

- Alors que comptez-vous faire ?

- Pour moi, monsieur, il faut fouiller du côté de Marcantoni. C'est le seul dont on soit certain qu'il avait un compte à régler avec Markovic. Et si Akov dit vrai, ce mafieux doit être au courant.

- Voyez ça Samson.

- Monsieur le juge ?

- Oui Samson ?

- Certaines rumeurs à la SRPJ affirment que l'avocat de ce Akov est venu lui rendre visite avant la venue de mes hommes... vous en pensez quoi ?

- C'est probable, répond le juge imperturbable, mais cela ne change en rien sa déclaration.
- Et si je vous disais que l'on parle aussi d'un haut responsable de la préfecture de police.
- Ne rentrez pas dans ce genre de jeu Samson, nous sommes des professionnels de la justice, nous travaillons sur les preuves et les témoignages.
- Bien monsieur. Sachez que je songe à convoquer Alain Delon pour qu'il me dise ce qu'il pense de ce Akov et j'en profiterai pour le cuisiner sur Marcantoni. Est-ce que j'ai votre feu vert ?

La réponse ne vient pas immédiatement. Alain Delon... Le nom a l'avantage de faire paravent et de faire oublier ne serait-ce qu'un instant le nom de Claude Pompidou.

- Oui, finit par dire Patard, et n'oublie pas de ne pas vous faire balader par les journalistes. Sur ce coup, laissez Camard de côté, c'est vous qui dirigerez l'interrogatoire.
- Bien monsieur.
- Autre chose monsieur. En parlant des journalistes...
- Eh bien ?
- Vous savez que j'ai mis au courant "Le Parisien Libéré" que nous tenions de probables révélations importantes.
- Je le sais, commissaire.
- Il fallait bien que je leur dise quelque chose, ces journalistes ne cessent de nous harceler.
- Ne dites plus rien Samson, conseille le juge. Pour le moment.

Le commissaire raccroche. Il se décide à aller rejoindre son domicile, estimant que son épouse pourrait commencer à s'inquiéter, Patard appelle sa femme pour lui annoncer qu'il rentre.

- Bon Dieu, lâche-t-il comme une marque de son stress.

Ce sentiment est largement partagé par le commissaire Samson qui est l'un des derniers à quitter la SRPJ. Enfilant son manteau, il s'approche de sa voiture quand un personnage étrange l'interpelle.

- Bonsoir commissaire, dit-il.
- Bastien Borrère, vous m'attendez depuis longtemps ?
- Assez, oui. On nous apprend la patience pour exercer mon métier. Un peu comme vous, commissaire, pour le vôtre.

Le jeune journaliste du Parisien libéré s'avance vers le commissaire en marchant prudemment.

- Que craignez-vous ? se moque le policier. Je n'ai pas mis de tueurs à vos basques, je ne suis pas au SDECE.

- Monsieur le commissaire, j'ai entendu dire que ce témoignage, dont vous m'avez parlé, a été plus qu'utile. Vous avez de quoi condamner Marcantoni ou Delon ?... Ou vous avez mieux, je pense.

- C'est-à-dire ?

- On murmure un nom.

- Vous êtes jeune Bastien, vous êtes probablement un journaliste prometteur, je vous conseille d'être prudent sur ce que vous allez dire.

- Vous me menacez, commissaire ?

- Non, je vous protège. Allez, bonne nuit.

Le commissaire démarre à vive allure pour gêner le journaliste qui s'écarte comme il le peut afin d'éviter l'accident.

Le silence règne dans le véhicule de Georges conduit par le garde du corps de l'ancien Premier ministre. Le chauffeur, qui comprend que son patron ne veut pas engager la moindre conversation, reste muet. Georges, quand il est de mauvaise humeur, peut avoir des fulgurances blessantes qu'il regrette juste après. Rarement, depuis qu'il a quitté Matignon, l'inspecteur de police qui lui sert de garde du corps n'a vu Pompidou dans un tel état. Que s'est-il passé aujourd'hui ? Il y a obligatoirement un lien avec la vie politique. Connaissant les moyens de la police pour savoir, il se doute qu'il en saura plus ce soir en demandant aux bons collègues.

La voiture se gare en face de l'immeuble qui abrite l'appartement des Pompidou. Après avoir donné quelques consignes pour demain matin, Georges entre dans l'immeuble, la tête légèrement baissée. Il croise la concierge qui sort un sac-poubelle.

- Oh bonsoir monsieur ! dit la concierge.

- Bonsoir madame, comment allez-vous ce soir ? Je vois que vous vous débarrassez des ordures.

- J'avais oublié de le faire cet après-midi monsieur Georges.

- Moi, je ne vais pas oublier de le faire, réplique Pompidou.

- Que voulez-vous dire ?
- Bonne soirée.

Portant sa sacoche, il entre dans l'ascenseur tout en défaisant légèrement sa cravate. Il redoute le moment de rentrer, car Claude l'attend. Jamais il n'a eu autant de doute et de rage contenus. Ils ont traversé tant d'épreuves ensemble, la guerre, la vie politique plus que mouvementée aux côtés du Général, mais rien ne l'avait préparé à cela. Parvenu à l'entrée de l'appartement, il patiente quelques instants. Il doit le lui dire, il doit tout dire à son épouse avant qu'elle ne l'apprenne par quelqu'un d'autre. Les yeux fermés, il repense à ce moment où ils se sont rencontrés la première fois dans ce cinéma de Saint-Michel, tous ces moments de bonheur... qui risquent de voler en éclats. Il connaît bien sa femme, son courage, sa détermination à vouloir tenir par dessus tout, mais saura-t-elle supporter cela ?

Il sort lentement sa clef de son manteau et entre dans l'appartement. Comme il s'y attendait, Claude est occupée dans la cuisine à finir de préparer le repas. La femme de ménage est partie depuis bien longtemps, ils sont seuls. Georges hésite, à quel moment devra-t-il lui en parler ? Finalement il renonce pour ce soir, il n'a pas les mots qui l'aideront à briser la vitre.

- C'est toi ? dit-elle de la cuisine.
- Oui Bibiche, je suis de retour.

Pour la première de fois de sa vie peut-être, Georges ne sait pas quoi faire, ni quoi dire à son épouse. Tant qu'il n'aura pas pris le courage de le lui avouer, rien ne sera dit. Il rejoint sa femme dans la cuisine qui vient de terminer de mettre au four le repas du soir.

- Tu sais Bibiche, si je suis élu à la succession du Général, il faudra que tu mettes tes talents de cordon - bleu de côté et que tu laisses les cuisiniers faire leur travail, plaisante Georges.
- Ce n'est pas un cuistot de l'Élysée qui m'empêchera de me faire plaisir. Alors, ta décision est totalement prise ? Tu vas te présenter ?
- Je le ferai en temps voulu, le problème est de tenir d'ici là. Et toi ? Tu n'es pas fâchée ?
- Fâchée pourquoi ?

Claude connaît la réponse mais préfère entendre son mari le lui dire clairement. Celui-ci baisse légèrement les yeux et esquisse un bref

sourire.

- Parce que je compte y aller malgré ton aversion pour la politique, répond Georges.

- C'est ton destin, que puis-je faire ? Et toi ? Tu as passé une bonne journée.

Le moment de vérité est arrivé, que doit-il faire ? Mentir ? Sous-entendre ? Dire la vérité ?

- Instructive, lâche Georges.

Le repas se poursuit sans que le sujet de l'affaire Markovic ne soit abordé. Il y a une certaine tension difficile à déterminer qui s'installe malgré Georges, malgré Claude. Elle connaît son mari mieux que quiconque, son air des mauvais jours qu'il tente de dissimuler afin de lui éviter toute inquiétude.

- Georges, finit-elle par dire, que se passe-t-il ? Je sais que quelque chose ne va pas...

- Claude... Il faut que je te parle d'une chose grave.

- Il y a un problème avec de Gaulle ? Ou c'est Alain ?

Georges pose la serviette sur la table, se lève et va s'asseoir à côté de sa femme en lui prenant les mains.

- Ne me redemande pas en mariage Georges, on n'a pas forcément les moyens pour une nouvelle cérémonie comme nous le souhaiterions.

- Il y a quelques jours, Laval est venu me voir au bureau...

- J'en étais certaine, qui t'a fait un sale coup ? s'énerve Claude. Foccart ? Couve ?

- Somveille...

- Somveille ? Mais il ne ferait pas de mal à un chat, interrompt sa femme.

- Laisse-moi finir s'il te plaît, s'agace Georges.

C'est à ce moment-là que Claude comprend que son mari a vraiment quelque chose de grave à lui annoncer.

- Eh bien parle Georges, qu'essaies-tu de me dire ?

Enfin, Georges se résout à tout dire, à tout révéler. Il pèse chaque mot qu'il va prononcer en lui prenant les deux mains.

- Claude... Ma chérie... Somveille est venu lui aussi pour me confirmer l'information... ce matin... oui, il m'a confirmé que ton

nom circule dans l'affaire Markovic.

Claude a presque le souffle coupé en entendant cette nouvelle. Comment cela se fait-il ? Comment son nom a-t-il pu finir dans cette histoire ? Qui est derrière tout ça ?

- Mais quelle horreur... Je serais liée à la mort de ce Markovic ? demande Claude qui n'en revient toujours pas.

- Pas exactement Claude, Markovic aurait participé également à des parties fines...

- Quoi ? Ne me dis pas qu'ils croient que j'ai participé à ça aussi.

Le silence de Georges veut dire beaucoup de choses. Sa femme réagit vivement, elle se lève d'un bond, son visage vire au rouge de colère. Il n'y a pas de larmes qui coulent de ses yeux, c'est juste de la colère.

- Depuis combien de temps ils disent ce genre de saloperies sur mon compte ?

demande-t-elle la bouche remplie de rage.

- Somveille n'a pu me le dire précisément, mais cela doit faire plusieurs jours, voire plusieurs semaines que tout Paris doit le savoir.

Ce qui veut dire obligatoirement que l'Élysée est au courant.

- De Gaulle ne t'a pas appelé ? dit-elle amère.

De nouveau le silence. Georges n'a reçu aucun appel venant du Général. Seulement ces fameuses deux visites dont la première ne devait pas être prévue par le pouvoir. Le dégoût fait place à l'amertume.

- Alain est au courant ? s'inquiète Claude.

- Oui, répond Georges.

- Quelle bande de salauds, lâche Claude qui n'a pas l'habitude de faire éclater sa colère en employant des mots orduriers. Que comptes-tu faire ?

Georges ne voit qu'une solution: voir de Gaulle. Il a été son principal collaborateur durant des années et son Premier ministre pendant six ans, il doit pouvoir lui parler face à face de cette histoire.

- Mais avant de le voir, je veux avoir le maximum d'informations sur ce qui s'est passé. Je dois me montrer intraitable que ceux qui nous veulent du mal.

- Et Lazareff ? Il n'a rien dit ? Il n'était pas au courant ? hurle Claude. A quoi cela sert d'être ami avec un patron de journal s'il n'est pas capable de nous prévenir de ce genre de saloperie ?

- Je verrai cela aussi, se contente de répondre Georges qui s'assied sur le canapé et s'allume une cigarette. Je ne sais pas qui est derrière tout cela mais il faut arrêter cette mascarade.

Chacun en a conscience mais n'ose l'avouer... Ce coup bas ne serait pas arrivé si Georges n'avait pas laissé entendre qu'il serait un jour le candidat à la succession de de Gaulle. Depuis qu'il a quitté Matignon, son épouse avait tellement espéré qu'il quitte la politique et qu'il refasse sa place soit dans le privé soit dans le monde universitaire. Mais après mai 68, cette dernière option était plus que compromise. Pourtant Georges a tenu à garder son cap dans le milieu du pouvoir, persuadé que son destin le mènera au sommet, n'est-il pas le grand vainqueur des événements de mai selon la majorité de la population ?

- Je suis désolé de te faire subir ça... lâche-t-il après un soupir.

- Georges, ce n'est pas une question de course à la présidence, c'est une question d'honneur.

- Je sais, je sais, répète Pompidou tout bas.

- Jamais je n'ai eu les faveurs de tes amis, jamais on ne m'a respecté en tant que Femme du Premier ministre... Je n'ai jamais su ce que de Gaulle pensait de moi mais les autres... Je sais qu'ils me détestent.

- Ils me détestent encore plus, à travers toi, c'est moi qu'ils visent.

Georges ne termine pas sa cigarette, il l'écrase violemment contre le cendrier de la table basse.

- J'en ai vu des ordures depuis que je me suis lancé en politique... j'en ai entendu de sales histoires... mais jamais j'aurais cru que l'on pourrait tomber si bas. De Gaulle me doit des explications. C'est pour cela que je ne peux aller le voir sans avoir le maximum d'informations à ce sujet. Juillet, Garaud, Balladur et Chirac vont faire le travail. Garaud a de bons appuis au ministère de la Justice, Capitant me déteste, mais quelques-uns de ses subordonnés ont de la sympathie pour moi, elle trouvera les documents nécessaires. Ce qui m'angoisse ce sont les journaux... Quelqu'un finira par faire un

article. L'affaire Markovic va prendre une tout autre tournure... Ce sera la grande tempête, pire qu'en mai.

L'angoisse de Georges est pleinement partagée par Claude. Elle prend place à côté de son mari et pose sa tête sur son épaule.

- Je n'ai jamais eu autant de sentiment de colère mêlé à la peur, avoue Georges.

Sa femme met du temps à répondre, leurs mains s'entrelacent. Le sentiment de confiance mutuel n'a jamais été aussi fort. Claude sait qu'elle pourra compter sur Georges comme il sait que sa femme ne se laissera pas faire. Cette nuit, il est probable que le couple ne dormira pas convenablement, mais dès demain, ils déclareront la guerre à ceux qui leur veulent du mal.

Le réveil, étrangement, fut assez difficile ce matin pour la femme de ménage des Pompidou. Elle se rend sur l'île Saint-Louis en allant jusqu'au métro Cité. Le froid qui entoure Paris en cette matinée la force à rester éveillé, ce qui n'est pas plus mal. Quand elle sera sur son lieu de travail, Élise pourra préparer un café bien chaud en attendant que le couple Pompidou se réveille et entame leur journée de travail.

Élise apprécie ces matins parisiens dans le calme, où chacun vaque à ses occupations sans se soucier de grand-chose. Il y a un état d'esprit qui lui plaît grandement, elle se sent comme une petite fille qui va à l'école. En passant devant une boulangerie qui vient à peine de s'ouvrir, la jeune femme va acheter de quoi faire un bon petit-déjeuner pour ses employeurs. Dans le quartier, tout le monde sait qu'elle travaille pour les Pompidou. Bien qu'elle essaye de faire comprendre qu'elle est une simple femme de ménage, en règle Générale, les commerçants la traitent avec un certain respect suffisamment gênant à ses yeux. Mais elle ne peut rien y faire, c'est ainsi. Au début, on ne cessait de lui poser des questions sur ses employeurs qui ont quitté le pouvoir. Mais aujourd'hui, les interrogations fusent beaucoup moins. Ce qui n'est pas plus mal pour son état d'esprit.

Après avoir acheté de quoi faire un petit-déjeuner respectable, elle s'apprête à entrer dans l'appartement des Pompidou, s'attendant à être seule. Souvent, Élise est toute seule quand son travail commence... mais cette fois, les choses sont autres. La jeune femme a la surprise de voir Claude Pompidou levée étonnement tôt et qui s'est préparée elle-même son café qu'elle boit assise sur le canapé.

- Je ne m'attendais pas à vous voir à cette heure, madame, dit la jeune employée.

- Vous avez l'air aussi fatiguée que moi, répond l'épouse de Georges, depuis combien de temps n'avez-vous pas pris de vacances ?

- Depuis cet été, madame.
- Ah, cela fait beaucoup, vous prendrez une semaine de vacances de plus à Noël.

Toute heureuse de voir la maîtresse de maison aussi généreuse, sa fatigue s'estompe rapidement. C'est avec une certaine joie qu'elle entame la préparation du repas du matin. Cependant, un détail l'interpelle: Les yeux légèrement rougis, comme si des larmes venaient à peine de couler sur les joues de sa patronne. N'osant le faire remarquer, Élise se précipite dans la cuisine.

En effet, Claude n'a pas dormi de la nuit.

Son mari a fini par trouver le sommeil mais pas elle. Vers les cinq heures du matin, elle a quitté le lit conjugal et s'est installée sur le canapé du salon pour fumer quelques cigarettes. Toute cette matinée fut un vrai cauchemar, elle n'a cessé de se remémorer les paroles de Georges, de son nom trempé dans l'affaire Markovic. Cigarette sur cigarette, elle tente de comprendre ce qu'il s'est passé. Comment des hommes, et peut-être des femmes, ont-ils pu croire ces accusations ? Oui elle a toujours conçu son rôle en politique comme une chose lointaine, n'ayant certainement pas l'envie, ni le besoin, de paraître pour paraître. Ce n'était pas vraiment la vie à laquelle elle s'attendait. Il n'y a rien de pire que de subir sans pouvoir se défendre. Sur ce point, sa confiance envers son mari est totale et elle le sent tout aussi blessé qu'elle. Personne ne les a prévenus plus tôt, personne n'a eu la moindre prévenance de venir les avertir qu'un grand danger va leur tomber dessus et qui risque de coûter très cher.

Même au pire des événements, Claude n'avait ressenti un tel sentiment. Les Hommes sont tous d'horribles personnages quand l'enjeu dépasse leurs petites personnes, pense-t-elle. Ainsi, quasiment dans l'obscurité, Claude est restée pensive. M'accuser de telles choses ? Si j'avais été un homme, de quoi m'aurait-on accusé ? Qui se cache derrière tout cela ? De nombreux noms défilent dans son esprit, des probables ainsi que des inenvisageables.

Des politiques qui en veulent à Georges, ils sont nombreux, des jaloux, des petits esprits. Qui a tenu la France quand le Général s'était carapaté à Baden-Baden ? Qui est resté sur place alors que l'eau prenait de toute part dans le navire ? Qui fut le vrai capitaine ?

Suite à cela, Claude a toujours cru que le Général voulait passer un test à son dauphin. De Gaulle a connu la guerre en tant que chef, Pompidou devait connaître une révolte et voir ce qu'il avait dans le ventre. C'est possible, l'âge aidant, le Général n'avait peut-être plus la force de tenir. La vivacité, la jeunesse de Pompidou et de son équipe étaient en mesure de faire face... Pourtant, son mari a réussi, il a passé l'épreuve, il a permis à de Gaulle de se rétablir et de ne pas faire tomber l'État... Que signifie donc cette attaque mesquine ? Sont-ils tombés si bas ? Une question qui tourne en rond dans sa tête...

La présence d'Élise rend le moment un peu plus sympathique. Dans la chambre, elle se doute que Georges est réveillé et qu'il doit lire au lit avant de sortir, elle l'imagine toujours aussi angoissé et rempli de colère. En entendant sa femme de ménage travailler dans la cuisine, un sentiment envieux lui vient. Voilà une jeune femme qui n'a pas ce genre de problème à gérer, qui n'a pas des gens qui veulent les humilier face à l'opinion publique. Heureuse vie que la sienne.

Claude rejoint sa femme de ménage qui prépare un petit-déjeuner copieux.

- Comment allez-vous ce matin Élise ?

- Je vais bien madame. J'ai eu un peu de mal à dormir cette nuit, mais je crois que c'est plus à cause de mes migraines qui reprennent. Mais j'ai de bons médicaments. Et vous ? s'aventure à demander la jeune femme.

- Fatiguée, faites-nous du café corsé. Je vais voir si Georges est réveillé.

Elle ouvre lentement la porte menant à la chambre et elle trouve son mari, encore au lit, mais lisant un livre dans le silence complet.

- Baudelaire... dit Georges en montrant le recueil de poèmes, c'est un grand ami des moments difficiles. Tu n'as pas beaucoup dormi... constate-t-il.

- C'est vrai, admet Claude. Que vas-tu faire aujourd'hui ?

- Je réunis tout le monde ce matin et je fais venir Chirac. Il saura bien me donner quelques informations que les autres me cachent encore. J'ai un homme dévoué au gouvernement, c'est un appui important. Ils ne m'auront pas ma chérie.

- Je le sais, dit-elle tout bas.

Ils se prennent tendrement les mains. L'heure de la contre-attaque va arriver et pour s'en sortir, ils vont devoir se montrer ensemble, un couple soudé comme jamais.

- Je suis désolé de ce que je te fais subir, finit par dire Georges. Difficile de croire que tu ne m'en veux pas. Jamais il ne se serait attaqué à toi si je n'avais pas laissé deviner mes ambitions. Tu avais peut-être raison... quitter la vie politique, prendre un travail dans l'enseignement ou revenir à la banque.

Claude devine que les propos de son mari ont un soupçon de vérité mais qu'il est en train de se mentir à lui-même.

- Qui verrais-tu à la place du Général si ce n'est pas toi ?

- Foccart, répond Georges en riant.

- Cela le forcera à se mouiller en public, déclare Claude.

- Oh, c'est un très bon nageur bibiche, un très bon nageur. Assez bon nageur pour nager sans se mouiller.

Le couple entend le téléphone sonner.

- Je pari e un de tes chevaux que c'est Chirac.

Élise frappe à la porte de la chambre et se présente face à ses employeurs, les mains entrelacées.

- Madame, Monsieur... C'est Monsieur Chirac au téléphone.

- Tu n'aurais jamais dû lui donner ton numéro de téléphone, plaisante Claude.

- J'ai un fidèle grognard, il serait idiot de l'empêcher de me joindre directement, dit-il en sortant du lit.

Georges enfle sa robe de chambre et va prendre l'appel. Pendant ce temps, Claude aide Élise à terminer de préparer le repas qui sera servi sur la grande table du salon. Dehors, les premiers rayons du soleil laissent place à un lever de soleil qui offre une vie agréable de la capitale.

- Je veux vous voir à neuf heures avec les autres, ordonne Georges à Chirac. Et je veux que vous participiez à la réunion qui aura lieu juste après... Je me fiche de savoir que vous avez un rendez-vous en fin de matinée. Vous pourrez mettre en avant vos rendez-vous quand vous serez ministre de l'Intérieur. Pour l'instant, un secrétaire d'État aura

toujours du temps pour celui qui fut son patron. Compris ?... Bien, embrassez Bernadette de ma part.

“Ces jeunes” dit-il après avoir raccroché. Au milieu de la tempête, il peut au moins compter sur un “soldat” comme Chirac. Aussi fidèle que Balladur mais ayant plus d’audace, il est capable de mordre avec fougue. Ce type de jeune loup est un atout dans sa future équipe de contre-attaque.

Le couple Pompidou déguste leur petit-déjeuner dans le calme. La colère est toujours présente, pesante sur leurs épaules, mais ils n’ont pas du tout l’intention de révéler ce qu’il se passe alors que les oreilles de leur femme de ménage traînent. Alors ils décident de parler de sujets complètement anodins.

L’inspecteur de police en charge de sa sécurité doit se présenter dans une heure, ce qui laisse le temps à Georges de se préparer.

La matinée sera longue pour le couple, chacun aura de quoi réfléchir à ce qu’il va se produire dans les jours qui viennent. Une question demeure néanmoins, vont-ils se montrer assez solides pour faire face à la tempête qui a commencé ? Avant de partir pour ses bureaux de Latour-Maubourg, Georges glisse à sa femme: “Je vais tout faire pour voir de Gaulle dès que possible, on va régler ça ma chérie.” Cette promesse, Georges compte bien la tenir. Aujourd’hui sera la première phase de la bataille qui s’enclenche.

L’air est lourd au sein de l’appartement des Pompidou, une colère contenue qui ne demande qu’à se jeter dans l’arène politique afin de défendre un honneur sali par la méchanceté de la politique.

Claude ne voit qu’une personne avec qui se confier: sa sœur Catherine. Elle termine ses cours en début d’après-midi, elle pourra être là et même si elle n’apporte pas forcément les conseils attendus, elle montrera par sa présence que l’épouse de l’ancien locataire de Matignon n’est pas toute seule. Mais avant tout, elle s’isole dans le bureau de son mari et appelle la femme qui aurait pu la prévenir d’une telle chose: Hélène, la femme de Pierre Lazareff.

- Bonjour Hélène, c’est Claude.

- Bonjour Claude, je suis ravie de t’entendre. Comment vas-tu ? Pierre aimerait organiser une belle soirée...

- Je ne crois pas que ce serait intelligent de ma part que j'aille à des fêtes en ce moment, interrompt Claude.

Hélène est interloquée, elle n'a guère l'habitude d'entendre son amie parler de cette façon.

- Que se passe-t-il Claude ? s'inquiète Hélène.

- Tu n'es pas au courant ? Ne me dis pas que ton époux n'a pas eu vent des rumeurs qui me salissent depuis des semaines.

Un long silence s'en suit, un moment que Claude interprète comme une possible culpabilité.

- Tu sais de quoi je parle Hélène... renchérit l'épouse de Georges. L'affaire Markovic... Mon nom balancé par un prisonnier et, par conséquent, toute la presse se gargarise.

- Claude... déclare Hélène pour se défendre, personne n'a encore mis ton nom dans un article. Pierre a refusé de le faire...

- Encore heureux, juge sévèrement Claude. Hélène, en tant que femme, tu sais ce que nous sommes dans ce monde, tu sais ce que nous sommes dans ce milieu, quand une amie est insultée, la moindre des choses est de me prévenir. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

La réponse ne vient pas. En réalité, il n'y a rien à répondre. Hélène comprend qu'elle a commis une grave faute.

- Je me fous de savoir ce que vous faites toi et Pierre, c'est votre vie, Pierre se veut journaliste, il vit en tant que tel et probablement qu'il mourra journaliste. Tu sais que Georges est un homme d'État... Une horreur sur son compte et les conséquences peuvent être dramatiques pour le pays !

- Je comprends...

C'est tout ce qu' Hélène a à dire. La gêne du moment évoque une gêne dès plus mémorable.

- Sur qui je peux avoir confiance ? finit par demander Claude.

- Sur personne, répond Hélène, excepté ton mari.

- Voilà un conseil que je sais sincère, conclut Claude.

Les journaux, en effet, n'ont pas encore laissé la bombe, ils préfèrent se focaliser sur Alain Delon. On en oublie presque François Marcantoni, le mafieux inculpé, le seul inculpé dans cette affaire de meurtre d'ailleurs. Mais le nom du gangster ne se vend pas, tout le monde s'en fiche. Delon, oui, cela se vend... Alors Pompidou... Le

jour où un journal franchira le Rubicon... Claude n'ose imaginer ce qu'il se passera. Elle regarde furtivement sa montre, sa sœur est encore en cours et son fils Alain également. Pour faire passer le temps et se calmer, elle décide de mettre un disque de jazz pendant qu'Élise accomplit son ménage. Elle s'allume une cigarette, la première de la journée.

Le milieu culturel, celui qu'elle affectionne tant, était obligatoirement au courant. Si cela se trouve, chaque main qu'elle a serrée depuis des jours était celle d'un homme ou d'une femme qui se disait: Tiens, voilà la partouzarde. Cette idée lui est insupportable. La seule chose qui la réconforte quelque peu, c'est de savoir que sa famille est là, soudée et prête à répliquer coup pour coup.

Aux bureaux de Latour-Maubourg, à quelques pas de l'Assemblée nationale, personne n'ose le dire, mais on se doute des raisons de la colère du patron. Georges fume comme un pompier, il attend son équipe dans son bureau, après avoir annulé tous ses rendez-vous importants. Il veut des rapports, des détails sur l'affaire afin de préparer la meilleure des ripostes. Et pendant qu'il patiente, son regard se pose sur son téléphone... Une idée lui vient: pourquoi ne pas appeler l'Élysée ? Mais non, il faut attendre d'être certain de la nature du danger dans toutes ses facettes, ainsi céder à la précipitation serait une grave erreur.

Comme il s'y attendait, c'est Chirac qui se présente en premier. Lève-tôt, le grand gaillard, portant ses lunettes un peu lourdes, se présente devant son chef quasiment au garde à vous. Son dossier sous le bras, le secrétaire d'État a le visage de l'homme qui se sent peiné par le malheur de celui à qui il a lié son destin. Georges le toise un moment, se lève et va saluer celui qui se veut être le fidèle des fidèles. Le seul au gouvernement sur qui il peut pleinement compter au milieu de cette tempête.

- Monsieur, dit Chirac, me voilà.
- Vous voulez un café mon cher Chirac ? demande Georges un brin paternaliste.
- Je veux bien, merci. Il fait froid dehors.
- Il fait froid dehors comme il doit faire froid dans le cœur des hommes qui ont jeté le nom de ma femme dans le déshonneur pour m'atteindre.

Pompidou va à la porte, demande à sa secrétaire de lui amener du café, referme la porte et demande à Chirac de le suivre vers la fenêtre donnant sur la capitale.

- Qu'avez-vous appris ? lâche Georges le regard sombre.
- Il y a eu une réunion entre le Général, Couve de Murville, Capitant et Marcellin. Le sujet était la déposition de Akov.
- Et ?

- Il a été décidé de laisser mener l'enquête.
- Quoi ? De Gaulle n'a rien dit ? Pas un mot pour dire que ma femme est innocente ? Rien ?
- Couve était chargé de vous prévenir.
- Couve ne m'a rien dit. Il s'est bien gardé de me parler quelque chose !
- J'ai eu l'occasion de parler avec le fils du Général. Vous savez que Philippe garde toute votre estime.
- Et alors ?
- Philippe m'a rapporté des propos de son père: "A trop vouloir dîner en ville dans le Tout-Paris comme aiment à le faire les Pompidou, à y fréquenter trop de monde et de demi-monde, il ne faut pas s'étonner d'y rencontrer tout et n'importe quoi."
- Quelle honte, lâche Georges.

L'amertume envahit le corps de Pompidou, il a envie de hurler mais il se retient, son objectif est de montrer son sang-froid face à la calomnie. Il fait à peine attention à sa secrétaire qui entre avec du café et des tasses posés sur un plateau. Quand Madeleine quitte le bureau, il reprend sa conversation.

- Le Général est devenu fou ou quoi ? Au nom de quoi me fait-il ça ? Qui a été à ses côtés pendant tant d'années ? Qui ? Il faut que je le vois le plus vite possible, dit-il en s'allumant une autre cigarette. Vous avez autre chose ?
- Oui, une autre rumeur, bredouille Chirac.
- J'écoute.
- Vous connaissez Marchiani ?
- C'est un de vos amis, non ? Et un ami de Pasqua, il me semble, répond Georges.
- Il a eu vent de rumeurs graves... Des photos compromettantes circuleraient dans Paris. Des photos truquées, bien entendu.

Pompidou ne termine pas sa cigarette qu'il écrase vivement dans le cendrier.

- Mais d'où viennent ces foutus clichés ? s'agace Georges. Qui les a fabriqués, bordel ?

Il est assez rare d'entendre Pompidou se laisser aller à la vulgarité sous le coup de la colère. C'est dire à quel point la situation est plus

que grave.

- Je n'ai aucune information sur ce sujet, avoue Chirac.
- Ce sujet n'a pas été débattu à l'Élysée ? Le Général n'a fait aucune allusion à ce sujet ? Rien ?
- Rien, monsieur.

Le silence de de Gaulle devient plus que gênant. Toujours pas d'appel venant du "Château". Même si le Général n'est pas connu pour être un amoureux du téléphone, il pourrait l'appeler et lui faire part de tout son soutien. Mais que se passe-t-il au sommet du pouvoir ?

La secrétaire se permet d'interrompre son patron pour lui annoncer l'arrivée de Balladur et Pierre Juillet. Georges les fait entrer sur le champ.

- Il manque Marie-France et nous pourrions commencer, constate Pompidou.
- Où est-elle ? demande Balladur.
- Elle est allée faire un tour au ministère de la Justice.

Tout le monde devine la raison de son absence: Marie-France Garaud a gardé des contacts très sérieux place Vendôme et que son efficacité n'est plus à prouver pour dénicher les bonnes informations. Pendant qu'elle arrive, Georges explique les dernières informations en sa possession, notamment le fait que des photos truquées circulent dans Paris.

- Comment mettre la main dessus ? s'interroge Balladur.
- Votre ami Lazareff a forcément vu ces clichés, estime Juillet en s'adressant à Georges.
- Ne me dites pas que trouver ces photos est une chose impossible pour vous Pierre, dit Pompidou.
- Non, je ne le crois pas.
- Tout ce que nous savons, c'est qu'au sein du gouvernement, Capitant et Couve nous causeront des ennuis, explique Chirac. Je les vois souvent prendre le Général à part en ce moment.
- C'est pour cette raison que je veux parler au Général directement, réplique Georges. Si l'Élysée fait la sourde oreille, je ferai en sorte que l'on se souvienne de moi.

- Vous avez aussi une autre protection, explique Balladur à son patron. Vous n'avez pas encore fait état publiquement de votre souhait de succéder au Général, cela laisse nos ennemis dans le flou.

Tout le monde se tourne vers Chirac, le seul qui soit encore membre du gouvernement dans cette pièce.

- Oui, mais personne ne vous imagine faire marche arrière monsieur, assure Chirac. En tout cas, c'est ce que j'entends.

Marie-France entre dans le bureau à peine essoufflée. La jeune femme n'est pas une grande sportive, faire un tel effort lui a réclamé une bonne dose de volonté. Toujours tirée à quatre épingles, d'une élégance stricte avec son chignon très serré, elle prend place au milieu des hommes composant l'équipe réduite de l'ancien Premier ministre. Entre ses mains, un lourd dossier qu'elle tend à Georges.

- Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

- Une copie des déclarations de ce Akov qui accusent votre femme monsieur, répond fièrement la jeune femme. Il y a aussi une note des RG le concernant.

- Mais comment avez-vous fait pour avoir ça ? s'exclame Balladur.

Marie-France se contente d'un sourire en guise de réponse. Pompidou feuillette le dossier, regarde attentivement les rapports concernant Akov.

- Nous avons un ami au ministère, Arpaillage.

- Pierre Arpaillage ? demande Balladur.

- Lui-même, répond Marie-France. Il m'a donné ce dossier.

- Capitaine est au courant ? s'inquiète Balladur.

- Capitaine ne m'aime pas mais c'est un homme d'honneur... quand il le veut, se contente de répondre Georges.

- Alors ? ose Juillet.

- Ce Akov est juste un escroc de bas-étage comme on peut en rencontrer dans certains milieux, juge Georges.

- Il y a autre chose, ajoute Marie-France, et qui n'est pas le dossier du juge. Peu avant que les policiers aient interrogé le prisonnier une première fois, son avocat est venu le voir... ainsi qu'un haut-fonctionnaire.

- On a le nom ? demande Juillet.

- Pas encore, avoue Marie-France.

- Bien, bien, finit par dire Georges le nez dans les papiers remis par Marie-France. J'ai de quoi alimenter une bonne conversation avec le Général, merci Marie-France.

Il referme lentement le dossier et s'allume une nouvelle cigarette. Chacun attend qu'il reprenne la parole pour savoir ce que chacun doit faire. Le regard est toujours aussi sombre, l'air préoccupé.

- Juillet, essayez de mettre la main sur les photos et confirmez-moi qu'il s'agit d'un trucage aussi grossier que vulgaire. Je refuse de les voir, je ne veux pas me salir les yeux avec ça. Chirac, vous allez continuer votre rôle de secrétaire d'État tout en me disant ce qu'il se dit. Édouard, vous allez venir avec moi à l'Assemblée, je dois être en commission. Vous irez fouiner dans les rangs de la majorité et vous prendrez la mesure des dégâts. Quant à vous Marie-France, vous allez éplucher ce dossier, me faire des fiches qui me serviront quand j'irai m'expliquer avec le Général.

Claude est prête pour sortir. Elle n'a nullement l'intention de rester enfermée dans l'appartement au milieu de la solitude. Peu de temps avant, elle est parvenue à échanger avec sa sœur au téléphone pour lui donner rendez-vous dans un bar au bord de la Seine, non loin de chez elle. L'air est doux en cet automne, le calme serein s'est posé sur la terrasse où les sœurs Cahour ont choisi de se retrouver. Assise, attendant Jacqueline tranquillement en lisant un livre. Quelques passants la reconnaissent et la saluent avec bienveillance. Certains mêmes lui disent quelques mots gentils qui la rassurent sur l'état d'esprit des Parisiens. Le serveur lui apporte un monaco. L'angoisse l'étreint quelque peu car sa sœur n'est toujours pas là et il n'est guère dans ses habitudes d'être en retard.

Maintenant qu'elle est au courant de la menace pesant sur ses épaules, sa théorie de se sentir surveiller a plus de poids encore. Chaque voiture qu'elle croise devient suspecte. Elle a beau essayer de ne pas tomber dans une certaine paranoïa, la peur de se sentir en insécurité progresse. Elle a même la tentation de se lever et de rentrer chez elle.

- Désolée pour le retard.

La voix la surprend et la sort de ses songes. C'est celle de sa sœur Jacqueline.

- Eh bien quoi ? Tu en fais une tête ? s'inquiète sa petite sœur. Un souci ?

- Installe-toi, j'ai à te parler.

Dès qu'elle s'est assise, elle commande une limonade et attend les explications de sa sœur sur son étrange rendez-vous.

- Alors quoi ? Vas-tu me dire ce qu'il se passe ? demande Jacqueline.

- Georges m'a avoué une horrible nouvelle hier soir, finit-elle par dire.

Jacqueline, qui connaît un peu le milieu politique, commence à s'inquiéter sérieusement. Claude évite de la regarder droit dans les yeux, ce regard fuyant encourage la jeune professeure d'Histoire à s'imaginer des tas de choses.

- Tu connais l'affaire Markovic ? lâche Claude.

Pas besoin d'aller plus loin, Jacqueline a compris que des personnes cherchent à salir sa sœur, et bien entendu son époux, dans cette sordide histoire de meurtre.

- Comment ont-ils pu croire que tu étais une intime d'un voyou yougoslave ? C'est à cause de Delon ? C'est ça ?

- A cause d'un prisonnier yougoslave qui se dit ami avec ce Markovic. Il a balancé ce nom à la face des flics. Tu imagines que ce fut du pain béni pour tous ceux qui rêvent d'exécuter Georges en public.

- Et que dit de Gaulle ?

- Aucune idée, répond Claude amère.

De nouveaux verres sont servis, les deux sœurs n'ont pas du tout l'intention de se quitter sans avoir échangé des points de vue et des conseils. Jacqueline, toujours en femme fidèle à la famille, demande comment Alain prend la chose. Claude lui répond comme tout fils aimant ses parents: mal. Elle le verra bientôt mais elle tient, à l'instar de Georges, à le garder loin de l'affaire.

- C'est dégueulasse, juge Jacqueline. Dégueulasse.

- Que veux-tu ?... Quand Georges était à Matignon, les autres me considéraient comme une extra-terrestre. Oui je préfère la compagnie

des artistes à la compagnie des politiques. Il y a du mensonge dans les deux cas, mais l'un est plus acceptable que l'autre. Regarde ces gens, quand un journaliste osera écrire ce que tout le monde sait dans le milieu parisien, que diront-ils ? Que Claude est une partouzarde qui profite de la vie comme elle profite de l'argent public ? Ils ont franchi une limite.

- Claude... Ne te ferme pas, surtout pas. Fais face. Prouve à ces salauds qu'ils ont tort de vous faire ça. Garde la tête haute. Je t'y aiderai, nous t'aidons tous.

Claude aime ce conseil. Il y a chez les Cahour un sens de l'honneur plus que solide, comme on peut le retrouver dans beaucoup de familles de notables venues de la province.

- Merci, je savais que je pouvais compter sur toi, remercie Claude.

- Fais confiance à Georges, c'est un politique de haut niveau, c'est un homme qui a connu de grandes épreuves, il saura quoi faire...

- Mais je crois qu'il est encore plus blessé que moi.

Ah s'il avait choisi de se retirer de la politique quand le Général lui a donné congé de son poste à Matignon... Rien de tout ceci ne se serait produit.

- Je crains les jours à venir, avoue Claude. Aujourd'hui des gens n'ont pas été à la hauteur... demain... qu'en sera-t-il ?

Pour certains, cela ressemble à un polar à la mode comme on en voit au cinéma, des films à succès qui font le bonheur de la population autant que des exploitants. Le bureau du commissaire-adjoint Samson se fiche de savoir ce qu'il se passe dehors. Devant l'entrée principale de la SRPJ de Versailles, une nuée de journalistes a élu domicile. Rarement la ville de Versailles a vu une telle chose depuis des années. Les passants se demandent bien la raison de tout ce ramdam. Quand une vieille dame, s'avançant difficilement, se montre fort curieuse face à l'agitation. Elle croise un homme d'une trentaine d'années portant un appareil photo autour du cou et qui cherche de quoi remplir l a pellicule.

- Qu'est-ce que c'est que tout ce foutoir ? interroge la vieille dame, curieuse.

- Alain Delon et sa femme, répond le photographe.

- Alain qui ?

- Alain Delon, l'acteur. Il est interrogé par la police.

- Je préfère Bourvil, conclut la vieille dame en reprenant sa route.

Alain Delon est assis au milieu d'une pièce remplie de fumée. Sa femme, et bientôt ex femme, se trouve auprès de lui. Samson prend son rôle au sérieux, il a en face de lui une légende du cinéma et tout ce qui est dit au sein de cette pièce pourra entrer dans l'histoire. Les deux inspecteurs Hocke et Célestin se tiennent dehors, derrière la porte, attendant que la confrontation se termine.

- Tu crois que cela va durer longtemps ? se demande Hocke.

- Le temps qu'il faudra, le juge n'est pas encore là. Il ne va pas tarder, répond son collègue après avoir vérifié sa montre. Interroger Alain Delon, il ne va pas rater ça. J'espère pour toi qu'il ne sortira pas de ce bureau avec une belle inculpation.

- S'il a déconné... réplique Hocke évasivement. Ce qui m'emmerde, c'est qu'ils vont parler de Akov et...

- Ferme-la, voilà le juge et Camard.

Le responsable de l'enquête, accompagné du supérieur de Samson, marchent vers le bureau du commissaire-adjoint d'un air décontracté.

- Bonjour messieurs, dit Patard aux deux inspecteurs.

Quand le juge entre dans le bureau, il se précipite vers l'acteur pour lui serrer la main.

- Monsieur Delon, je suis le juge Patard, le juge d'instruction en charge de l'enquête. Et voici le commissaire Camard.

- Enchanté monsieur.

- Madame, dit le juge, enchanté de faire votre connaissance.

Les deux nouveaux venus prennent deux sièges et s'assoient à côté de Samson qui mène les questions. La conversation est entièrement retranscrite par un agent de police utilisant une machine à écrire. Samson ordonne à ce policier de donner les premiers comptes rendus à ses supérieurs.

- Avez-vous connu François Marcantoni ? interroge le juge. Vous savez que c'est notre principal suspect pour le meurtre de Stefan Markovic.

- Non, je ne l'ai pas connu, répond Delon, ou alors nous nous sommes croisés mais je n'ai aucun souvenir de lui. Vous savez, quand on est une vedette de cinéma, on fait de nombreuses soirées.

- Très nombreuses, j'imagine, réplique le juge. Et vous madame ? Vous avez connu Marcantoni ?

- Non monsieur.

Le juge, peu satisfait des réponses, regarde le commissaire Samson et lui fait un geste de la tête discret. Un mouvement que le policier comprend aisément, celui-ci sort d'un tiroir la dernière déclaration d'Akov quand le juge est venu le voir pour confirmer ses accusations. Alain et Nathalie le lisent chacun son tour. Leurs visages blêmissent à mesure qu'ils lisent le texte.

- Mais ce Akov est complètement fou, dit Delon. Je connais les Pompidou pour les avoir croisés une ou deux fois, jamais Claude ne se serait aventuré à faire ça ! Ce Akov est un menteur, un homme qui profite de la situation pour se faire un nom au milieu de tout ce bordel.

- Vous n'avez jamais pris un repas avec ce Akov, monsieur Delon ? Il se présente pourtant comme un ami de la victime.

- Bien sûr que non, répond vivement l'acteur. Stefan vivait sa vie, je n'étais là que pour l'aider à payer ses factures et lui trouver du travail

sur mes tournages.

- Et vous madame Delon ?
- Non.

L'ambiance devient subitement plus tendue. Le juge estime le moment opportun de sortir sa carte maîtresse. Il se tourne vers Camard et lui demande un dossier. Samson est le premier surpris par cet ordre, il sent que quelque chose qu'il n'avait pas prévu est en train de se mettre en route.

Camard sourit et tend le dossier au juge qui l'ouvre et en sort une photo qu'il montre au couple Delon.

- Mais... commence à dire Nathalie Delon.
- C'est une photo qui est en notre possession depuis peu, admet le juge. Vous reconnaissez la personne ici ?
- On dirait... dit Alain.
- Oui, Claude Pompidou.
- Mais monsieur... Cette photo... proteste Alain.
- Oui ?
- C'est un grossier trucage.
- Vous êtes expert en photo ? demande le juge narquois.

Delon est très loin d'être convaincu par ce qu'il vient de voir. Nathalie, quant à elle, rejoint l'avis de son futur ex-époux. Samson, nullement au courant de cette histoire, demande à voir le cliché. Il l'examine un instant puis le pose sur son bureau, ayant du mal à cacher sa colère.

- Madame Delon, reprend le juge, des personnes affirment que Stefan Markovic fut votre amant... Est-ce vrai ?
- Monsieur ! proteste à nouveau Alain.
- Monsieur Delon, s'agace le juge, vous êtes en instance de divorce avec votre épouse, est-ce exact ? Il ne serait pas illogique de penser que votre femme ait pu avoir une liaison avec la victime. Vous avez déménagé, vous vous êtes rendus dans le sud pour un film. Et Markovic, nous le savons, avait un passé de gigolo.
- D'abord Claude Pompidou, puis ma femme ? A quel jeu jouez-vous ? s'énerve Delon.
- A celui de la vérité, répond le juge sèchement.

Dehors, les journalistes attendent la sortie des Delon avec impatience. Une certaine excitation voit le jour au milieu de toutes ces personnes en mal de scoop. Chacun y va de sa déclaration sur la situation. Certains prétendent que les Delon seront inculpés, ils sont venus en tant que témoins, ils sortiront comme accusés. D'autres estiment la chose impossible.

- Qui sera le premier à prendre en photo Delon avec des menottes ? plaisante un des journalistes.

Le propos fait rire la majorité de l'assemblée.

Finalement à la surprise générale, le couple Delon sort plus tôt que prévu. Les visages des deux interrogés expriment une sorte de soulagement. Les photographes immortalisent le moment mais aucun des deux ne semble vouloir répondre à la moindre question. Ils s'engouffrent dans leur voiture, direction Paris. A sa fenêtre, Samson observe la scène l'air soucieux. Le policier chargé de retranscrire le procès-verbal est parti depuis longtemps. Il se retrouve seul en compagnie de ses supérieurs.

- Eh bien ? Pourquoi ce visage Samson ? Ce n'est que partie remise, affirme le juge. Nous allons en finir avec cette affaire bientôt. Delon cache des choses, tout comme sa femme. Ils doivent protéger les Pompidou.

- Monsieur ! déclare le commissaire hors-de-lui, d'où vient ce cliché ? Pourquoi personne ne m'en a parlé ?

- Parce que nous venons de recevoir cette photo ce matin, répond Camard. Tout simplement.

- Qui vous l'a donné ? demande Samson agacé.

- C'est un courrier anonyme, explique son supérieur direct.

Samson ne comprend plus rien. Comment le juge peut-il se permettre d'avancer un tel document sans prendre de précautions ?

- C'était un coup à jouer, ajoute le juge.

- Mais c'est un montage grossier, proteste Samson, personne ne va vous croire avec ça. Vous le voyez bien, non ?

La réaction du juge est celle d'un homme calme, il n'est nullement impressionné par le ton que vient de prendre celui qui mène l'enquête sur le terrain. Après s'être assis, il invite le policier à faire de même et reprend la conversation.

- Mon cher commissaire, nous avons affaire à un dossier compliqué, mêlant voyous de la pire espèce et des politiques. Nous devons certes nous montrer prudents, c'est pour cela qu'aucun journal n'a encore jeté le nom des Pompidou à la face du public, mais nous devons savoir prendre également des risques. L'air blême de Delon en voyant la photo n'est pas innocent. Encore moins celui de sa femme... ou ex-femme.

- Monsieur le juge, interrompt Samson, d'où vient cette photo ?

- Nous vous l'avons dit: c'est un envoi anonyme, se contente de dire Patard. Je veux voir Marcantoni cet après-midi. Contactez son avocat.

Camard reprend la photo et la met dans l'enveloppe. Le juge quitte le bureau sans rien ajouter de plus.

- Commissaire, dit Samson à l'adresse de son supérieur. On va où là ?

- Obéissez Samson, ce n'est pas vous qui êtes le responsable de l'enquête au final. Le juge prend ses responsabilités. Faites-en de même.

Il était prévu que le commissaire Samson déjeune avec ses deux inspecteurs, mais il renonce. Il veut manger seul, histoire de faire le point et prendre du recul. Le repas du midi se déroule dans un restaurant en face du château, le plat n'a aucun goût, constate le commissaire. Songe-t-il à quitter l'enquête ? Ce n'est pas dans ses projets, mais la pilule est amère à avaler.

Georges veut être seul. Il a demandé à sa secrétaire de ne pas le déranger sous aucun prétexte. En ce début d'après-midi, avant qu'il ne se rende à l'Assemblée nationale, il a pris sa décision. Il va contacter le Général pour un rendez-vous, estimant que le moment est venu. L'heure est trop grave pour repousser l'échéance encore une fois. Cette fois, il se sent armé pour rencontrer son ancien patron; le héros de la France moderne.

Au téléphone, il tombe sur le secrétariat de l'Élysée.

- Bonjour, secrétariat de l'Élysée, puis-je vous aider ? dit une voix de jeune femme.

- C'est Georges Pompidou à l'appareil, j'aimerais parler avec le président.

- Bonjour monsieur Pompidou, je vais me renseigner.

Le silence est long, très long. Sa main gauche tremble de colère. Il a hâte d'entendre la voix du Général pour enfin faire avancer les choses.

- Monsieur Pompidou ? intervient la jeune standardiste. Le président accepte votre communication, je vous mets en relation. Veuillez attendre un instant.

- Merci.

Quelques secondes plus tard, une voix reconnaissable entre mille se fait entendre à l'autre bout du combiné. Celle qui a porté l'espérance de la France alors qu'elle vivait une époque terrible et terrifiante.

- Bonjour monsieur le Premier ministre, comment allez-vous ?

"Monsieur le Premier ministre", le titre reste alors que la fonction passe. Des années à Matignon lui reviennent en mémoire.

- Bonjour mon général, à dire vrai, je vais mal.

Le général de Gaulle est loin d'être un naïf, il doit se douter de la raison de l'appel. En vérité, il est probable qu'il s'y attendait depuis des jours.

- Je devine aisément pour quelle raison, cher ami, finit par dire de Gaulle. Je serais enchanté de pouvoir m'entretenir avec vous sur ce

sujet.

- Merci mon général, répond Georges. Quel jour, quelle heure vous plairait-il ?
- Ma foi, voyons-nous ce soir. Prenez la porte du Coq pour plus de discrétion. Venez avec madame Pompidou si vous le souhaitez.
- Mon général, j'aimerais vous voir moi - même.
- Comme vous le voulez. Eh bien, disons vingt heures ce soir.
- Bien mon général, c'est noté. A ce soir.

Au moment de raccrocher, Georges croise les bras. Il essaye de se concentrer, de faire le point. Il n'a jamais eu l'occasion de se confronter ainsi au Général, même pendant au plus fort de la crise de mai 68. Il va devoir jouer serré afin de préserver son avenir tout en montrant qu'il ne renoncera pas à préserver son honneur ainsi que celui de son épouse. Nul doute que l'information va circuler dans le milieu politique dès cet après-midi. Un secrétaire du Général fera fuir la nouvelle. Le Château n'a aucun secret pour lui, dans ses bons comme ses mauvais côtés.

Sans plus attendre, il appelle Claude.

- Bibiche, c'est Georges.
- Je viens de rentrer, j'ai vu ma sœur, explique-t-elle. Tu as des nouvelles ?
- Oui, je vois de Gaulle ce soir. J'espère que cela va bien se passer. Je ne veux pas que cela se termine en dispute, je veux que cela se passe entre hommes d'honneur. C'est tout ce que je demande.
- Je sais.
- Pour l'instant, aucun journal n'ose jeter ton nom dans la fosse, mais je sais que c'est une question de temps. Le Général a tout intérêt à être présent. On va tenir ma chérie, on va tenir.

Claude ne sait pas quoi répondre sur le coup, une vague d'émotions la saisit. Le couple n'a jamais été aussi soudé.

- Fais-moi confiance, je saurai quoi lui dire, assure Georges. Tu pourrais sortir un peu ce soir, te changer les idées. On se verra après.
- Bonne idée, répond Claude.

Enfin, se dit Claude, enfin il va voir de Gaulle. Il doit obtenir le soutien total de l'Élysée, personne d'autre que le Général pourra mettre fin à tout ceci.

Claude a encore confiance, se disant qu'il sera bien stupide de mettre en danger la République pour une histoire de vengeance. Alors que faire maintenant ? Son mari lui propose de sortir ce soir. Certes, ce serait un bon moyen pour affirmer à tout le petit monde parisien que le couple n'a pas peur des ragots et qu'ils comptent vivre leur vie normalement.

De son côté, Georges doit accomplir ses obligations sachant maintenant que de nombreux députés, surtout dans sa majorité, doivent avoir en tête les ragots sur sa femme. Il sera bien difficile de les affronter du regard, mais c'est le prix à payer s'il souhaite que son honneur soit sauvé. Il se rend auprès de Madeleine qui vient de rentrer de déjeuner.

- Allez me chercher Ballardur, je dois aller à l'Assemblée, ordonne-t-il.

Accompagné de son fidèle Édouard, il entre dans le bâtiment par la porte principale en saluant le plus de personnes possibles. Cela fait parti du plan, l'image que l'on donne de soi est une grande importance, une importance capitale même. Négliger l'image en politique est la première faute qui mène au désastre. C'est un grand travail sur lui qu'il effectue, celui de la sérénité, du calme, alors qu'en son for intérieur, c'est une colère sans limite qui ne demande qu'à s'exprimer. Tous ses députés de la majorité présidentielle qu'il croise dans les couloirs et dont certains ont le regard fuyant, s'imaginant déjà abattu, ayant perdu son statut de Dauphin du Général. La politique ne connaît pas le mot "gratitude".

- Édouard, murmure-t-il avant qu'il n'entre en commission, faites votre enquête sur ce que savent tous ses scélérats. Vous me ferez votre rapport.

- Oui monsieur.

Toute la journée, Georges scrute dès qu'il le peut les yeux de ses collègues. Encore plus ceux qui ne viennent pas le saluer. Il s'agit de savoir sur qui compter en cas où le scandale éclate au grand jour. Certains à l'Élysée estiment qu'il n'a pas assez de troupes fidèles à sa disposition. Le moment est venu de prouver le contraire.

La fin de journée approchant, l'ancien Premier ministre se prépare à rencontrer le président de la République. Comme à chaque fois qu'il

est en tête à tête avec le journal, Georges prépare ses arguments, tout en prenant compte de la situation. Même s'il travaille à ses côtés depuis 1944, il a toujours tenu à montrer une certaine distance. De toute façon, de Gaulle n'est pas réputé pour apprécier une trop grande proximité. Il estime que cette solution éprouvée depuis le début de leur relation est la bonne. Bien que le contexte de la rencontre de ce soir se trouve bien différent. Peut-être que pour la première fois, c'est lui qui aura l'avantage dans l'épreuve de force.

- Georges !

La voix est celle de Chaban-Delmas, président de l'Assemblée. L'élégant personnage, ancien résistant et dont le physique charmant cache un animal politique redoutable autant que redouté.

- Bonjour Jacques, dit Pompidou.

- Je n'ai pas beaucoup de temps pour te parler, déclare le président de l'Assemblée. Je veux t'apporter tout mon soutien.

- C'est gentil et loyal de ta part, estime Pompidou.

- Ne fais pas attention au juge qui instruit l'enquête. Patard. C'est un méchant con.

- Un méchant con peut faire beaucoup de méchants dégâts. Merci pour ton soutien. Je saurai m'en souvenir. Il faut que j'y aille aussi, on m'attend.

Peu de temps avant les travaux, il est allé boire un verre dans un nombreux restaurants qui bordent l'Assemblée nationale. Édouard a un peu de retard, ce qui paraît surprenant pour un homme aussi ponctuel que lui. Finalement, le bras-droit de Pompidou arrive légèrement essoufflé.

- Eh bien Édouard, que se passe-t-il ? Pourquoi ce retard ?

- Je suis désolé monsieur, mon dernier rendez-vous a pris plus de temps que prévu. J'ai pu vous apporter quelques informations pour ce soir, quand vous verrez le Général.

- Je vous écoute, dit Georges en buvant son verre de vin.

- Concernant les députés, tout le monde est au courant de la rumeur. Mais il y a une grande différence entre ceux qui croient en cette fable et les autres. Disons que pour l'instant, la majorité est de votre côté. Mais est-ce que cela va durer ?

- Comment cela ?
- Certains disent que des journaux d'extrême droite vont publier des articles évoquant votre femme.
- C'est donc par ces salauds que les coups vont partir, lâche Georges amer. Ces anciens de Vichy, ils ont du mal à avaler leur défaite en 44. Quoi d'autre ?
- Je vous ai apporté "Le Figaro" d'aujourd'hui qui parle de Alain Delon qui a été interrogé à la SRPJ de Versailles. Si vous voulez le lire.
- Pas la peine, on m'a déjà raconté ce qu'il y a dedans. Merci Édouard, nous nous verrons demain au bureau.
- Bon courage pour ce soir, monsieur.
- C'est le Général qui doit avoir du courage, pas moi, rectifie Georges.

Quand Ballardur quitte la table, Georges a le réflexe d'observer la salle. Il y a peu de clients ce soir, mais peut-être y a-t-il un ou deux agents du SDECE chargés de le surveiller. C'est possible. Après avoir vérifié l'heure sur sa montre, il se lève, paye son verre et va rejoindre sa voiture et son garde du corps qui lui sert de chauffeur.

- A l'Élysée, ordonne-t-il.

La voiture prend la route du chemin du Château. Il accomplit tout le trajet dans un silence profond. Dans quelques minutes, il saura s'il a un allié ou pire, un ennemi. Envisager la dernière option serait ridicule, pourquoi de Gaulle s'aborderait sa carrière ? Lui dont la majorité des Français estime qu'il sera le plus fiable de ses successeurs ?

Georges repense à cette lettre que de Gaulle lui a envoyée lors de son départ de Matignon: "Là où vous allez vous trouver, sachez, mon cher ami, que je tiens à garder avec vous des relations particulièrement étroites. Je souhaite enfin que vous vous tenez prêt à accomplir toute mission ou à assumer tout mandat qui pourrait vous être un jour confiés par la nation."

Le Général était-il sincère quand il lui a adressé ces mots ? Georges a du mal à y voir clair dans le jeu du président de la République.

La voiture arrive devant la porte du Coq. Les lourdes grilles s'ouvrent, deux gardes républicains saluent militairement le visiteur

dont le véhicule pénètre à l'arrière du château. La nuit est tombée depuis longtemps, quelques lumières éclairent le parc. Georges distingue les silhouettes des gardes surveillant le périmètre. Depuis les événements de mai, la garde a doublé. Même si la crise est passée, il y a des cicatrices qui ont du mal à être oubliées.

C'est le secrétaire général de l'Élysée, Bernard Tricot, qui accueille le visiteur. Tricot, celui qui a prévenu de Gaulle lui-même de l'affaire. Dès que Pompidou pose le pied sur le gravier présidentiel, Tricot vient le saluer chaleureusement. Comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner. Georges reste neutre, se contentant d'un "Bonsoir, monsieur le secrétaire" et d'un serrage de main assez conventionnel.

- Le Général vous attend dans son bureau, poursuit Tricot.

- Bien, allons-y.

Connaissant le chemin par cœur, il n'attend pas que Tricot lui ouvre la marche. Un dossier sous le bras, il s'avance d'un pas rapide vers un membre du personnel à qui il confie son manteau, puis il grimpe l'escalier menant au bureau présidentiel. Par mesure de correction, Georges attend que Tricot entre le premier dans le cabinet de travail afin de l'annoncer.

- Qu'il entre, entend Georges.

Pompidou pénètre dans le lieu le plus important de la Ve république avec assurance. Depuis combien de temps n'a-t-il pas vu le Général ? Environ six mois. Pas un mot depuis, sinon quelques lettres banales, rien d'intéressant. Georges a toujours eu un fond de doute sur la véritable nature de son départ de Matignon: est-il mis en réserve de la République ou bien est-il mis tout simplement à l'écart de la République ? C'est un doute qui ne le quitte plus et qui s'est renforcé depuis que sa femme est traînée dans la boue.

La taille impressionnante du Général se positionne devant son bureau, les bras levés vers son ancien Premier ministre. Comme le personnage a encore vieilli depuis qu'ils se sont quittés suite aux événements ! Est-il encore ce chef d'État fait de roc qui a traversé l'Histoire et pris la tête de la France après tant d'épreuves ? Le visage est encore plus ridé, les yeux encore plus fatigués, les gestes plus lents. Mais le charisme est toujours présent.

- Bien le bonsoir Pompidou, je vois que la vie de député vous maintient en forme, c'est heureux, dit-il en guise de préambule.
- Merci mon général.
- Je vous en prie, prenez place.

Georges s'assied dans un fauteuil, serrant bien fortement son dossier sous le bras. Le Général prend place juste à côté de lui, ce qui est surprenant de sa part car cela veut dire qu'il ne pourra regarder discrètement sa montre cachée au niveau de son bureau et qui lui permet de minuter ses rendez-vous. Cette fois, il s'agit d'une rencontre informelle à l'abri des regards.

- Mon général, vous connaissez la raison de notre entretien, je crois que je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

- Oui.

- Sachez mon général que j'ai trois choses à vous dire: Je connais assez ma femme pour savoir qu'il est impensable qu'elle se trouve mêlée si peu que ce soit à cette affaire. On cherchera peut-être à "me mettre dans le coup". Nulle part on ne me trouvera. Je n'en dirai pas autant de tous vos ministres. Ni place Vendôme, chez M. Capitant, ni à Matignon chez M. Couve de Murville, ni à l'Élysée, il n'y a eu la moindre réaction d'homme d'honneur.

Le Général reste silencieux un instant, puis il fixe son ancien collaborateur.

- Mais moi, je n'ai jamais cru à tout cela. J'ai demandé qu'on vous prévienne.

- Je ne mets, bien sûr, pas en doute votre attitude personnelle, mon général.

Même après tant d'années au service de la France et de son histoire, le Général a encore quelques failles dans son armure, remarque Georges. Notamment parce que cette affaire concerne un meurtre dans le milieu mafieux et qu'elle se mélange à une affaire de mœurs qui est assez éloignée de l'univers de de Gaulle.

- Mon général, je sais que celui qui a accusé ma femme est un homme dont le passé prouve qu'il n'est pas un personnage d'une grande probité.

- Les hommes sont ainsi, Pompidou, moi même j'ai vécu des heures douloureuses à être traité de tous les noms. Vous le savez bien.

- Mon général, n'oubliez pas cette douleur que vous avez eue lors de l'attentat du Petit-Clamart quand l'OAS a failli tuer votre épouse. Dans ce cas présent, ils essayent aussi de tuer ma femme, et de me tuer en même temps.

De Gaulle ne bronche pas, il écoute avec fermeté les propos de son ex-collaborateur. Ce moment de silence rassure Pompidou, jamais il n'a vu le Général aussi gêné.

- Que voulez-vous mon cher Pompidou ? finit-il par demander.

- Mon général, je sais de sources sûres, que les hommes qui accusent ma femme sont des scélérats de la pire espèce.

Pompidou met en évidence son dossier en prononçant ses paroles.

- Je ne me laisserai pas attaquer par des voyous et je pense que certains de vos ministres ne devraient pas porter un si grand intérêt à ce genre d'individus.

- J'en conviens... Mon général, je vous propose de nous revoir, j'aurai plus d'informations qui vous prouveront l'horreur de cette accusation.

- Bien, nous nous reverrons dans ce cas là.

- Dès que possible ?

- Dès que possible, répète de Gaulle.

En retrouvant sa voiture qui le ramènera à son appartement, Georges n'est pas très satisfait. L'enthousiasme d'une aide n'était pas là, cependant, il a compris que dorénavant, le Général fera certainement un peu plus attention à son entourage. Mais ce qui est certain à ses yeux, c'est qu'il devra ne compter que sur son équipe de proches fidèles et nullement vers l'Élysée.

Claude, quant à elle, a décidé de rejoindre un repas organisé dans le centre de la capitale. Il y a du monde dans le salon qui l'accueille pour cette nuit. La personne qui chapeaute la réception n'est autre que l'actrice Jeanne Moreau. Il arrive très souvent que diverses vedettes de cinéma organisent des petites soirées afin de rendre un peu plus joyeuse la vie parisienne qui sait être monotone. Claude s'y rend en toute confiance, estimant que le monde des artistes la respecte un peu plus que ce fichu monde de la politique. Cependant, ayant pleinement conscience de ce qui pèse sur ses épaules, elle ne

compte pas se faire clairement remarquer. Son esprit ne parvient pas à se détacher de l'Élysée et de la confrontation entre le Général et son époux.

Personne n'est au courant du rendez-vous et personne ne semble la regarder avec curiosité. Bien qu'elle soit aux milieux d'acteurs professionnels, Claude estime que la majorité de ses personnes ne sont pas au courant de la rumeur. Non, le sujet qui envahit toutes les lèvres est plutôt celui d'Alain Delon qui a été interrogé à la SRPJ de Versailles.

- Vous croyez que Delon a tué Markovic ? Franchement, ce serait dingue quand même, se permet un invité.

- Personnellement, j'ai toujours pensé que Markovic était un crétin dangereux qui apporterait des emmerdes à Delon. Mais il ne m'a jamais écouté, dit un autre.

Claude écoute avec attention la conversation, portant son verre de champagne, priant pour que personne ne fasse la moindre allusion à sa propre personne.

- Ce n'est pas demain que votre mari refera une partie de poker avec Alain, clame un invité à l'adresse de Claude.

- Mon mari a bien d'autres choses à penser qu'aux parties de poker, réplique la femme de l'ancien Premier ministre.

- Comme se préparer à la présidentielle ? dit une invitée amusée. Allez, dites-le nous Claude, Georges va enfin annoncer ses ambitions.

- Cette décision n'appartient qu'à lui.

Trouvant que la conversation prend une tournure quelque peu inquiétante, Claude décide de changer de groupe. Alors qu'elle se rend vers la fenêtre, elle se fait rattraper par un jeune homme portant un costume-cravate très chic.

- Bonsoir madame, dit-il timidement.

- Bonsoir, il me semble vous connaître.

- Oui, je travaille pour votre mari. J'assiste un de ses conseillers à l'Assemblée. Je m'appelle...

- Mais comment vous vous êtes retrouvés ici ? coupe Claude.

- Oh, ma femme est une amie de l'agent de Jeanne Moreau. Tout simplement.

- Tout simplement.
- Madame, j'ai entendu la conversation qui vient de se faire en votre présence...

Un léger agacement s'empare de Claude, voilà que ce jeune blanc-bec vient certainement lui faire part de ce qu'elle sait déjà.

- Et alors ? déclare Claude un brin énervé.
- Sachez qu'il y a quelques personnes qui savent ici.
- Qui savent quoi ?
- Que votre nom circule dans les couloirs du Pouvoir et dans les rédactions dans l'affaire Markovic.

Voilà ce qu'elle craignait le plus. Que quelqu'un vienne lui rappeler ce qu'elle cherche à fuir ce soir. Nul doute que ce brave homme travaillant pour son mari n'a pas voulu être malsain ni méchant, mais qu'il a désiré bien au contraire être prévenant. Sa jeunesse prouve que son expérience en la matière ne doit pas être importante.

- Je vous remercie, monsieur, pour votre sollicitude, finit-elle par dire.
- Merci madame.
- Et vous ? Qu'en pensez-vous ? ose-t-elle comme pour voir la réaction de son interlocuteur.
- Je vous crois innocente.
- Vous avez fait le bon choix.

En rentrant à son domicile, Georges s'assied dans son bureau et se met un peu de musique classique. Il espère que Claude passe une meilleure soirée que la sienne. Noyant son tourment dans un verre de whisky, il attend que sa femme revienne pour lui faire de ce qu'il s'est dit entre le Général et lui, quand le téléphone se met à sonner. A cette heure-ci, il imagine bien qui est la personne qui se trouve à l'autre bout du fil.

- Bonsoir Jacques, dit-il d'une voix lasse.
- Bonsoir monsieur, je viens aux nouvelles. Comment s'est passé le rendez-vous avec le Général ? Dois-je le voir furibond ou avec le visage serein.
- Il se peut, mon cher Chirac, que vous le voyez peu fier de lui, juge Georges tout en buvant son whisky. Mais il va falloir rester sur nos

gardes. Je lui fait part de mes remontrances face à Capitant et à Couve... sans les nommer bien entendu.

- Monsieur, il se peut que Capitant ne reste pas à la place Vendôme.

La nouvelle est de taille et il est curieux que le Général ne lui en ait pas parlé. Pourquoi ce silence à ce propos ?

- Que se passe-t-il ? demande Georges.

- Un cancer monsieur, le ministre a fait un infarctus, la nouvelle sera bientôt annoncée. Je n'ai pas encore su si le ministre sera remplacé, le Général garde cela pour lui, je crois que Couve n'est pas au courant de ce qu'il souhaite faire. Capitant est en convalescence auprès de sa famille.

- Bon, merci pour l'information, bonne nuit Jacques, nous nous parlerons demain. Je ferai transmettre un mot à René.

Un de ses détracteurs victime d'un cancer ? Heureusement qu'il ne se trouve pas au XVIII e siècle, on l'accuserait facilement de l'avoir empoisonné. Sa défiance, voire sa colère, envers René Capitant ne vont pas jusqu'à souhaiter sa mort. Après tout, il a fermé les yeux quand Marie-France a commencé ses investigations dans ses services. Georges a trop d'humanisme pour cela, mais il ne serait pas mécontent de le voir quitter prochainement le gouvernement. Dans l'espoir, bien entendu, que le nouveau puisse encore plus faciliter le travail de Marie-France afin d'avoir l'ensemble du dossier de l'affaire Markovic. Replongeant dans ses pensées, il ne fait pas attention au retour de Claude.

- Georges ? Où es-tu ? Dans ton bureau ?

Tout heureux de revoir sa femme, Georges l'embrasse et la prend dans ses bras.

- A quoi à ressembler ta conversation avec de Gaulle ? interroge Claude tout de suite. Que t'a-t-il dit ?

- Pas grand chose, admet Georges, mais nous nous sommes promis de nous revoir. La seule chose de certaine est qu'il n'était pas fier de lui, ça je peux te l'assurer. Sans l'ombre d'un doute. Je le connais assez pour deviner cela chez lui.

- Qui a fait ça ?

- Je n'en ai aucune idée précise, avoue Georges.

- Couve de Murville ?

- Probable, même si je n'ai aucune preuve. Là encore je suis dans le flou. En tout cas, il n'a pas fait grand chose pour nous aider, tout comme Capitant, pour empêcher que cela se répande.

- Pourquoi de Gaulle n'a rien fait ?

- Veux-tu que je te dise Bibiche ? Je crois que le Général sait que sa fin est proche et qu'il a du mal à l'admettre. Et que tout ceci l'échappe. C'est cela le plus inquiétant. Je crois que certains profitent du grand âge du Général.

- La vieillesse est un naufrage, non ? dit Claude. Ce n'est pas ce que de Gaulle aime répéter ?

- Et toi ?

- Je suis allée faire un tour chez Moreau. Elle organisait une petite soirée chez elle. Rien de bien important, si ce n'est que j'y ai croisé un de tes collaborateurs qui m'a mise en garde.

- Ah ?

- Me disant que tout le monde était au courant.

Georges se ressert un verre avant de reprendre la parole.

- Je ne suis pas étonné, finit-il par lâcher. Invite Alain pour ce week-end, nous irons à Orvilliers. J'ai envie que nous voyons des gens qui nous aiment, cela nous changera. J'aimerais tellement savoir qui est l'ordure qui nous a faits ça...

- Peut-être un membre du SDECE, propose Claude.

- Comment cela ?

- J'ai l'impression d'être suivie depuis quelques semaines.

Georges pose son verre, se gratte le haut de sa tête et s'assied sur le canapé.

- Je n'ai pas la main sur ces services, tu le sais, murmure-t-il tout bas. Pas encore, ajoute-t-il. Il y a toujours des agents qui se croient au-dessus des règles, même quand j'étais à Matignon. Je fais peur à quelqu'un, et si c'est chez les gaullistes, je saurai montrer ma capacité à ne pas pardonner.

Pompidou a rencontré de Gaulle, l'information se glisse tranquillement entre les journalistes férus de nouvelles liées au Château. Dans un vieux troquet proche de l'avenue Wagram, deux hommes se rencontrent au petit matin alors que la capitale reprend peu à peu sa vie. L'un est Bastien Borrère du "Parisien Libéré" qui fume une cigarette à l'intérieur du bar, portant un vêtement sombre, il montre quelques signes d'impatience. L'autre est de plus haute taille, l'air sombre, plus vieux, plus calme, il semble lire un papier pendant qu'il boit son café. Il est vêtu comme un homme qui serait prisonnier des années 50.

- Sois patient mon ami, dit le plus vieux. Il va arriver.
- Je dois rejoindre ma rédaction d'ici une heure, prévient le journaliste. Je n'ai pas envie d'arriver en retard.

- Sois patient bordel ! insiste l'autre personne. Il va arriver.

A peine a-t-il terminé sa phrase qu'une autre personne fait son entrée dans le bar. L'air de rien, l'homme passerait pourtant pour un policier comme on peut en voir dans certains services. Le visage plus bourru, plus marqué, Borrère croit voir un membre d'un clan mafieux ou quelque chose comme ça. Sans dire bonjour, il prend place en face du journaliste en le regardant d'un air méprisant.

- Alors c'est lui ? dit-il.
- Oui... répond Bastien sur un ton de défi, c'est moi.
- C'est vous à qui Samson parle, donc... Choisir un même pour se livrer à quelques fuites, quel abruti ce flic, se moque le nouveau venu.
- Peut-être parce que je suis bon dans mon domaine, lance Bastien quelque peu vexé. Vous êtes ?
- Appelle-moi Bob. Tu nous confirmes que c'est bien le nom de Claude Pompidou qui a été balancé par Akov ?
- Tout à fait.
- Voilà pourquoi le père Pompidou a vu le vieux hier soir, sourit Bob. C'est bon signe. On va pouvoir sortir l'information alors. Si ton

journal n'a pas les couilles de le faire, nous, on le fera.

- Je ne le fais pas gratuitement, affirme Bastien.
 - Faites attention, avertit le fameux Bob, en faisant cela... tu t'exposes aux pires choses. Imagine qu'ils apprennent d'où vient le coup.
 - Certains informent "Le Figaro", tient à préciser le journaliste. Je ne suis pas le seul.
 - Tu sais qu'il y a du mouvement ? Capitant est malade et, si cela se trouve, il sera remplacé, dit Bob. Si le vieux met un pro-Pompidou, ce sera plus difficile de faire jaillir la "vérité".
 - Pompidou ne sera pas élu, affirme le journaliste. Je le pense sincèrement. Sa femme ne veut pas, elle finira par craquer.
 - Si tu es si certain de ça, pourquoi ne pas vouloir que ton nom soit associé avec notre futur article ?
 - Parce que je risque de me faire virer. Je suis le seul à travailler sérieusement sur l'affaire Markovic...
 - Blablabla, coupe le dénommé Bob avec mépris. Tu l'auras ton fric, tu l'auras. Messieurs.
- Il se lève, serre la main de Bastien et s'en va sans ajouter un seul mot. Le journaliste le regarde partir en faisant la fine bouche.
- T'en fais pas, dit l'autre interlocuteur qui est resté à sa place, il sait tenir sa langue.

Quelques jours plus tard, le temps s'est quelque peu assombri sur la capitale. L'air est plus froid, plus rude. Élise le ressent et pour se rendre chez les Pompidou, elle décide d'enfiler un lourd manteau qu'elle tient de sa mère. Les journées chez ses employeurs sont assez lourdes en ce moment, plus pesantes qu'habituellement. Cela la touche profondément car à force de travailler avec les Pompidou, elle s'est attachée à eux. A son corps défendant, car elle ne vient pas du tout d'un monde gaulliste, bien au contraire. Cependant, il faut bien manger.

Peu de temps avant qu'elle ne débute sa journée de travail, la jeune femme prend un peu de temps à boire une petite noisette au café non loin de l'appartement des Pompidou. Tranquillement assise à une petite table donnant sur la rue, elle prend plaisir à observer cette ville

pour qui elle a un profond attachement. Soudain, son regard est porté sur un papier se trouvant à quelques mètres d'elle. Se rendant compte qu'il s'agit d'un journal laissé à l'abandon, elle s'en saisit et commence à le parcourir sans trop savoir pourquoi. Il s'agit d'un journal d'extrême droite, un exemplaire de "Minute". La rédaction devenue un refuge pour les anciens pétainistes et les pro-OAS.

A sa grande surprise, elle voit un article sur l'affaire Markovic et surtout, sur le fait que le nom de Claude Pompidou est cité. Le journaliste parle d'elle comme d'une partouzarde qui aurait participé à des soirées en compagnie de la victime. Elle referme lentement le journal.

- Quelle horreur, se dit-elle. Voilà pourquoi mes patrons semblent de mauvaise humeur depuis un certain temps.

Est-ce que ce papier a raison ? Y a-t-il du vrai dans cette accusation ? Mille questions se percutent dans son esprit, lorgnant vers le doute. Bien entendu, elle a eu vent de quelques histoires non prouvées concernant ses patrons, surtout pendant la période des événements. Mais à force de les côtoyer, elle a appris à les connaître et à les apprécier. Dans un premier temps, sa première idée est de laisser le journal sur la chaise. Mais quelqu'un pourrait s'en saisir après, alors Élise prend la décision de l'emporter avec elle et d'en faire part à son employeur.

Durant tout le trajet, son hésitation la tiraille. Le fait de prendre la décision de révéler ce torchon aux Pompidou est-elle une aussi bonne idée que cela ? Finalement, elle estime qu'il s'agit de faire preuve d'une grande fidélité que de tout dire.

A l'intérieur de l'appartement des Pompidou, elle trouve Claude occupée à rédiger quelques lettres, son mari étant parti à l'Assemblée depuis longtemps. Le visage de l'épouse de Georges garde une certaine sérénité, d'autant plus admirable qu'Élise sait maintenant les tourments qui accablent les Pompidou depuis quelques jours. Comme à son habitude, après avoir salué la maîtresse de maison, elle se rend dans la cuisine pour commencer le ménage. Après avoir commencé à nettoyer un premier placard, Élise n'attend plus, son sentiment d'amitié est plus fort. Lentement, elle se saisit du fameux journal et va le montrer à Claude.

- Eh bien Élise, que m’apportez-vous là ? demande-t-elle sur un ton presque amusé.

- Madame, j’ai trouvé ceci dans un bar où je me suis arrêté pour prendre une tasse de thé avant de venir ici. J’ai pensé que cela vous... intéresserait de le savoir.

- De savoir quoi ?

Élise n’ose répondre, les yeux baissés, presque coupable. Curieuse autant qu’inquiète, Claude s’empare du journal et lit le nom avec un certain mépris. “Minute”, un des plus grands torchons de l’après-guerre se dit-elle. Mais son doute sur la raison du malaise de son employée se confirme bien vite en tombant sur l’article faisant référence à l’affaire Markovic. Son nom apparaît. Certes, il s’agit de la presse d’extrême droite, et on ne peut pas dire qu’elle ait une très bonne réputation après la Seconde guerre. Mais il est certain qu’elle est en présence d’un premier coup sérieux porté à son encontre. Toute calomnie est une source de colère, voire de rage. Comme son mari l’avait prévu, ce n’est que le début des ennuis.

- Ces ordures n’ont pas tardé, lâche-t-elle sur un ton de mépris. Tu as trouvé ce journal en venant ici ?

- Oui Madame.

- On lit guère ce type de journal dans ce secteur de Paris, mais il est possible qu’on ait cherché à ce que tu le trouves.

Dans un mouvement de colère, elle jette le journal par terre. “Je suis désolée” trouve à dire la femme de ménage qui ne sait plus où se mettre.

- Vous avez de la chance Élise, vous avez beaucoup de chance de ne pas vivre au milieu de ces crabes.

Après avoir dit cela, Claude se lève et va prendre le téléphone. Elle cherche à joindre son mari qui doit être encore dans son bureau à cette heure-ci. Georges décroche immédiatement.

- Oui allô ?

- C’est Claude, dit-elle, Élise m’a apporté un journal, “Minute”. Tu es au courant de ce qu’ils ont fait ?

- Oui, je le sais. Je me doutais que cela partirait des Vichystes.

- Que comptes-tu faire ?

- Pour l'instant, j'attends de voir Marie-France et Pierre pour avoir les informations nécessaires. Tenons bon, aucun journal n'a osé reprendre l'information pour le moment.

Quand Georges raccroche, il s'allume presque immédiatement une cigarette en attendant l'arrivée de deux de ses conseillers les plus efficaces. Sur la table, il voit l'exemplaire de "Minute" qu'on lui a apporté très tôt ce matin. La presse poubelle a commencé son œuvre, certainement encouragée par des personnes forts malveillantes.

A l'arrivée de Pierre et de Marie-France, il explose sa mauvaise humeur. Les yeux, sous les sourcils épais, expriment une envie de vengeance puissante et insondable. Ses deux conseillers, l'ayant bien compris, restent dans un silence qu'on ne leur connaissait pas. Marie-France est la première à remarquer l'exemplaire de "Minute" sur le bureau de son patron. Pierre, quant à lui, montre son flegme légendaire en allumant sa pipe.

- Ils ont fini par le faire, déclare Pompidou en montrant le journal. Quelle bande de salauds.

- Il y a pire, ose Pierre.

- Comment ça ?

- En Allemagne, on m'a rapporté que les anciens amoureux du nazisme ont fait de même dans leur journal clandestin.

- Personne ne les lit, s'agace Georges.

- Mais un soldat français peut tomber dessus, rétorque Pierre.

Pompidou s'assied, le poids de l'affaire est plus lourd à porter chaque jour. L'honneur de sa femme a été sali et le constat lui est insupportable.

- Vous avez des nouvelles de l'Élysée, demande Marie-France. Vous savez qui va remplacer Capitant ?

- Concernant Capitant, rien. Comme vous le savez, l'entretien avec de Gaulle n'a pas été très concluant. Est-ce que j'ai son appui ou non ? Dans le doute, disons non.

Pierre et Marie-France se regardent interloqués. Ils savaient que le Général n'a pas été à la hauteur depuis le début de l'affaire, mais ils ne s'imaginaient pas à ce point.

- Qu'il le veuille ou non, reprend Georges, c'est moi qui assurerai la succession, lâche-t-il. Qui serait apte à reprendre la place quand il ne

sera plus là ? Chaban ? Il n'est pas prêt. Messmer ? Il n'a pas assez de prudence politique. Et pourquoi pas Mitterrand ? Celui-là, il rêve tellement de devenir le Général qu'il passe son temps à l'insulter.

- Vous ne devez pas vous couper du Général, conseille Marie-France. Il a besoin de vous comme vous avez besoin de lui.

- Je crains que quelque chose se soit cassé entre lui et moi, juge l'ancien Premier ministre. Où en est l'enquête ?

Marie-France sort un petit dossier qu'elle ouvre sur ses genoux. Elle en sort un papier tendu en direction de Pompidou.

- Voici la note qui vient du juge Patard, celui qui est chargé de l'enquête. Il ordonne à la SRPJ de vérifier quelques déclarations d'Akov.

- Mieux vaut tard que jamais, s'amuse Pierre. Cela vient de notre taupe du ministère ? Il mérite la Légion d'Honneur.

Georges reste silencieux, puis il pose le papier sur le bureau avant de reprendre la parole.

- Patard... C'est un de ces juges qui veulent se faire une place à Paris, non ? demande Pompidou.

- C'est cela, répond Marie-France. Un ambitieux. En se disant que s'il parvient à détruire une personnalité comme vous, alors ses chances de se faire un nom au Parquet deviendrait réalisable.

- Il vote quoi ? demande Pierre. Socialiste ?

- Non. Mais ce n'est pas un "pompidouïste",

- C'est juste un connard, plaisante Pierre.

- Pierre... Surveillez votre langage, conseille Pompidou.

Après un bref silence, Georges reprend la parole.

- Nous avons peut-être une petite chance que tout ceci s'arrête, quand ce juge se rendra compte que son témoin n'a raconté que des salades, il se calmera et finira par dire: "Je n'ai qu'un coupable: Marcantoni" ou s'il veut vraiment se faire un nom, il ajoutera Delon sur la liste. Mais il aura encore une fois un problème: il n'a rien. Rien de rien.

- Et les photos ? ose Pierre. Elles circulent encore.

- Si ces torchons d'extrême droite n'osent les publier, c'est que le trucage est tellement visible que personne n'ose le faire, répond Georges.

- Monsieur... dit Pierre en allumant son éternelle pipe, des photos mal truquées ont fait bien des dégâts dans l'opinion publique. Demandez aux Soviets.

- Vous pouvez disposer, je crois que vous avez une foule de choses à faire, estime Georges.

A la sortie des bureaux de Pompidou, Marie-France montre quelques signes de nervosité qui amusent Pierre.

- Ma chère amie, pourquoi ce comportement ? interroge le rude gaillard à la voix lourde.

- Imagine que Georges ne puisse pas être candidat quand le Général partira ? Ils se vengeront tous.

- Qui mets-tu derrière le mot "ils" ?

Marie-France préfère ne pas répondre. Elle sort une cigarette et demande à Pierre Juillet de l'allumer. De sa fenêtre, Georges les observe un moment avant de répondre au téléphone. Il doit assurer son rôle de député.

Le petit restaurant de Versailles devient presque un havre de paix pour le commissaire Samson. Surtout le matin avant de se rendre dans les bureaux de la SRPJ. Surtout en ce moment. Depuis le début de l'affaire, Jean se sent fatigué. Il a l'impression que quelque chose dérape, qu'il est dépassé par les événements. Mais il doit continuer, c'est son devoir. Après un deuxième café aussi chaud que bien noir, il s'apprête à prendre le chemin du travail quand il voit un individu s'avancer vers lui. La silhouette ne lui est pas étrangère puisqu'il s'agit de son supérieur hiérarchique. Le commissaire Camard qui a pris ses distances avec l'affaire depuis quelques jours et dont le visage tiré prouve qu'il n'a pas beaucoup dormi. Il rejoint son adjoint sans se faire inviter.

- Bonjour Jean, comment allez-vous ? demande-t-il.
- C'est la première fois que vous venez me voir si tôt le matin, constate Samson.
- Avant, vous preniez vos repas du matin à la SRPJ, j'ai remarqué que depuis quelques jours, vous préférez venir ici.
- J'ai mes raisons.

Le ton de la phrase est sec, laissant peu de place à d'autres interprétations.

- Delon s'est foutu de notre gueule en les voyant, ça ne marchera pas plus que ça votre histoire, reprend le commissaire-adjoint.
- Que pensez-vous de l'affaire ? finit par demander Camard. Vous croyez que le juge se plante ?

Camard n'est pas loin de la vérité. Son commissaire adjoint émet bien des doutes sur la manière dont le juge travaille. Insistant sur le fait que le dossier est toujours vide, que Marcantoni n'a toujours pas avoué, qu'il est libre de tout mouvement et que personne ne peut prouver correctement le lien avec les Pompidou. Bref, la SRPJ va droit dans le mur.

- Vous voulez vous dessaisir de l'affaire ? interroge Camard.
- Non, vous m'avez confié une tâche, je veux la mener à son terme.

- Surtout parce que vous avez toute la confiance du juge. Ne le décevez pas.

- Nous enquêtons sur la mafia ou sur les mœurs des Pompidou ?

La question est franche et directe. Le supérieur de Samson n'aime pas aborder cette question dans un endroit où tout le monde peut écouter à loisir. La méfiance règne depuis le début, une méfiance qui ne cesse de progresser.

- Je ne crois pas que tout le monde soit propre dans cette histoire, admet Camard, ce n'est pas moi qui ai allé rapporter quelques informations au Parisien libéré.

- Il n'y a pas que moi, se défend Samson, on a des fuites de partout. Et elles viennent d'où ces fuites ? Plus de moi, en tout cas. J'ai compris ma connerie. Je sais que le dossier passe entre différentes mains là-haut. Surtout depuis que le nom de Pompidou a été cité... ils doivent être bien nombreux à s'en servir. Est-ce que le juge a conscience de cela ?

- Nous travaillons tous ensemble pour mettre un nom définitif sur celui qui a envoyé Markovic dans l'autre monde, rappelle Camard. Et si les Pompidou sont dans l'histoire, on ne doit pas se défilier.

- Encore faut-il le prouver devant un tribunal. Il n'y a rien pour l'instant. Comment le prouver ? Les photos ? Personne n'y croit.

La question trouble les deux hommes en vérité. Car quels que soient les enjeux et les méthodes, si le dossier n'est pas solide face au Parquet, tout tombe à l'eau. Et ils couleront avec le juge Patard.

- Que va faire le juge ? finit par demander Samson. Va-t-il rester sur la piste de la partouze ? Vous avez lu "Le Figaro" d'hier ? Vous savez que le nom de Claude Pompidou commence à être balancé dans la presse ? Vous savez que des journalistes disent que Madame Claude serait liée à l'affaire ? Madame Claude ?

- Ne faites pas l'enfant Jean, s'agace Camard. C'est juste parce qu'ils n'osent dire Madame Claude Pompidou alors ils entretiennent la confusion avec cette garde de proxénète. C'est malin, mais rien de grave.

- Il va falloir faire vite si on veut montrer que l'on tient quelque chose. Les journaux deviennent fous et vont bientôt nous faire passer pour des gros cons.

- Nous en avons pleinement conscience, assure Camard. Et c'est pour cela que le juge veut vérifier les dires de Akov concernant la villa. Vous allez éplucher toutes les villas possibles dans le secteur défini par le témoignage.
- Bien monsieur. Mais, permettez-moi...
- Oui ?
- J'aimerais savoir où vous vous situez par rapport à l'affaire ? Votre position... On dit que vous prenez de plus en plus vos distances. Vous voulez vous protéger ? Avouez que les photos sont truquées et qu'elles vous dégoûtent. Alors ? Pourquoi continuer ?
- Et vous Samson ? Pourquoi vous ne cherchez pas à démissionner de cette affaire ?
- Pour la même raison que vous. Vous ne voulez pas faire exploser un autre scandale.
- Trouvez du concret pour le juge et nous n'aurons, peut-être, plus ce genre de discussion.

Rien, le dossier ne contient rien. Personne ne peut apporter la preuve ultime pour savoir enfin qui se cache derrière la mort de Markovic. Pourtant ce n'est pas les hommes qui manquent, et les inspecteurs mis sur l'affaire ont de l'enthousiasme à revendre. Samson ne se sent pas seul à affronter l'affaire, mais il pressent quelque chose, une idée négative qui ne demande qu'à s'exprimer.

Pour l'instant, il n'a nullement l'intention d'en faire part à ses deux inspecteurs qu'ils convoquent dans son bureau.

- Messieurs, il va falloir passer à la vitesse supérieure, déclare-t-il. Les photos sont inexploitable à mon sens et nous devons trouver un élément qui puisse corroborer les dires d'Akov.
- En somme, dit Hocke, on manque de biscuits sérieux ?
- C'est cela, avoue Samson.

Le commissaire sort le dossier de l'affaire ainsi que les déclarations d'Akov. Il faut identifier cette villa où il a rencontré Claude Pompidou en compagnie de Markovic. Les deux inspecteurs prennent de quoi écrire ainsi que des cartes des Yvelines. Pour obtenir la liste des villas, Samson appelle la préfecture concernée afin qu'il puisse recevoir également les photos des bâtiments. L'opération prend quelques jours avant que Célestin et Hocke

parviennent à choisir une villa susceptible d'être l'endroit décrit par Akov.

- Montrez-moi ça, dit Samson curieux.

Les deux inspecteurs présentent une photo de la vaste demeure d'un certain Ambroise Roux.

- Vous connaissez ce type ? demande le commissaire à ses deux inspecteurs.

- Nous avons fait nos recherches, il travaille à la CGE et il est vice-président de la CNPF, explique Célestin.

Un notable dans tous les sens du terme. Les RG n'ont rien de précis sur lui, en tout cas la police n'a rien obtenu de probant. Samson hésite car, effectivement, la maison pourrait être la bonne. Ce Akov ne serait pas si menteur que cela visiblement. Convaincu qu'il faille prévenir le juge, Samson l'appelle immédiatement.

- Monsieur le juge, commence le commissaire-adjoint, je crois que nous avons trouvé la bonne personne. Vous connaissez Ambroise Roux ?

- Non, pas du tout. C'est lui le propriétaire de la villa ? Où se trouve-t-elle ?

Samson scrute les notes de ses inspecteurs et annonce que la propriété se trouve à Monfort-l'Amaury. Dans la voix du juge, le commissaire devine une certaine excitation. Il y a comme une petite voix qui lui dit que sa stratégie va payer. Akov a dit la vérité, pense-t-il, les Pompidou sont mêlés à l'affaire et c'est pour cela que Markovic a été tué, parce qu'il avait des photos et des informations compromettantes, point final.

- N'attendons pas, je vais faire convoquer ce Roux et voir ce qu'il a à dire avant de se rendre sur place, ordonne le juge Patard. Nous sommes prêts du but, commissaire. Je le sens.

L'optimisme du juge est loin d'être partagé par son subordonné. Samson fait une légère moue même s'il espère que la piste débouche sur une solution tant désirée. Il raccroche lentement et regarde ses inspecteurs droit dans les yeux.

- Il y a une piste intéressante, commence-t-il, il va falloir creuser. On va attendre ce que donnera l'interrogatoire de ce Roux par le juge. Voilà... on attend, donc.

- Et si cette piste ne donne rien ? s'inquiète Célestin.
- On sera dans la merde, avoue Samson. On n'a rien de solide.
- Et Marcantoni ? ajoute Célestin. Il n'a rien dit mais c'est un gangster. Il a l'habitude de se taire, en le poussant un peu, peut-être que...
- Ce sera notre dernière carte à jouer, lâche Samson amer.

Ainsi, le juge a le sentiment de revenir dans la partie. La piste Roux sera la bonne, il en a le sentiment. Il se saisit d'une feuille et entame un texte de convocation à destination d'Ambroise Roux que la police sera chargée de lui remettre.

Cette fin novembre a quelque chose de particulier dans le cœur de nombreux Français. L'année, qui vient de se terminer, a été éprouvante à maints égards pour tout le monde. Certains avaient tellement peur de voir la France tomber entre les mains des Communistes, mais aujourd'hui c'est l'heure du grand soulagement. Pour une grande partie de la jeunesse qui est passée par la case Mai-68, ce sont les fêtes au son du rock. Mais pour les Pompidou, adeptes de la musique classique, ce sont les concerts dans des salles accueillant des orchestres. Rostropovitch se lance ainsi dans une série de morceaux interprétés au violoncelle pour le plus grand bonheur des spectateurs venus nombreux ce soir. Tout le monde a remarqué la présence des Pompidou, mais Claude imagine cependant que la plupart la regardent pour des raisons plus que douteuses. C'est une grande joie, cependant, pour elle de pouvoir sortir en affichant un visage serein. Même Georges est de marbre. Personne n'a osé les déranger, le respect est de mise.

Installés côte à côte, les mains entrelacées, ils écoutent le Maestro jouer avec toute la sensibilité dont il est capable dans l'interprétation des notes. Une occasion pour le couple de voyager un peu dans la musique, les emmener loin de tout ce panier de crabes politiques. Ce qui est étonnant, se dit Claude en observant de temps en temps son époux, est que Georges n'a pas renoncé à son envie de devenir président de la République, qu'il compte bien remplacer le Général au moment venu et qu'aucun scandale ne le fera dévier de son ambition. Qu'ils continuent de les regarder avec plus ou moins de curiosité, qu'ils chuchotent des propos d'une grande cruauté, peu importe... pour l'instant.

Pour l'heure, il s'agit de savourer ce doux moment de musique en faisant fi des visages peu bienveillants dans le public.

Un homme, cependant, ose s'approcher de l'ancien Premier ministre. C'est son garde du corps qui vient le déranger discrètement.

- Monsieur ?

- Eh bien quoi ? Que se passe-t-il ?
- Un appel pour vous. C'est monsieur Chirac.
- Ah celui-là, soupire Georges. J'arrive.

Claude voit son mari s'éloigner, escorté par son garde du corps. Un bref moment d'inquiétude traverse sa pensée, vu le contexte, tout peut arriver.

- Allô ? Jacques ? Bonsoir... j'espère que vous ne me dérangez pas pour rien.
- Monsieur, le Général tient à garder le Garde des Sceaux. Capitant reste. Ce sera officiel demain matin.
- Et lui ? Comment va-t-il ?
- Il avait offert sa démission, mais ni Couve ni le Général ne l'ont acceptée. Il a l'air d'aller bien, mais son visage est aussi fatigué que celui du Général.

Georges réfléchit un instant. Il doit y avoir du mouvement en ce moment même à la Place Vendôme pendant l'absence de Capitant. Un trouble le saisit, puis il reprend la parole.

- S'il y a bien quelque chose de certain, c'est que la politique n'encourage en rien la santé. Allez vous coucher Jacques, je vois Marie-France demain, je lui donnerai quelques instructions.

Après avoir raccroché, Georges, le visage préoccupé, passe devant son garde du corps et rejoint Claude dans la salle.

- C'est l'anniversaire de Chirac dans quelques jours, fais-moi penser à lui trouver un cadeau... confie Pompidou à sa femme.
- Il aime les arts premiers, on pourra lui trouver quelque chose qui lui conviendra, assure Claude. Que se passe-t-il ?
- Capitant reste mais il est très souffrant. S'il y a des membres du SDECE derrière cette affaire, je te parie qu'ils ont eu l'idée de faire une petite visite à son ministère.
- Tu penses que c'est le SDECE ?
- Mon flair me le dit. Depuis Ben Barka, j'ai appris à me méfier d'eux.
- Puis-je te demander quelque chose ? murmure Claude.
- Bien entendu.
- Pourquoi veux-tu être le chef de cette bande de salopards ?

- En agissant ainsi, il me donne une vraie raison de vouloir aller jusqu'au bout, bibiche.

Cette fois, c'est Claude qui s'empare de la main de son mari. Il agit en homme d'honneur, un homme blessé mais qui fera tout pour se défendre. Qu'il est loin le dandy qu'elle avait rencontré dans ce cinéma place Saint-Michel, maintenant il est un homme vieilli mais plus dur, plus réaliste. L'amoureux de la poésie, le jeune rêveur a de plus en plus de mal à vivre sous ce bouclier qu'il s'est forgé.

Et le lendemain matin, quand elle se rend chez son coiffeur, Claude repense à son mari. Peut-être en sortira quelque chose de bon de toute cette histoire finalement ? Qui sait ? De toute façon, Georges saura se battre jusqu'au bout. Cependant, quelles sont ses limites ? Ses vraies limites ? Celles qui, une fois franchie, ne permettent aucun retour en arrière. Elle sera là, présente, pour le soutenir.

Quand elle entre chez son coiffeur, dont la boutique se situe à quelques pas de l'appartement, un silence se fait quasiment immédiatement. Toutes les clientes présentes connaissent bien Claude étant une habituée des lieux depuis plusieurs années. Par conséquent, sa présence ne devrait impressionner ni surprendre personne. Et pourtant, il y a comme une ambiance très particulière que ressent pleinement l'épouse de l'ancien numéro deux de l'État. Dans un premier temps surprise, elle parvient à se contenir, comme elle le faisait souvent lors des soirées à l'Élysée. Cependant, son sentiment profond n'envisage rien de bon. Claude sait parfaitement que les salons de coiffure, tout comme les bars et les restaurants, sont des lieux d'échanges de ragots en tous genres.

- Bonjour madame Pompidou, c'est une joie de vous revoir, déclare la propriétaire de l'établissement.

- Bonjour madame, répond courtoisement Claude, j'ai rendez-vous à 14 heures.

Pas la peine de vérifier, madame Pompidou est une cliente de marque. Elle fait la fierté du commerce. Beaucoup de femmes viennent se faire coiffer ici uniquement parce que tout le monde sait dans l'arrondissement que c'est un lieu fréquenté par l'épouse de l'ancien Premier ministre. Ainsi, et pour la plus grande joie de la propriétaire, la caisse s'est enrichie grâce à la présence de Claude.

Bien qu'elle en soit consciente, elle n'en a jamais profité d'une quelconque manière, ce n'est pas du tout son genre.

S'installant à sa place habituelle, elle attend que sa coiffeuse termine avec une cliente. En attendant, elle se saisit d'un journal alors qu'autour de sa personne, les conversations reprennent. Cependant, elles semblent plus murmurées, donnant l'impression d'un secret échangé. Claude n'écoute que d'une seule oreille, se doutant malheureusement du sujet principal abordé. Alors pour oublier les sombres paroles qui doivent être prononcées, elle préfère se réfugier dans la lecture du premier journal qui lui vient en main.

“Le Figaro” n'a jamais été sa tasse de thé, encore moins aujourd'hui. Quand elle ouvre le journal, elle tombe immédiatement sur un article évoquant l'affaire Markovic et sur le fait que la police pourrait s'intéresser à la piste de Madame Claude. Madame Claude... Elle a parfaitement compris l'allusion. Ces mots la dégoûtent et elle préfère ne pas continuer. Décidément, sur qui peut-elle compter excepté les membres de sa famille ? Les gens sont-ils si prompt à se laisser aller facilement à la méchanceté ? Il faut le croire malheureusement.

Quand la coiffeuse se décide enfin à s'occuper d'elle, Claude reste dans un premier temps silencieuse. Engager la moindre conversation ne l'enchant guère mais elle finit par briser la glace. Après tout, cette femme n'est pas à l'origine de l'horrible rumeur qui l'assaille.

- Comment se porte votre mari ? se renseigne-t-elle. Cela fait combien de temps que vous êtes mariés maintenant ?

- Trois mois, répond la coiffeuse.

- Je vous souhaite tout le bonheur du monde, le mariage est une belle histoire écrite à deux.

Alors que la coiffeuse entame son travail, Claude remarque que la jeune employée n'a pas l'air dans son assiette, un sentiment de gêne à peine visible mais devinable. La jeune coiffeuse hésite à parler.

- Mettons un peu de musique mesdames, qu'en pensez-vous ? propose la coiffeuse.

Personne ne répond, se sentant autorisée à le faire, elle allume la radio avant de reprendre son travail sur la coiffure de Claude Pompidou.

- Qu'avez-vous à me dire Lise ? demande Claude d'un ton aussi curieux que bienveillant.

- Madame... murmure la jeune femme, deux policiers sont venus tôt ce matin ici.

- Deux policiers ? Pourquoi ?

- Ils ont posé des questions sur vous madame. Ils ont demandé si vous veniez parfois accompagné.

Claude n'a aucune idée au sujet de l'identité des deux policiers qui sont venus poser des questions, mais au fond, peu importe. Le crime est là, oui, en son for intérieur, il n'y a pas d'autres mots pour désigner l'infamie qu'elle subit.

- Ils ont demandé vos habitudes ici, répond la jeune femme.

- Merci de m'avoir prévenu.

Au moins, Claude peut compter sur la prévenance et la bienveillance de certaines personnes de son entourage. Quand elle quitte son salon de coiffure, il y a un goût amer dans sa bouche, une menace latente qui ne demande qu'à grandir encore et encore autour de sa personne. Jusqu'où cette affaire va-t-elle l'emmener ? Soudainement, elle a un doute sur l'issue. Un vertige s'empare de sa personne. Sa seule idée est d'aller s'asseoir sur un banc près de la Seine afin de reprendre ses esprits. Une cigarette à la bouche, elle se remémore tout ce qu'elle a enduré depuis que son mari est entré en politique.

Quel difficile prix à payer quand on veut servir son pays.

Ne voulant pas exposer à une quelconque personne mal attentionnée, elle décide de rentrer chez elle, histoire de se mettre à l'abri des regards. En entrant dans l'appartement de l'Île Saint-Louis, elle trouve sa femme de chambre qui finit de nettoyer la chambre. Ne désirant pas déranger son employée à sa tâche, elle va s'asseoir dans le salon sans rien dire.

- Ils veulent nous tuer, murmure-t-elle.

C'est l'implacable conclusion de Claude. L'amertume et la colère se glissent ensemble dans son esprit. Ah pourquoi Georges veut-il devenir président ? Ils seraient si bien à Cajarc, Georges redevenant professeur, vivant paisiblement au milieu des animaux.

- Tout va bien madame ? demande Élise.

- Élise, j'aimerais vous poser une question.

La femme de chambre s'avance tête basse.

- Élise, reprend l'épouse de Georges, répondez-moi franchement. Avez-vous, ne serait-ce qu'une fois, pensé que ces rumeurs me concernant ont une base justifiée ?

- Non madame, je vous le promets, répond la jeune femme rapidement.

Difficile de faire la part des choses entre le probable et l'impensable. Élise également le ressent. Après tout, en tant que femme, elle partage entièrement les souffrances de sa patronne. Depuis les événements de 68, des choses commencent à changer dans la société et en particulier dans l'image des femmes. Quelque chose s'est réveillé et qui fait certainement peur à certains.

- M'aurait-on attaqué autrement si j'étais un homme ? s'interroge Claude. Qu'en pensez-vous ?

La question mérite d'être posée, en effet.

- Si un homme, reprend Claude, vient vous aborder Élise et qu'il commence à vous poser des questions, je vous ordonne de venir me le dire tout de suite. C'est très important.

- Je comprends madame, vous pouvez compter sur moi, assure Élise.

A la SRPJ de Versailles, l'heure est à mettre un sérieux coup d'accélérateur dans l'enquête. Il est temps que les choses évoluent au plus vite. C'est en tout cas l'avis du procureur de la République Lajeunie qui se promène avec le juge Patard au milieu du parc de Versailles. L'air est doux, il y a peu de mondes, la majesté du château sert de décor à une conversation dès plus importante. Il est à peine neuf heures du matin. Le procureur est plus jeune que le juge, mais tout aussi ambitieux.

- Vous savez que nous sommes sur une nouvelle piste, déclare le juge.

- Je suis au courant, vous essayez de suivre la piste Roux. Vous avez tout intérêt à ce que cela donne quelque chose, avertit le procureur. Vous êtes certain de l'efficacité de vos flics ? De Samson ?

- Il obéit à mes ordres, il est pleinement en accord avec ma conception de l'affaire.

- Qui est ?

- Les Pompidou ont joué un rôle, j'en suis de plus en plus convaincu. Je veux le prouver. C'est pour cela que je fais venir Roux ce matin dans mon bureau. Il avait rechigné à venir, mais une bonne menace a eu raison de son opposition.

Le procureur contemple un instant les quelques bosquets du jardin avant de s'allumer une cigarette.

- Patard, je sais que vous avez des éléments de l'enquête qui pourraient vous aider, comme des photos. Pourquoi ne pas plus les utiliser si elles sont vraies ? Pourquoi ?

- Ces photos ont encore besoin d'expertise, finit par dire Patard.

- Dites plutôt que ces photos ont des origines douteuses, répond Lajeunie amusé. Si vous mettez les Pompidou face au tribunal et que ces photos ne valent rien, ce sera la fin pour vous. On ne bâtit pas des accusations sur des rumeurs. Quand je me rends à Paris, j'entends plein d'histoires autour des Pompidou et Markovic. Ce sont des histoires, mais pas de preuves.

- Ne faites pas l'innocent, dit Patard, vous vous doutez, tout comme moi, de la provenance des photos. Elles n'ont pas été mises entre mes mains par hasard.
- Vous êtes juge d'instruction, votre travail est d'instruire. Trouvez des preuves solides. C'est tout ce que je demande.
- On les aura, assure Patard.
- Marcantoni n'a toujours pas changé sa version des faits ?
- Toujours pas, mais c'est un mafieux, son CV parle pour lui, on finira par l'avoir.

N'étant toujours pas convaincu, Lajeunie jette sa cigarette par terre et l'écrase du pied droit.

- Si vous n'avez que Marcantoni a me proposer comme coupable, nous n'irons pas loin car vous n'avez pas grand - chose pour le lier à Markovic... et encore moins à Pompidou.
- Si, rétorque Patard, Delon est le lien. Il connaît les Pompidou, il connaît Marcantoni et il connaît bien entendu la victime.
- Soit. Mon cher René, vous et vos flics... vous vous êtes mis dans une belle merde. J'attends avec impatience le moment où vous jugerez le dossier assez complet pour le présenter au tribunal... Vraiment j'ai hâte.
- Vous avez des nouvelles du ministre ? demande Patard.
- Il va bien, explique le procureur. Mais je ne serai pas étonné qu'il n'aille pas jusqu' à la fin du deuxième mandat de de Gaulle, il est vieux et malade.
- Et le Général ?
- Quoi le Général ?
- Il ira jusqu'au bout ? Si son projet de référendum foire...
- On verra. Pour l'instant, contentons-nous de mettre un visage sur celui qui a tué Markovic. Bonne chance pour l'interrogatoire de ce matin.

De la chance ? Oui, il se pourrait que le juge en ait besoin vu les enjeux de l'affaire. Les journaux prennent de plus en plus de poids dans la manière de mener l'enquête. Chaque jour, des articles apparaissent dans divers journaux où l'on sous-entend, où l'on soupçonne, cela provoque une pression difficile à soutenir. Le juge a

une parfaite confiance en lui, du moins c'est ce qu'il pensait au moment où le dossier Markovic a atterri sur son bureau.

De retour sur son lieu de travail, Patard fait venir Samson et Camard. Augustin Roux doit venir dans quelques heures et il tient à faire le point avant la rencontre. Le commissaire et son adjoint se présentent, les visages dissimulant assez mal leur propre gêne. Il faut que cet interrogatoire donne quelque chose de probant.

- Sinon, on risque de nous retirer le dossier, avertit le juge. Paris serait bien content de reprendre la main.

- Nous ferons le nécessaire, assure Camard, vous pouvez compter sur nous monsieur.

Samson ne répond pas tout de suite.

- Jean ? insiste le juge.

- Oui, nous ferons le maximum, lâche le commissaire adjoint.

C'est en fin de matinée que le fameux Augustin Roux arrive dans les locaux du juge Patard. Pendant que l'interrogatoire se produit, les policiers attendront dans un autre bureau. Patard veut être le seul à mener le débat, voulant certainement prouver qu'il saura débloquer l'affaire et qu'il gagnera en respectabilité.

L'interlocuteur du juge est un homme d'importance, il a été un des responsables de la CNPF. L'individu est un homme d'affaires avisé, ne sachant pas vraiment la raison de sa présence tout en connaissant les bases de l'affaire Markovic.

- J'aimerais savoir, monsieur Roux, pour quelle raison avez-vous rechigné à venir à ma convocation ? Admettez que cette attitude peut être interprétée de manière plus que suspecte, dit le juge, cherchant à mettre son interlocuteur dans l'embarras.

- Monsieur, répond l'intéressé d'une voix calme, je ne crois pas que j'ai un rôle à jouer dans une histoire de partouze.

- Comment savez-vous que nous enquêtons sur ça ?

- On parle dans les soirées parisiennes.

Le juge sort le rapport du dernier interrogatoire d'Akov et qui parle de la maison où Markovic et Claude Pompidou se seraient rencontrés.

- Un homme, proche de la victime, vous accuse d'avoir organisé des partouzes dans votre villa.

- Qui ? s'agace Roux.
- Je n'ai pas à vous fournir le nom.

L'ambiance est quasi glaciale, les deux hommes s'affrontent par le biais de leurs regards. Le juge joue une partie risquée en exagérant l'accusation, mais il espère

- Ma maison de Montfort-l'Amaury n'a rien d'un lieu de débauche, monsieur le juge. Votre enquête prend le mauvais chemin. Jamais un homme comme Markovic n'est venu chez moi.

- Vous vous y rendez souvent ?

- Ma foi, peu. Il y a un couple qui y vit et qui me sert de gardien. Mes affaires me poussent à me rendre le plus souvent à Paris.

De nouveau le silence. Même la dactylographe chargée de faire le compte rendu de l'interrogatoire sent ce moment comme particulièrement gênant. Si l'échange n'aboutit à rien, l'enquête en prendra un certain coup. Voire, elle tombera dans l'infamale roue de la catastrophe.

- Vous avez confiance en vos gardiens ? demande le juge.

- Vous pensez que mes gardiens feraient des choses pareilles derrière mon dos ? Non, absolument pas.

- Vous connaissez les Pompidou ?

Le nom de Pompidou vient d'entrer dans la conversation. Le choc est impressionnant tant Roux jugeait ses rumeurs comme idiotes. Alors ? Seraient-elles vraies ? Le trouble est visible et le juge estime avoir marqué un point en évoquant ouvertement le nom de l'ancien Premier ministre.

- Le ménage Pompidou, je ne les connais pas, répond Roux. Je l'ai peut-être rencontré une fois ou deux, à des réceptions, mais en tout cas je n'ai jamais eu de relations particulières avec Georges Pompidou.

- Et son épouse ?

- Son épouse ? Eh bien, je ne la connais pas plus que ça.

Dans le bureau du juge se trouvent les photos envoyées anonymement. La tentation est grande de s'en servir. Mais finalement, il y renonce.

La conversation s'arrête sur cet échec.

Quand Augustin Roux quitte le bureau du juge, il passe devant le commissaire Samson. Les regards se croisent sans un mot. Puis le policier entre dans le bureau du juge d'instruction. Patard lit rapidement le compte rendu sans faire attention à Samson qui comprend assez vite que le rendez-vous ne s'est pas déroulé correctement selon les vœux du magistrat.

- Charlotte, laissez-nous, ordonne le juge à sa dactylo.

Samson attend qu'elle ferme la porte derrière elle pour prendre la parole.

- Il n'a rien dit ? questionne le commissaire.

- Où est Camard ?

- Une affaire urgente à régler, monsieur. Il nous rejoindra plus tard.

Répondre à la question du policier est encore difficile, car c'est admettre l'échec de façon officielle.

- Alors ? Qu'a-t-il dit ? insiste le commissaire.

- Rien, avoue le juge. Rien. Rien. Encore une piste qui s'en va. Sauf si on parvient à mettre la main sur l'emploi du temps de Pompidou.

- Ce serait possible ?

- Oui, on peut. Tout est possible pour nous. On doit trouver ce foutu lien entre Pompidou et Markovic ! Il doit exister, bon sang !

- Sinon, l'instruction tombe à l'eau ? dit Samson. J'espère pour nous que Akov ne s'est pas foutu de nos gueules monsieur.

Patard en est bien conscient. Son silence en dit davantage sur son état d'esprit.

- Vous savez que Paris est en ébullition, finit-il par dire au commissaire. Pour l'instant, il n'y a que les journaux vichystes qui ont donné le nom de Claude, les autres écrivent à coup de sous-entendus. Mais cela ne va pas durer, un à moment où un autre, un journal respectable craquera. Et quand cela se produira Samson, on a intérêt à avoir de quoi alimenter ces gens.

- Nous gardons la piste Pompidou, alors ?

- Nous gardons la piste d'une victime qui a pris des photos compromettantes dans une villa. Et parmi les compromis, il y a Claude Pompidou et Alain Delon, qui sait ?

En disant cela, le juge envisage toutes les conséquences, en particulier son propre sort. Il repense à sa conversation avec le

procureur... S'il perd la face, il n'aura plus de carrière.

- Monsieur... puis-je vous poser une question ? demande Samson.

- Oui.

- Puis-je vraiment savoir d'où viennent ces photos ? Celles que vous avez montrées à Delon ?

- Jean... Si je peux vous donner un conseil... Ne cherchez pas cette solution. Retournez dans vos locaux, je vous donnerai des consignes cet après-midi.

- Bien monsieur.

Pendant une bonne heure, le juge veut rester seul. Il n'a pas faim, rechignant encore à vouloir trouver la bonne solution. Le calme de son bureau n'est qu'apparent car dans son cerveau, une angoisse dès plus grande prend forme et semble grandir comme un parasite ou un cancer.

Ses sombres pensées sont interrompues par la sonnerie de son téléphone. Le juge se doute bien de la personne qui souhaite le joindre.

- Allô ?

- Patard ? C'est Lajeunie, alors ?

- L'enquête se poursuit, déclare le juge sur un ton faussement assuré.

- Vous n'avez rien obtenu de Roux, c'est ça ?

- L'enquête se poursuit, répète Patard.

- Eh bien, je n'aimerais pas être à votre place, Patard.

Marie-France Garaud est l'une des seules femmes qui fait partie de la garde rapprochée de Georges Pompidou. Elle voue une grande admiration pour celui qui a été le deuxième Premier ministre du Général et qui a un destin politique encore plus grand, elle en est certaine. C'est bien pour cela qu'elle continue à travailler pour lui et qu'elle cherche à faire sortir ce couple de la crise. En cette matinée, alors que le froid de l'hiver s'est pleinement implanté sur Paris, la jeune femme aux vêtements et à la coupe de cheveux stricts, attend dans une voiture. Elle frotte vigoureusement ses mains tout en ne quittant pas des yeux l'entrée d'un restaurant non loin de la place Vendôme.

De temps en temps, elle jette un regard sur sa montre et commence à s'agacer. Marie-France a toujours respecté les horaires et ne supporte pas les retards. Tout d'un coup, une silhouette familière vient d'entrer dans le lieu. Marie-France enfle ses gants, sort de sa véhicule et marche rapidement tout en regardant autour d'elle comme si une personne l'espionnait. Depuis qu'elle a fait ses premiers pas en politique, son apprentissage a été rude mais sa jeunesse et son ambition font qu'elle apprend vite. C'est certainement pour cela que Georges l'a repérée et invitée à travailler pour lui. Une telle marque de confiance dans un monde dominé par les hommes fut pour Marie-France une grande et belle marque de confiance.

Elle rejoint donc le restaurant aux premières heures de la matinée. C'est un établissement plutôt chic comme on en croise dans le quartier.

La personne avec qui elle a rendez-vous s'est choisie une table un peu à l'écart, loin des fenêtres et quasiment cachée. L'endroit idéal.

- Bonjour Pierre, dit-elle.
- Bonjour Marie-France, installe-toi.

Pierre Arpaillage, le conseiller au service de Capitant, âgé d'une cinquantaine d'années et qui montre une amabilité certaine, accueille son amie avec tous les égards possibles. L'homme a toujours fait

preuve d'une grande courtoisie et voue une certaine admiration pour Georges et Claude Pompidou.

- Je t'ai commandé un chocolat bien chaud, dit-il.
- Merci. Comment va Capitant ?
- Il se remet doucement, mais il commence à envisager le départ. De Gaulle le maintient à son poste, mais pour combien de temps ?
- Le temps que l'affaire se termine, répond Marie-France.
- Non, jusqu'à ce qu'il se fixe sur un nom.

Quand les deux convives sont servis, ils attendent d'être sûrs qu'ils ne sont pas écoutés pour reprendre la conversation.

- Les échos à l'Assemblée commencent à être grandement dégueulasses, raconte Marie-France. Cela va s'empirer maintenant. Chaque fois qu'il va là-bas, Georges remarque certains regards qui l'évitent et d'autres qui montrent leur sympathie. A quoi doit-il s'attendre dès aujourd'hui ?

- C'est toujours dans les moments de crise que l'on reconnaît les vrais amis.

- La chance est que pour l'instant, les Français n'ont pas encore vu les photos dans un canard à fort tirage. Mais qui sait ?

- Les photos qui circulent sous le manteau n'ont aucun fondement, murmure Arpaillage.

- Tu les as vus ? Juillet n'a pas réussi à mettre la main dessus.

- Patard les a et n'ose pas les mettre dans le dossier. C'est dire. Personne n'ose mettre le nom de Claude Pompidou en pâtures parce que Georges n'a pas encore dit publiquement son souhait de succéder à de Gaulle. Mais tu verras, quand il le dira, ça va se déchaîner encore plus.

- Pierre... d'où vient le coup ? finit par demander Marie-France. Et ne me dis plus que tu manques d'informations.

Arpaillage tapote des doigts sur la table, sa gêne est visible et même ici, alors qu'ils sont seuls, il refuse de parler clairement.

- Que Georges continue à se méfier des hurluberlus qui entourent le Général. Il est vieux, il est sur le déclin, tout le monde sait que mai 68 a été son coup de grâce, il ne s'en remettra pas. La chasse a commencé et Georges est le gibier le mieux placé. Enfin merde, Georges a été six ans à Matignon, il connaît la boutique.

- Georges est certain qu'il n'a plus le soutien du Général.
- Le Général est juste dépassé par les événements, il préfère se réfugier dans la préparation de son référendum dont tout le monde s'en fout, moi le premier. Mais c'est un militaire et un militaire n'aime pas le désordre. Si Georges s'y prend bien, il pourra lui faire comprendre qu'une succession en douceur pour solidifier la Ve république sera son meilleur cadeau à la Nation.

Marie-France en a pleinement conscience. Elle aimerait tant que le Général reprenne ses esprits et cesse de se voiler la face.

- Si de Gaulle a résisté à Mai 68 c'est parce qu'il a fait la guerre, il connaît les moments de crises, mais son âge... reprend Pierre.

- Tu m'as demandé de venir pour quelle raison précisément ? s'impatiente Marie-France.

- Tu connais Augustin Roux ? Il a été interrogé par Patard parce que la police croit que sa villa a servi de décors à des orgies. Des partouzes dont le juge espérait voir Claude.

- Et ?

- Akov a donné une date intéressante puisque Claude et Georges étaient en Bretagne quand cela devait avoir lieu.

- Bien pour nous, ça, s'exclame Garaud.

Pierre continue de sourire tout en fouillant dans sa serviette et sort un papier qu'il tend à son amie. C'est un document que Marie-France lit avec attention. Ses yeux s'écarquillent, elle a du mal à dissimuler sa surprise. L'effet voulu par Pierre est pleinement une réussite.

- Akov a récusé ses accusations ?

- C'est Noël avant l'heure, on dirait. Ceci dit... tout le monde s'en fiche. Patard fait comme si ce Yougoslave gardait ses accusations. Je crois que c'est le moment pour Georges d'agir. Il doit revoir le Général avec cette carte en main.

Le conseil n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde, loin de là. Ce document prouve que non seulement la justice se base sur les propos d'un menteur mais qu'en plus, il y a bien eu conspiration.

- Je vois Georges dans une heure, je crois que cela lui fera grandement plaisir, estime Marie-France. Merci Pierre, on ne l'oubliera pas.

- Je ne demande qu'une chose à Georges.

- Quoi donc ?
- Qu'il gagne cette foutue présidentielle qui arrivera plus tôt que prévu.

Suite à ce rendez-vous avec la promesse de se revoir, Marie-France fonce aux bureaux de Georges avant la réunion journalière. De retour dans la voiture, elle range le précieux document dans sa propre veste et démarre toute souriante, ayant l'impression que les événements tournent enfin en leurs faveurs.

Pendant ce temps, les choses bougent aux bureaux de Latour-Maubourg, Georges veut montrer qu'il est toujours actif, qu'il est ce fauve de la politique, qu'il reste encore le vainqueur de Mai 68. Dans l'après-midi, il prévoit une réunion au siège du parti gaulliste, histoire d'estimer l'ambiance du parti au vu de ce qu'il lui arrive. Dans son bureau, Ballardur le rend compte de quelques affaires courantes liées à sa circonscription. Les yeux cachés par ses célèbres sourcils broussailleux, la cigarette à la bouche, il écoute avec attention les lettres de sollicitation de ses administrés.

Tout d'un coup, il regarde sa montre.

- Marie-France et Pierre ne vont pas tarder. Édouard, allez me chercher les journaux du jour.

Posés à côté de sa secrétaire Madeleine, les journaux du jour attendent d'être relus par Georges, traquant le moindre article sur l'affaire Markovic. Rapidement, Georges les regarde et voit un article sur le sujet qui le préoccupe.

- Quelle bande d'ordures, murmure-t-il la rage au ventre.

Dehors, à l'entrée de l'immeuble menant aux bureaux de Pompidou, Garaud croise la route de Pierre Juillet fumant sa pipe.

- Que signifie ce sourire ma chère ? Vous avez trouvé quelque chose qui nous sera utile ? soupçonne Pierre.

- Oh que oui, je crois que Georges va pouvoir donner un sérieux coup de pied dans tout ce foutoir.

Gardant le secret précieusement comme un trésor, Marie-France attend de se retrouver en face de son patron pour tout révéler.

- J'ai entendu dire qu'on ne vous a pas permis de voir les photos, remarque Marie-France amusée.

- Oh, je finirai par les avoir. Mais le fait qu'elles restent cachées prouve au moins une chose... Elles sont fausses, répond calmement Juillet. Mais je pense avoir quelque chose qui pourrait intéresser Georges.

Quand les deux complices entrent dans le bureau de Pompidou, ils sentent la mauvaise humeur de leur chef. En effet, Georges vient de terminer la rapide de lecture du "Figaro" sur l'affaire Markovic avec les sous-entendus qui s'imposent. Édouard essaye de prévenir discrètement les deux nouveaux venus qu'il va falloir tout faire pour le rendre de bien meilleure humeur.

Ils prennent leur place habituelle et attendent que Georges leur adresse la parole.

- J'attends, dit-il d'un ton sec, quelles sont les nouvelles ? Marie-France ? Honneur aux dames.

- Monsieur, je viens de voir Arpaillage, il vient de me donner une nouvelle qui peut être une belle arme.

- Laquelle ?

- Akov a récusé ses accusations.

L'effet sur le visage de Georges est immédiat. Soudainement, il entrevoit toutes les possibilités qui s'offrent à lui.

- C'est dans le dossier officiellement ?

- Officiellement mais... comment dire... Personne n'en tient compte, admet Marie-France.

- Comment cela ?

- Patard est parti dans une espèce de fuite en avant, explique la jeune femme. Beaucoup de ses pistes s'effondrent mais il tient tout de même à mêler le nom de votre épouse à l'affaire.

- Quelle mouche lui pique ? s'exclame Ballardur.

Marie-France tend la copie des rétractations de Akov à Pompidou qui le regarde avec attention.

- Parce qu'il y a des forces plus puissantes que ce juge et qui le poussent à continuer... répond tout bas Georges.

- Vous ne croyez pas si bien dire, intervient Juillet.

- Je vous écoute, dit Georges en posant le papier juste à côté de lui.

Sentant quel effet il est sur le point de produire, Pierre prend son temps pour répondre. Chacune des personnes présentes autour de

Pompidou attend fébrilement que Pierre dise les résultats de ses propres investigations.

- Parmi les salopards qui balancent dans la presse, je peux vous donner le nom d'Aubert...

- Le secrétaire général de la police ? coupe Georges surpris.

- Il serait la principale source du "Figaro", reprend Juillet. Quant aux photos... Elles viendraient du SDECE.

- Extraordinaire, juge Édouard.

- Inutile de vous dire que j'en avais le pressentiment, siffle Pompidou entre ses dents.

Georges prend ces informations comme un coup de massue. Son visage reprend celui de l'homme affrontant les graves moments.

- Il faut que vous repreniez rendez-vous avec le Général, insiste Marie-France. Dire ce que vous savez, prouvez que toute cette histoire n'est qu'un pur mensonge monté par des personnes qui veulent votre peau. Face à l'évidence, il prendra enfin des mesures.

- Et montez-vous encore plus partisan de son fameux référendum, ajoute Juillet, cela prouvera à ses yeux que vous n'êtes pas un traître.

- Vous avez raison vous deux, admet Pompidou. Mais il faut préparer les choses dans l'ordre, comme une contre-attaque. D'abord, s'occuper des journalistes... Je dois me rendre au siège du parti cet après-midi, j'annoncerai une réunion avec les plumes des grands journaux.

- Une conférence de presse ? demande Édouard.

- Non, je veux quelque chose qui reste plus intime, prévenir que ces rumeurs n'ont aucun fondement.

- Et pour le Général ? interroge Juillet.

- Je vais appeler Marcellin. Bien qu'il ne m'apprécie guère, il n'a pas été jusqu'ici trop déshonorant. C'est à moi qu'il doit sa place de ministre de l'Intérieur. Si j'effraie Marcellin, je peux envoyer un message subtil à l'Élysée. Merci à tous, vous avez bien travaillé. Nous nous voyons au siège du parti tout à l'heure. Restons unis, on s'en sortira.

Georges veut se retrouver seul désormais dans son bureau. Il a demandé à sa secrétaire de ne voir personne. Le sentiment de pénétrer dans le noyau dur de la crise le tiraille. C'est exactement le

même sentiment qui le prit lors des événements, juste avant le départ de de Gaulle pour Baden-Baden. Ses souvenirs lui reviennent en mémoire, l'amertume est toujours présente. Pourquoi ? Pourquoi vouloir revenir au sommet de l'État après tout ce qu'il s'est passé ? Parce qu'il a été là; il a été présent quand le pays a failli vaciller, en somme, c'est lui qui fut le véritable espoir pour des millions de gens. Il a vaincu, il a survécu. Face au téléphone qui ne sonne pas, il repense à son épouse, son objectif sera de montrer que son couple est plus fort que toute cette vague d'insultes.

Alors il s'assied, renonce à fumer une autre cigarette et s'empare du téléphone.

C'est Élise, la femme de ménage, qui répond. Elle explique à Georges que Claude est sortie pour aller au cinéma avec sa sœur.

- Voulez-vous qu'elle vous appelle quand elle rentrera ?

- Non, cela va aller.

Muré dans le silence, l'ancien Premier ministre sent le poids de la fatigue tomber sur lui. Quels regards va-t-il croiser au siège de l'UDR ? Quels mensonges va-t-il encore devoir affronter ? Heureusement pour lui, il y a encore cette petite équipe de fidèles qui tient à lui et à son destin. Mais est-ce que le jeu en vaut la chandelle finalement ? Un doute embrase son esprit. Mais l'honneur doit être sauvé, c'est son principal objectif. Quel qu'en soit le prix, quelles qu'en soient les conséquences.

Peut-être que Claude a le même sentiment alors qu'elle regarde le film "La prisonnière" de Clouzot projeté au cinéma Saint-Michel. Elle avait besoin de se changer les idées ne serait-ce que quelques heures. N'ayant pas l'envie de se rendre dans un musée ou une exposition, elle prit la décision d'aller au cinéma. Sa sœur Jacqueline est venue la rejoindre juste avant que le film ne débute, arrivant légèrement en retard.

Suite à la projection de l'œuvre de Clouzot, elles sortent du cinéma en essayant de passer le plus inaperçues possibles. Même si Claude a du mal à dissimuler son visage et qu'elle ne peut s'empêcher de jeter des regards vers ces Parisiens dont certains ont dû entendre les rumeurs la concernant...

- Ils me regardent bizarrement, constate-t-elle.
- Pourquoi dis-tu cela ? demande sa sœur. Certains savent juste que tu es Claude Pompidou, la femme du futur président de la République.
- Jacqueline, s'il te plaît.
- Quoi ? Tu es encore à te demander si tu veux soutenir Georges ?
- Rentrons chez moi, je n'ai pas envie de rester ici.

La précipitation avec laquelle Claude a souhaité rentrer interpelle sa sœur. Claude apprécie de moins en moins de se retrouver au milieu d'une foule de personnes dont certains la soupçonnent d'être une frivole.

Rentrée chez elle, son comportement change quelque peu. Elle se sent plus en sécurité. Près du canapé, un amas de journaux posés sans avoir été ouverts.

- Tu ne lis plus la presse ? demande Jacqueline.
- Déjà que je ne la lisais pas beaucoup quand Georges était à Matignon, alors aujourd'hui...
- Fais confiance à Georges, il trouvera le moyen de vous sortir de là.

Son rôle de petite sœur devient presque celui de la grande sœur. Jacqueline n'a jamais été aussi proche de sa sœur depuis la fin de la guerre. Même pendant la crise de Mai 68, Claude paraissait plus solide.

- L'attaque est plus vile, de la vraie saloperie, explique Claude en se mettant une cigarette dans la bouche. Chaque fois que je sors avec Georges, on se demande ce que pensent toutes les personnes que nous croisons dans les soirées.
- Ni allez pas, alors, conseille Jacqueline.
- Pour que tout le monde dise que les Pompidou ont des choses à se reprocher ?

Sur ce point, Jacqueline ne peut pas donner tort à Claude.

- Ne plie pas Claude, si tu plies, Georges plie et ce sera foutu.

Georges est confiant. Dans la voiture qui le conduit au siège du parti gaulliste, il sent qu'il va bousculer, que les hommes qui vont l'écouter vont comprendre que Pompidou n'est pas mort et qu'il va prendre ses responsabilités. Il sollicitera un nouvel entretien avec le Général par la suite. A travers la vitre de sa voiture, il observe cette ville de Paris qui, progressivement, entre dans les périodes de fins d'années. Dans quelques jours, ce sera Noël, il imagine beaucoup de Français qui vont se retrouver entre eux, évoquer la douloureuse année arrivant sur la fin. Que d'événements ont bouleversé ce peuple durant ce siècle et après la Seconde guerre, beaucoup pensaient que les choses allaient se calmer. Mais l'Histoire ne se calme jamais.

Édouard se tient à ses côtés. Le fidèle bras-droit ne prononce pas un mot cependant l'inquiétude se lit sur son visage.

- Que se passe-t-il Édouard ? Pourquoi cette tête ?
- Et si cette stratégie ne marche pas ? Et si en convoquant la presse, même de manière discrète, cela va les encourager à faire davantage ?
- Au moins ils sauront ce que j'en pense, estime Pompidou.

Le siège du parti gaulliste se trouve au 123 rue de Lille dans le 7^e arrondissement de la capitale. Non loin du Quai d'Orsay, le lieu impose une certaine idée plutôt bourgeoise du XIX^e siècle. Un décor qui n'a pas vraiment la sympathie de l'ancien locataire de Matignon mais que peut-il faire ? S'il devient président, il n'aura pas le choix que de laisser l'UDR entre ces murs. Mais en attendant d'arriver à ce but, il y a des choses plus urgentes à régler.

- Quand je m'adresserai à eux, déclare Georges calmement, je vous demanderai de vous tenir à un endroit convenable afin que vous ne perdiez pas un seul visage qui me regardera. Je veux connaître toutes les réactions possibles.
- Bien, monsieur.
- Je doute que parmi ces gens, il y ait une personne qui sache avec certitude qui se cache derrière cette saloperie... mais qui sait ? J'ai des choses incroyables depuis que je me suis lancé en politique.

- Vous croyez que Pierre a vu juste ? Que c'est le SDECE ?
- Pourquoi pas, je flaire cette solution depuis des jours.
- Et le Général ?
- Je ne crois pas que le Général soit au courant de tout... Il n'est plus le même depuis Baden-Baden.

Quand Georges se fait annoncer par les quelques membres de l'UDR présents dans la grande salle de réunion, le silence se produit immédiatement. Bien entendu, tout le monde est au fait des rumeurs qui courent au sujet de Claude et de l'affaire Markovic.

Malgré cela, Georges garde tout de même une autorité que personne n'ose lui contester. Il a été le plus fidèle serviteur de l'État pendant des années et compte bien continuer sa route. Peu avant son arrivée, on a commencé à jaser sur sa présence. Que va-t-il dire ? Annoncer que si le Général rate son référendum et qu'il démissionne, il sera candidat à sa succession ? Et s'il démissionne lui-même ? Accabler par les rumeurs concernant sa femme ? Pour certains, la chose est tout à fait envisageable.

Alors quand Pompidou se présente face à la dizaine de personnes travaillant au bon fonctionnement de la machine gaulliste, le silence n'attend qu'à être brisé. Au mur, un portrait du Général est accroché avec une affiche placardée à Londres reprenant l'appel du 18 juin 1940. Toute une époque.

Georges toise les responsables de l'UDR présents et leur demande de s'asseoir autour de la table. Ce que chacun fait.

- Cela fait plusieurs jours que nous ne nous sommes pas vus messieurs, commence Georges. Que voulez-vous ? Mes obligations de député me prennent beaucoup de temps, et les travaux en commission également. Vous savez ce que c'est. Le Général va parler le soir du 31, il aura beaucoup de choses à dire. L'année ne fut pas de tout repos, n'est-ce pas ? Mais nous sommes là, c'est l'essentiel.

Curieuse façon de commencer le discours, l'auditoire avait imaginé autre chose. Mais certains ne sont, finalement, guère surpris. Après tout, Georges essaye de faire comme de Gaulle: surprendre, toujours surprendre.

- Nous avons un référendum à préparer, ajoute Georges, et le Général le rappellera le 31. Un référendum, c'est toujours un moment

important pour notre république, nous devons nous montrer à la hauteur. Si je me sou mets à la volonté de le préparer correctement, j'entends que tout le monde le fasse.

Pour l'instant, personne ne conteste les propos de Pompidou, même si chacun sait que l'idée du référendum n'avait pas les faveurs de l'intéressé.

- Je ne doute aucunement de la loyauté que tout le monde éprouve à l'égard du Général, continue Georges. Entre nous, dans la famille gaulliste, c'est la loyauté et l'honneur qui doivent conduire nos décisions pour le pays.

Pendant le discours, comme l'a demandé Pompidou, Édouard se tient à bonne distance de tout le monde, placé idéalement pour observer les réactions de chacun des participants. A ses yeux, tout le monde est suspect de savoir quelque chose de compromettant. Le secrétaire général du parti, Robert Poujade, est assis à côté de Georges, son attention est à son comble, se demandant ce que va annoncer le Dauphin du Général. Poujade tente de lire dans les yeux de Georges, mais il n'y voit que de la colère.

- De mauvaises rumeurs circulent dans Paris, dans les rédactions et dans les couloirs de l'Assemblée. Des rumeurs qui portent atteintes à mon épouse à mon honneur. En tant que gaulliste, cela me touche et me force à contre-attaquer. Dans la semaine, je vais convoquer ici même des journalistes des principales rédactions de manière informelle. Je leur ferai part de ce que je pense de tout ceci. Ainsi, ne soyez nullement étonnés de voir débarquer des journalistes dans ces locaux, ils sont juste venus écouter ma parole. Messieurs.

Georges n'attend pas la moindre question de la part de ses camarades, il s'en fiche en vérité. Dans quelques heures, tout le monde saura dans le milieu politique qu'il parlera à des journalistes. Cela installera un sentiment de crainte qui sera un argument de plus pour voir le Général une nouvelle fois. Derrière lui, Édouard le suit dans le couloir.

- Eh bien, quand pensez-vous Édouard ? demande Georges qui allume une cigarette tout en saluant de la main quelques employés du parti.

- Ils avaient l'air tous terrifiés. Quand voulez-vous rencontrer les journalistes ?

- Le plus vite possible.

Cet après-midi, il se rendra à l'Assemblée. Il pourra prendre le pouls de sa décision. Il espère même y croiser Couve de Murville, analyser son regard et deviner quel rôle il joue dans toute cette histoire.

Installé dans sa voiture avec son garde du corps en guise de chauffeur, il donne l'ordre de prendre la route de Latour-Maubourg, il déjeunera dans un des restaurants du quartier.

- J'appellerai l'Élysée demain matin, le Général ne me refusera pas un autre rendez-vous, affirme Georges confiant.

Dans l'enceinte même de l'UDR, c'est une tout autre histoire. Les personnes ayant écouté les intentions de Pompidou concernant son affaire sont surprises.

- Un journaliste, ça ne tient pas sa langue, dit un des responsables du parti. Qui vous dit qu'il n'ira pas raconter dans un article ce que lui a dit Pompidou ? Et il les invite ici ? On va se foutre de notre gueule ! Voilà le résultat !

- Qui le fera ? Les Communistes et les Socialistes ne sont plus rien depuis qu'ils ont perdu en mai, affirme Poujade.

- Mais pas les journalistes ! rétorque un autre responsable du parti. Et cela va entacher le futur référendum ! Et tout le monde sait qu'il sera difficile de le faire voter. Nos députés nous le disent depuis leurs circonscriptions !

L'avis est assez partagé. Le meilleur moyen serait de faire appel à l'Élysée. Mais personne n'ose le faire.

La patience est un concept que l'on tente vainement d'apprendre à l'école de police. Toute personne qui entame un cursus afin d'intégrer ce corps de métier le sait pertinemment, cependant cette vertu perd un peu de sa superbe chez certains policiers une fois sur le terrain. C'est le cas de Hocke et Célestin. Les deux inspecteurs, en charge de l'enquête sur Markovic, ont reçu l'ordre d'interroger l'entourage de Claude Pompidou en étant le plus discret possible. Néanmoins, l'enquête piétine depuis la fin de la piste Roux et la pression sur leurs épaules est aussi forte que celle qui pèse sur leurs supérieurs.

Aussi dans leur voiture garée dans une rue de la capitale, ils attendent tout en mangeant un sandwich. Les deux policiers ont le visage exténué, pris par une grande fatigue.

- Combien de temps allons-nous attendre, encore ? s'agace Hocke.
- Elle quitte le domicile des Pompidou vers 15 heures nous a-t-on dit, répond Célestin calmement.
- On fait quoi ? On l'interroge ? Si on fait cela, elle ira tout répéter aux Pompidou.
- On peut menacer, cela ne paraît pas impossible. Le commissaire Samson nous a donné carte blanche pour trouver le moindre indice.
- Normal, le juge est aux abois. Il fait passer la pression à Samson qui nous la transmet. C'est pour cela que Camard s'est désintéressé de l'affaire et qu'il laisse tout à Samson.
- Mais qu'est-ce que tu racontes, toi ? Camard laisse toute l'affaire à Samson pour des raisons de santé, affirme Célestin.
- Des raisons de santé ? Tu crois cela ? Moi je crois qu'ils sont en train de quitter progressivement le navire parce que nous n'avons rien dans le dossier.
- Trouvons de quoi le remplir alors, rassure Célestin. Le moindre indice sera le bienvenu.

Le moindre indice... Il en a de belles, estime Hocke. Depuis plusieurs jours déjà, Patard n'a toujours pas digéré le dernier

interrogatoire et le fait qu'Akov soit revenu sur ses déclarations.

- Tu crois que Samson va lâcher lui aussi ? interroge Hocke.
- Je ne le sais pas. Il est évident qu'il n'est pas le plus enthousiaste en ce moment, mais il obéit.
- Comme nous, remarque Hocke. Sérieusement, tu y crois, toi ?
- Quoi ? Au fait que les Pompidou soient mêlés à l'histoire ? Pourquoi pas, il se passe tellement de choses en politique. Et puis Claude n'a pas l'air normal. C'est vrai, elle passe son temps avec des acteurs, des artistes bizarres...
- Mais si elle est innocente ?
- On dira qu'on a obéi, c'est tout.
- Akov s'est rétracté quand même.
- Sous la pression de son avocat. Et ce n'est pas ça qui va impressionner Patard. Il veut les Pompidou, c'est tout.

Ils ne préfèrent pas y penser même si chacun d'eux se remémore la réunion du matin en présence du commissaire Samson. Ce matin-là, leur supérieur direct n'était pas de bonne humeur, une mauvaise nuit certainement. Se doutant que la raison de ce comportement tenait au fait que l'enquête piétine, ils n'ont pas cherché à en savoir plus. "Continuez à tourner autour de Claude Pompidou, trouvez quelqu'un qui peut parler." Ordonna-t-il sans mettre de vraies convictions, comme si pour lui, l'affaire était foutue à force de tourner en rond.

Et maintenant, les voilas plantés dans la voiture, attendant que la femme de ménage sorte.

- On la suit quand elle sort ? interroge Hocke légèrement inquiet.
- Mais pourquoi est-ce que tu me poses autant de questions, maintenant ? s'énerve Célestin. C'est quoi ton problème ?
- Je ne sais pas... J'ai l'impression que l'on s'y est mal pris avec la coiffeuse de Pompidou. Si cela se trouve, elle est allée tout raconter... Et... on sait tous qu'on est dans la merde, le juge en premier. On tourne en rond, on a un suspect valable: Marcantoni. Pourquoi s'acharner sur Pompidou ? Ose me dire que tu ne te poses pas la question.

Cette fois, Hocke est pleinement dans le vrai. A force de travailler sur diverses enquêtes, les deux hommes ont appris à écouter leur

instinct. Quand celui-ci leur dit que l'affaire prend une mauvaise tournure, ils ne prennent pas cela à la légère.

Célestin reconnaît que la situation est plus délicate. Il finit même par avouer à son collègue que si cela continue, il trouvera le moyen d'être muté sur une autre affaire.

- Samson ne te le pardonnera pas, estime Hocke.
- Il a, tout autant que nous, l'envie d'aller voir ailleurs. Les conneries du juge commencent à lasser tout le monde.

Tout en tapotant sur le volant de sa voiture, Célestin fixe la rue où se trouve l'appartement des Pompidou.

- Elle ne devrait pas tarder, lâche-t-il.
- Tiens, ce n'est pas elle, là-bas ? répond Hocke en pointant du doigt quelque chose.

Effectivement, l'efficace vue de Hocke n'est plus à prouver. Élise, la femme de ménage des Pompidou, vient de terminer son service et s'apprête à rentrer chez elle. La jeune femme déambule d'un pas pressé, regardant autour d'elle, laissant paraître un brin de méfiance.

- Elle s'attend à quelque chose, on dirait, constate Célestin.
- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée finalement d'aller l'interroger.

Pour une fois, Célestin estime que son collègue a raison. Peut-être sont-ils allés trop loin et qu'ils devraient trouver une autre solution. L'hésitation plane au-dessus de leurs têtes quand Célestin constate que la jeune femme bifurque dans une petite rue et entre dans un bar.

- C'est le moment ou jamais, clame-t-il à son collègue.
- Que fais-tu ?
- On entre et on parle avec elle.
- C'est tout ?
- C'est tout. Et c'est toi qui parle en premier, tu sais mieux t'y prendre avec les femmes que moi, ordonne Célestin.

N'ayant pas le choix que de le suivre, Hocke estime toutefois que la partie est risquée. Il va falloir prendre le maximum de doigté avec une femme qui côtoie les Pompidou depuis longtemps et qui est susceptible de tout répéter. La partie sera serrée.

Le bar est celui où Élise vient souvent le matin avant de se rendre chez les Pompidou. Elle s'y sent à l'aise. Installée à une petite table

proche de la porte menant aux cuisines, la jeune femme semble perdue dans ses pensées mais quand les deux policiers entrent à leur tour dans le bar, ses yeux expriment une vive inquiétude. Faisant semblant de lire un vieux journal qui traînait sur une autre siège, elle espère que ces individus qui paraissent la regarder vont faire demi-tour. Mais il n'en est rien, bien au contraire même.

Hocke est le premier à s'asseoir en face d'Élise dont l'attitude montre qu'elle a parfaitement compris les intentions plus ou moins bienveillantes de ses invités improvisés. Célestin prend place à son tour. Cependant et comme convenu, c'est Hocke qui parle en premier. Avant de prendre la parole, il montre sa carte de police.

- Bonjour, dit-il à Élise. Je me présente, inspecteur Hocke et voici mon collègue, l'inspecteur Célestin.

- Bonjour.

- Je crois que nous allons prendre un bon café chaud, cela vous dit ? Je paye pour les trois. Comprenez, nous sommes en service, alors pas d'alcool, explique Hocke.

- Je comprends, murmure Élise.

Après avoir commandé les trois boissons, le policier tente un sourire à l'adresse de cette fille qui respire tellement l'innocence.

- Nous savons que tu travailles pour les Pompidou, reprend le policier. Depuis combien de temps ?

- Quatre mois.

- Quatre mois ? Tu dois commencer à bien les connaître dorénavant.

Élise n'ose pas répondre. Tête baissée, elle préfère fixer sa tasse de café.

- Tu es assez jeune pour avoir été sur les barricades de mai, non ? demande Céleste.

- Je n'aime pas la violence, admet la jeune femme.

- Et vous aimez la France, ajoute Célestin.

- Buvez votre café, il va refroidir, conseille Hocke.

- Puis-je savoir ce que vous attendez de moi ? finit-elle par demander.

Un courage insoupçonné vient de traverser l'esprit de la femme de ménage, se disant très certainement qu'ils ne la lâcheront pas tant que le sujet principal de la conversation ne sera pas entamé. Surpris par

l'initiative, les deux policiers se regardent rapidement puis Célestin assume d'entrer dans le vif de la conversation.

- Depuis que vous travaillez pour les Pompidou... Vous avez dû voir du monde, non ?

- Oui, certainement, admet Élise.

- Des politiques ?

- Oui.

- Des artistes ?

- Oui.

- Et d'autres personnes ?

- Comment cela ? Vous voulez me demander si je connais des gens liés à l'affaire Markovic ? Ne me prenez pas pour une buse, je lis les journaux, aussi.

Encore une nouvelle manière de bousculer les deux policiers.

- Et sachez que les Pompidou sont des gens respectables, je n'ai rien à dire sur eux, et si vous voulez m'entendre plus longtemps, osez me convoquer ! Je connais aussi mes droits ! Merci pour le café.

Sans ajouter un mot de plus, la jeune femme se lève, s'empare de son sac à main, met un fichu sur la tête et s'en va en n'oubliant pas de dire au revoir au propriétaire du bistrot.

Célestin et Hocke n'en reviennent toujours pas. Ils ne s'imaginaient pas que cette petite avait autant de cran. Comme quoi, il ne faut jamais sous-estimer une personne. Ne sachant quoi faire, ils préfèrent retourner dans leur voiture avant que des rumeurs d'interrogatoire de policiers dans le secteur où vivent les Pompidou ne prennent trop d'ampleur.

- Le commissaire ne va pas être content, constate Hocke.

- Et alors ? Si le juge conduisait mieux cette affaire, on ne serait pas obligé de s'y prendre de cette façon, remarque Célestin.

Sur le chemin qui les conduit à Versailles, Célestin arrête sa voiture près d'un bar à l'extérieur de la capitale afin de pouvoir téléphoner à son patron. Pendant ce temps, Hocke reste près du véhicule, profitant de ce moment de détente au milieu de la quasi - campagne pour s'allumer une cigarette.

Pendant que son collègue est en train de faire le rapport de la journée, l'inspecteur s'aperçoit qu'une voiture vient de se garer non

loin de lui. Curieux véhicule car personne n'en descend. Alors que le soleil est en train de se coucher tranquillement, que l'ambiance amène un certain sentiment de mystère, Hocke observe ce véhicule tout en ne quittant pas sa cigarette. A force de la regarder, le policier finit par s'agacer, s'interrogeant sur ce que signifie tout ceci. Autant énervé que curieux, il écrase sa cigarette mourante et s'avance vers le véhicule qui démarre illico à vive allure, laissant une traînée de fumée derrière lui.

Hocke ne réagit pas, comprenant qu'il ne pourra rattraper la voiture, il se désole de ne pas avoir pu lire la plaque d'immatriculation.

- Eh bien, quoi ? fait son collègue qui sort du bar. Qu'est-ce qu'il y a ?

L'inspecteur Hocke continue de fixer la route dans la direction de Paris. Dans un premier temps, il n'ose dire ce qu'il vient de se passer, de peur d'être pris pour un fou ou pire.

- Qu'est-ce que Samson a dit ? demande Hocke.

- Que veux-tu qu'il dise ? On n'a rien, on est dans la merde et si on ne trouve rien dans les semaines qui viennent de concret, on devra plier bagage. Marcantoni sera le seul inculpé pour le meurtre de Markovic, point final.

- Cela pourrait se terminer comme ça, conclut Hocke.

L'amertume se lit sur leurs visages, peut-être que toute cette affaire n'était qu'une illusion. Rien de plus. Ils pensaient être tombés sur l'affaire qui allait leur ouvrir les grandes portes de la police, peut-être sont-ils tombés sur l'affaire qui va les enterrer.

En rentrant de sa journée à l'Assemblée, Georges est exténué mais assez de bonne humeur, au grand étonnement de Claude pour qui la journée n'a pas été d'un grand réconfort. Il trouve sa femme sur le canapé en train de regarder la télévision.

- Le journal est intéressant ? demande Georges qui se sert un verre de whisky.

- Pas plus que d'habitude. Tu as des nouvelles ?

Oui, il a des nouvelles. Il est même très confiant pour la suite des événements. Grâce à sa petite équipe qui travaille jour et nuit à

découvrir les moyens de les faire sortir de ce piège et il les estime d'une efficacité rare.

- Cela fait plaisir de constater que dans le milieu politique, il existe encore des gens pour qui les mots honneur et loyauté veulent dire quelque chose.

- Tu as de nouvelles informations ?

- Akov est revenu sur ses accusations. Je vais revoir de Gaulle avec ces éléments en main et là, il sera obligé de m'écouter.

- Et ce cauchemar sera terminé ?

- Je l'espère. Mais en attendant, je vais prendre en main la presse. Elle était contre moi pendant les événements mais je n'ai jamais été impressionné par elle.

- Que vas-tu faire ? s'inquiète Claude.

- Convoquer des journalistes et leur parler. De manière informelle, sans micro, sans caméra, sans photo.

Bien qu'elle estime que son époux sait ce qu'il fait en la matière, cependant Claude n'est pas sereine. Elle a une telle méfiance, voire une haine envers la presse écrite. Haine qui a pris une forme bien plus grande depuis le début des attaques. Comment leur pardonner ? Jamais elle ne le pourra.

- Je partage ta colère ma chérie, dit Georges en lui prenant la main. Mais je dois faire cela, sinon, ils continueront. Encouragés par des forces dont je soupçonne leurs origines.

- Le SDECE ?

- C'est certain. L'ennui est que je n'ai pas les moyens de leur faire la moindre pression. Le seul qui peut le faire... c'est le Général.

C'est tôt dans la matinée que Bastien a reçu un appel de son rédacteur en chef. Un appel dès plus étrange mais qui est bien la réalité des choses. Jamais il n'avait espéré un tel événement. Marchant d'un pas rapide dans Paris, le jeune homme se remémore ce qu'il s'est produit au cours de la matinée. Tout d'abord, la sonnerie de son téléphone qui le réveille, la voix de son directeur, Émilien Amaury lui-même, qui le somme de se rendre en fin de matinée au siège de l'UDR en sa compagnie. A peine remis de son réveil brutal, Bastien demande à son patron de reprendre la phrase, espérant avoir bien compris l'ordre.

- L'UDR ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? bredouille le journaliste.

- Pompidou a convoqué quelques journalistes pour une rencontre informelle. Pas de photo, pas de caméra, pas de prises de notes.

- Mais c'est absurde, rétorque Bastien. Pourquoi nous convoquer ? Nous ne sommes pas à ses ordres, que je sache. A moins que "Le Parisien Libéré" soit un canard aux ordres comme à l'ORTF.

- Mais quand vas-tu cesser de parler ainsi ? gronde le rédacteur en chef. On va rencontrer Pompidou de manière informelle, nous écoutons, nous posons des questions éventuellement.

- C'est tout ?

- C'est tout.

Il a à peine le temps de se prendre une rapide douche dans sa petite salle de bain qu'un autre appel intervient. C'est de nouveau son rédacteur en chef qui appelle depuis l'un des restaurants installés non loin du lieu de rendez-vous.

- Rejoins-moi au Petit Cuisinier et fais-vite, ordonne-t-il.

Bastien essaye néanmoins de prendre son temps dans le seul et unique but de se trouver présentable face à celui qui, pour l'instant, est toujours le seul Dauphin du Général et donc, le probable futur président de la République. Au volant de sa voiture, il traverse Paris à vive allure et va se garer en face du restaurant en question. Le

quartier est plutôt calme, ayant peu de commerces attractifs pour les fêtes de fin d'année. Le journaliste, à peine essoufflé, entre dans le restaurant et voit immédiatement son patron installé à une table avec deux autres personnes dont les visages lui sont familiers. Tout d'abord Jean Prouvost, l'élégance même du journalisme à la France, un des propriétaires du "Figaro" dont l'arrivée avait créé tant de remous au sein de la rédaction. L'autre, tout aussi important, est Jacques Fauvet. Le nouveau patron du journal "le Monde". Voilà une réunion dès plus impressionnantes.

- Ah ! Voilà mon jeune protégé ! déclare Émilien en ouvrant les bras. Tu as faim ? Tu veux boire quelque chose ?

- Euh... Je vais prendre de quoi grignoter, oui, répond Bastien, intimidé.

- Va pour une assiette de fromages, cela ne vous dérange pas messieurs, j'espère ? reprend Émilien en regardant ses collègues et néanmoins rivaux.

Curieusement, les trois convives ont l'air de bonne humeur, comme une réunion de vieux copains. Le milieu journalistique, à l'instar de tous les autres milieux, est une galaxie où tout le monde côtoie tout le monde, où les directeurs de journaux peuvent se croiser à maintes reprises, et quelque soit leur bord politique d'ailleurs.

- Jeune homme, vous travaillez sur l'affaire Markovic depuis le début, non ? demande Jean Prouvost.

Bastien paraît troublé, il a l'impression d'être victime d'un interrogatoire improvisé. Le regard de son patron l'encourage à répondre mais il tient, tout de même, à préserver une certaine réserve.

- Depuis le début ? Pas vraiment, en fait, j'ai commencé à m'y intéresser un peu plus tard...

- Quand le nom de Pompidou a commencé à circuler, ajoute Jean. Ne faites pas cette tête, nous sommes tous du même métier. Vous avez l'avantage de la jeunesse, c'est un grand et puissant moteur même si vous manquez d'expérience.

- Je manque d'expérience ? s'étonne l'intéressé presque vexé.

- Quand quelqu'un de votre trempe, avec votre jeunesse et votre ambition, veut devenir quelqu'un, il attire les regards vers lui, déclare Prouvost. Vous avez été rencardé par Samson, n'est-ce pas ?

- C'est mon procès que l'on fait ? dit Bastien à peine agacé.
- Non, non, rétorque Jean, on vous dit simplement que dans le petit milieu du journalisme, tout se sait. N'est-ce pas ? demande-t-il au patron du "Monde".
- Vous n'allez pas lui reprocher d'avoir fait son travail ? conteste Émilien.
- Nous non, mais Pompidou oui. A-t-on avis ? demande Jean à Émilien, pourquoi a-t-il demandé à ton protégé de venir aussi ?

C'est le moment choisi par Jacques pour cesser la conversation. En regardant sa montre, il se rend compte que l'heure de rencontrer Georges Pompidou est enfin venue.

Ils prennent leurs affaires et sortent du troquet pour se rendre au siège de l'UDR. Les quatre hommes s'attendaient à être reçus en groupe, mais une secrétaire postée non loin de la porte d'entrée principale, les conduit vers un petit couloir avec des chaises posées contre le mur. Ils attendent comme on attend son rendez-vous chez le médecin. Il y a peu de monde dans le couloir, d'autres journalistes sont assis et des membres du parti passent ici ou là, mais aucune grosse tête ne vient voir comment se déroule l'affaire, comme s'ils voulaient n'avoir rien à voir avec tout ce ramdam.

- On est convoqué comme de vulgaires soldats, vous trouvez cela normal ? se plaint Émilien. Nous sommes des journaux qui n'ont aucun compte à rendre au pouvoir, je croyais qu'ils finiraient par bien le comprendre avec les événements de mai.
- Cesse de gendrer, rétorque Jean, tu auras l'occasion de parler avec Pompidou quelques minutes avec la chance de ne rien noter.
- Comment cela ? s'étonne Émilien.
- Ce sera l'occasion de lui poser toutes les questions que tu veux, répond Jean.

Un petit groupe de journalistes sort du bureau, les visages expriment une certaine satisfaction. Peut-être que l'ancien Premier ministre va parler à cœur ouvert et que cette convocation va valoir quelque chose.

Un homme sort d'un bureau et s'approche du groupe de journalistes, le personnage est bien connu des arrivés, Édouard Balladur, l'un des bras-droit de Pompidou.

- Messieurs, ravi que vous soyez venus. Monsieur Pompidou vous attend. Veuillez me suivre.

Les journalistes obéissent sans poser de questions puis ils se présentent dans un beau bureau orné de la Croix de Lorraine et d'un portrait du général de Gaulle. La mise en scène se veut solennelle, impressionnante. Hommes d'expériences, ayant assisté à maintes reprises à des conférences de presse du Général, ils ont une certaine habitude.

Georges se tient derrière le bureau, invitant ses nouveaux convives à prendre place en face de lui. Bastien est certainement le plus intimidé, non par le fait qu'il est jeune, mais surtout parce qu'il a fuit des rumeurs dans son journal afin d'encourager les ventes et l'on peut affirmer que la stratégie était la bonne. Mais maintenant, le voilà en face de la personne qui, certainement, reste la plus importante, après le Général, et qui est l'une des victimes de ses attaques. Va-t-il avoir le courage de soutenir son regard ? On lui a souvent parlé du regard de Georges Pompidou; particulier, froid quand il est en colère, donc encore plus dangereux.

La parole de l'ancien Premier ministre se veut ferme mais il ne cherche pas à montrer sa colère. Juste exprimer le fait qu'ils ont affaire à un homme qui n'aura aucune indulgence envers les malfaisants, les scribouillards en mal de ventes de papiers.

- Bonjour messieurs, je suis content que vous soyez ici, et que vous acceptiez de me rencontrer selon les conditions que j'ai voulues, commence Georges. Je n'ai pas besoin de m'étaler sur les raisons de cette rencontre, vous le savez autant que moi, à moins que vous ne sachiez pas ce qu'il se passe dans vos propres journaux.

- Monsieur le Premier ministre, ose Jacques, nous sommes des journalistes, notre rôle est avant tout de relayer l'information, qu'elle plaise ou non. C'est ainsi.

- Même des inepties ? rétorque Georges. Osez me dire que vous croyez ma femme Claude amatrice de parties fines ? Osez me le dire en face ? défie Georges. J'ai d'ailleurs, à ce sujet, quelque chose à vous lire.

La voix posée mais autoritaire, un malaise s'installe dans le bureau. Tenu à l'écart, Édouard ne rate rien de la scène. Georges sort un

papier de la poche de sa veste et commence à la lire:

- Rien, tout au long de ma vie, ne m'a plus importé que ma femme. Un jour d'hiver, il y a bien longtemps, je me trouvais avec des amis au cinéma Saint-Michel. Nous étions entrés au milieu du film, le spectacle étant permanent. Quand la lumière se fit, j'aperçus, à deux ou trois rangs à droite devant moi, une jeune fille blonde. Nos regards se croisèrent par hasard un instant et quelque chose passa. L'obscurité revint, les actualités, puis de nouveau la lumière. La jeune fille se leva et sortit. Au passage, nos regards se croisèrent encore. À quelque temps de là (une quinzaine de jours je pense), je descendais le boulevard Saint-Michel quand je rencontrai la jeune inconnue. Elle était seule, marchant du pas rapide qui est le sien, vêtue d'un long manteau de poil de chameau. J'hésitai un instant. Puis je fis demi-tour, la rattrapai, l'abordai. La prise de contact ne fut pas facile. Pourtant je la convainquis que je n'étais pas un spécialiste du raccrochage. Tous deux d'ailleurs sentions bien qu'il s'agissait d'autre chose. Ainsi fîmes-nous connaissance. Nous nous mariâmes. De ce jour nous n'avons cessé de nous aimer sans partage. Dans le monde parisien, dont on sait ce qu'il est, j'ai dit un jour à une jeune femme charmante et qui se plaignait un peu: "Ne dramatisez pas. Je ne connais à Paris qu'un bon ménage et c'est le mien." Dans cette certitude, nous puisions l'un et l'autre une grande liberté d'allure extérieure, par pudeur d'étaler nos sentiments. Mais le fond était indestructible. C'est dire à quel point m'importe que son image ne puisse être ternie.

- C'est une déclaration officielle ? tente le journaliste du "Monde."

- Nullement, répond Pompidou. C'est pour mettre les choses au clair. Une rumeur n'a jamais été une information, annonce Georges en allumant une cigarette. Mais en politique, elle peut le devenir. N'est-ce pas ? Vous, par exemple, dit-il en s'adressant à Bastien. Qu'en pensez-vous ? Vous êtes un jeune journaliste, rempli d'idéal, et pourtant votre journal a sous-entendu ces rumeurs.

Bastien ne sait pas où se placer, c'est la première fois qu'il est ainsi interrogé par un homme aussi important. Son premier réflexe est de jeter un bref regard à son patron.

- Oui, oui, c'est à vous que je parle, jeune homme. Quel est votre avis sur la question ?
- Eh bien, monsieur le Premier ministre, je suis d'avis que la presse libre a le droit de publier ce qu'elle veut et...
- Même si c'est faux ? coupe Georges.
- Non, bien sûr que non.
- Et pour que ce soit faux, il faut que cette information soit vérifiée, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous Jacques ? reprend Georges.
- Je suis pleinement de votre avis, répond le patron du "Monde."
- Eh bien, je vois que nous sommes du même avis, constate Pompidou.

Voyant que l'atmosphère se réchauffe quelque peu, Jacques décide de reprendre la main et d'endosser son rôle de journaliste réputé. Après tout, c'est une rencontre informelle, autant tenter sa chance.

- Monsieur le Premier ministre, déclare Jacques, qui serait à l'origine de ses rumeurs ? Et nous savons que vous avez rencontré le Général il y a quelques mois, qu'en pense-t-il ?
- Mes conversations avec le Général restent entre lui et moi, Jacques, quant à ceux qui lancent ces rumeurs... Je vous laisse le soin de le découvrir. Mais je subodore que ce sont eux qui vous ont transmis ces photos où l'on voit, paraît-il, ma femme dans des orgies. Des photos tellement mal truquées que même la presse d'extrême droite n'ose les publier.

Les directeurs présents ne sont pas naïfs et ils se doutent bien que Pompidou doit à chaque rencontre parler de ces photographies mystérieuses. En effet, elles n'ont toujours pas été publiées et elles risquent de ne jamais l'être de toute façon.

L'entretien dure deux heures, ce qui semble long, mais au final ce temps est plus que nécessaire. A la fin de l'entretien, Pompidou serre la main de chacun et les laisse partir, estimant que le message est bien passé.

- Vous allez encore en recevoir cet après-midi ? demande Édouard à son patron.
- Oui, et puis j'irai me reposer. Demain, je vois le Général, et ce sera la dernière fois que je le verrai pour cette histoire... Je l'espère en tout cas, répond Georges, quelque peu fatigué. Je vais appeler ma

femme, pendant ce temps, allez faire un tour dans les bureaux et vous me direz ce qu'il se dit de ces petits entretiens.

- Bien monsieur.

Une fois seul, Georges se saisit de son appel et appelle sa femme. Claude est occupée, dans le salon, à préparer les cadeaux de Noël pour son fils et son épouse.

- Oui allô ?

- C'est Georges, j'ai commencé à voir les journalistes pour mettre les points sur les i.

- Est-ce que tu penses y être parvenu ? s'inquiète Claude.

- Disons que maintenant, ils ne peuvent ignorer ce que je pense de toute cette affaire. Je dois en voir quelques-uns d'ici la fin de la journée encore.

- Il faut que toute cette histoire cesse Georges, je suis allée acheter des cadeaux pour Alain et certains regards que l'on m'envoyait ne laissaient aucun doute sur leurs intentions.

La souffrance de Claude est pleinement partagée, Georges a également l'envie que tout ceci s'arrête. Une bonne fois pour toutes.

Suite à l'entretien qu'ils ont eu avec Pompidou, Bastien et son directeur prennent un peu de temps pour faire le point. Les deux hommes déambulent dans la rue tranquillement, au milieu d'une population parisienne qui a hâte de passer de bonnes fêtes de fin d'année, que cette année tumultueuse soit enfin derrière eux. Enfermés dans leurs lourds manteaux d'hiver, Émilien portant son chapeau style années 50, ils longent la Seine.

- Vous saviez qu'il m'a fait venir pour ça ? demande Bastien.

- Vous deviez vous en douter.

- J'ai écrit ces articles avec vos encouragements, je me souviens même avoir eu vos chaleureuses félicitations quand le commissaire Samson avait accepté de me livrer quelques secrets du dossier. Vous m'avez même offert une de vos meilleures bouteilles de vin en me promettant un grand avenir dans le milieu de la presse.

- Sauf quand on vend ses informations à des canards d'extrême droite, rétorque Émilien. N'oublie pas ce que l'on t'a dit: le milieu de

la presse est un petit monde, tout se sait. Je te laisse réfléchir sur ce point et je te souhaite un joyeux Noël.

Le froid est devenu si intense, la France est tombée vraiment en hiver. Chaque Français, qu'il soit de la ville comme de la campagne, attend la période où, enfin, il pourra retrouver les siens autour d'une bonne table. Le ciel est totalement gris mais aucune neige ne tombe. C'est le constat que fait Claude en regardant le ciel parisien de la fenêtre de sa chambre. Paris est si gaie en cette saison, les enfants jouent sur les manèges et les supermarchés ont vraiment fait leur entrée dans le monde de la haute-consommation. Entre 1945 et 1968, la France a changé de visage cependant elle garde quelques séquelles, notamment celles des événements du printemps.

- Mais elle n'a pas changé ses méthodes pour détruire une femme, admet-elle tout bas.

Élise, occupée à nettoyer la salle de bain, n'est guère présente pour lui tenir compagnie. Mais en a-t-elle vraiment besoin ? Depuis le début de toute cette affaire sans honneur, elle apprécie de plus en plus ces brefs moments de solitude.

Chaque policier qui travaille à la surveillance de la capitale a encore ces images en mémoire, celles des barricades, des charges de CRS et des étudiants révoltés. Que l'on soit à la préfecture jusqu'au simple gardien de la paix, le choc reste présent. L'un de ceux qui se posent cette question troublante mais néanmoins lancinante: "Mais est-ce que tout ceci ne va pas repartir d'une autre façon d'un moment à l'autre ?", travaille au palais de l'Élysée. Cet après-midi - là, ce garde républicain est sur les dents. Il ne cesse de se poser cette interrogation pendant qu'il est posté à la grille, attendant que la voiture se présente. Le véhicule finit par arriver, toute grise, une Citroën dernier cri, dont le passager arrière est aisément reconnaissable: Georges Pompidou.

La présence de l'ancien Premier ministre n'est guère une surprise au regard de tout ce qu'il s'est passé depuis des semaines. Tout le monde, au sein même du château, observait les événements avec une

pointe de curiosité et en même temps de peur. Comment tout cela allait-il finir ? Beaucoup d'employés connaissent Pompidou. Il a brièvement travaillé à l'Élysée avant de devenir le locataire de Matignon, il a eu le temps de se faire connaître et de se faire apprécier de tous.

Quand la voiture noire s'arrête devant la porte arrière du bâtiment, Georges a un sentiment de "déjà-vue". C'est la deuxième fois qu'il rencontre le Général pour évoquer ce sujet, ses intentions n'ont jamais été aussi claires. Depuis leur dernière rencontre, un sentiment de mal être s'est progressivement installé. C'est une blessure à laquelle Georges a du mal à s'en remettre, comme une trahison venant de l'homme à qui il voue une grande et profonde admiration. Voilà la vraie raison intime de tout ceci, revoir le Général encore une fois, et lui parler droit dans les yeux. Dans sa petite serviette de cuir, des dizaines de papiers prêts à être présentés face à lui, des preuves évidentes qu'Akov a menti et donc que quelque chose de grave s'est produit contre sa personne et l'honneur de son épouse. Et cette fois, le Général va devoir le prendre au sérieux et l'écouter.

C'est Tricot qui l'accueille. Toujours souriant malgré le contexte, il lui serre chaleureusement la main. Pompidou répond à la politesse par le même geste, mais rien de plus. Il tient à montrer ses distances avec le personnel proche du Général tout en exposant une certaine bonhomie. Une des nombreuses leçons que Georges a apprises depuis qu'il est entré en politique. Le chemin vers le bureau présidentiel, il le connaît par cœur, la seule chose qu'il espère au fond de lui, c'est qu'il refera ce chemin mais dans d'autres circonstances.

L'ambiance à l'Élysée est encore plus crépusculaire depuis sa dernière visite. Lui qui a connu ce palais du temps de sa splendeur, à l'époque, c'était le cœur et le cerveau de la France. Aujourd'hui, le Château observe la fin de son locataire, attendant patiemment que le nouveau n'arrive.

Le Général est vêtu d'un costume sobre, comme à son habitude, portant ses grosses lunettes qui lui fait prendre encore plus d'âge, il accueille son dauphin de façon plus fatiguée qu'à l'accoutumée.

- Il ne fait pas très chaud dans ce fichu palais, dit le Général, Colombey est plus facile à chauffer. Comment vous portez-vous

Pompidou ?

- Bien, en cette fin d'année qui aura vu tant de choses, répond Georges.

Tricot, à la demande de Georges, est resté présent. Assis sur un siège un peu en retrait.

- Mon général, j'espère de tout cœur que ce sera la dernière fois que nous nous voyons au sujet de cette affaire. Mon général, j'ai les preuves qui exposent le fait que les dires de ce dénommé Akov sont fausses. Que la justice cherche délibérément à nuire à la réputation de ma femme et à travers elle, la mienne.

Sans attendre, Pompidou sort une feuille qu'il tend à de Gaulle. Il s'agit de la copie de la lettre d'Akov annonçant ses rétractations.

- L'écriture fait mal aux yeux, commente le Général.

- C'est un illettré mon général, répond Pompidou, toutes les lettres et aveux venant de lui lui ont été écrits. Ce document vient du dossier... et le juge n'en a pas tenu compte. Ni la presse. Il faut que cela cesse. Le juge Patard ne veut pas trouver l'assassin de ce Markovic, il veut me détruire. Mais un juge, dans ce genre de cas, répond à des ordres.

Le Général a parfaitement saisi la phrase et les sous-entendus qui peuvent se cacher derrière.

- Je n'ai jamais douté de vous, Pompidou, dit de Gaulle. Quand le nom de votre épouse a commencé à être cité, Tricot est venu me voir à Colombey pour me prévenir. J'ai donné des ordres pour que vous soyez prévenu.

- Des ordres qui n'ont pas été respectés je pense, lance Pompidou. Et si je puis me permettre... mon général... Je sais que vous avez laissé l'affaire suivre son cours. Couve n'a rien fait, rien dit, pour me mettre en garde. Rien.

L'accusation est grave mais elle n'est pas sous fondement.

- Tricot ?

- Mon général ?

- Comment va Capitant ?

- Aux dernières nouvelles, il va bien mon général. Il est à son ministère.

- Faites - le venir.

- Bien, mon général.

De Gaulle attend que Tricot quitte son bureau pour reprendre la conversation avec son ancien Premier ministre.

- Capitant est victime d'un cancer. Il quittera le ministère la semaine prochaine. Il va falloir le ménager.

- Je comprends mon général, réplique Pompidou.

- C'est un brave, un peu naïf de temps en temps, mais un brave. Je suis désolé que vous ne vous entendiez plus.

- Avez-vous le nom de son remplaçant ? s'aventure à demander Pompidou.

- Jeanneney, par intérim. Le temps que je réfléchisse.

Georges est surpris par la manière dont le Général lui annonce la nouvelle. La fatigue, certes, mais il était loin d'imaginer que le dégoût s'en mêlerait. De Gaulle, Georges le ressent, en a assez de tout ceci, au fond de lui, il ne désire plus que de retrouver Colombey et d'y finir ses jours loin de toute activité politique. Bien entendu, Pompidou n'est né de la dernière pluie. Les talents de comédien du Général ne sont plus à démontrer. Cependant, quelque chose de plus profond ne parvient pas à être caché, dans les yeux du Général notamment. Georges voit toutes les possibilités que l'année 1969 offre.

- Je regrette sincèrement ce qu'il se passe Pompidou, déclare de Gaulle. Depuis notre dernière rencontre, j'ai beaucoup réfléchi. Que pensez-vous que nous nous voyons pour un repas ? Madame de Gaulle et Madame Pompidou avec nous, qu'en pensez-vous ?

- Pourquoi pas, répond simplement Georges.

- Nous trouverons une date pour nous voir, affirme de Gaulle.

Capitant finit par arriver. Cela fait des mois que Georges ne l'avait pas vu physiquement. Sa maladie ne se voit pas forcément, mais pour ceux qui ont bien connu le ministre de la Justice, ils peuvent se douter que tout ne va pas bien chez lui. Avec ses grosses lunettes carrées, le vieil homme, ancien résistant, est également le symbole de la fin d'un règne.

En bon politique, Georges lui serre la main. Face à de Gaulle, personne n'ose exposer ses griefs.

- Monsieur le ministre, commence de Gaulle, comment avance le dossier Markovic ?
- Difficilement.
- Difficilement parce qu'il n'y a rien dedans, coupe Georges. A part les photos truquées, bien entendu.
- Monsieur le ministre, reprend de Gaulle, vous allez me faire le plaisir de demander au juge Patard de se mettre à la recherche des assassins de ce Markovic, n'est-ce pas son rôle élémentaire ? S'il n'y a rien dans le dossier depuis des mois, il ne peut s'obstiner à poursuivre certaines pistes qui, il faut bien l'admettre, ne mènent à rien.
- Oui, mon général.
- Cela vous convient Pompidou ?
- Tout à fait, mon général.
- Vous pouvez disposer Capitant, prenez soin de vous, nous nous verrons demain.

De nouveau, les deux politiques gaullistes et rivaux se serrent la main, une espèce de paix des braves vient de se signer face au président de la République. Une fois le ministre parti, le Général retient encore quelques minutes Georges.

- Je vais faire un grand discours, déclare-t-il, pour le 31 décembre. Ce sera mon grand appel à l'union. Dès janvier, tous les députés de la majorité devront redoubler d'effort, surtout pour préparer le référendum. J'aimerais que vous en fassiez de même à l'Assemblée.
- Vous pouvez compter sur moi, mon général.
- Et puis, voyagez, changez-vous les idées, propose de Gaulle. Il faut que le monde vous connaisse encore mieux.
- En somme, que je fasse ma propre "tournée des popotes", mon général ?
- Sans l'OAS à vos trousses, plaisante le Général. Vous n'irez que bien mieux après cela. Vous devez faire attention à votre santé. A ce propos, comment va votre fils ? Toujours dans la médecine ?
- Toujours, mon général.
- Vous lui transmettez mes amitiés, je l'apprécie beaucoup. Philippe aussi, ma femme également.
- Je n'y manquerai pas, mon général.

- Et n'oubliez pas mon idée de dîner, nous trouverons un moment pour nous voir, Yvonne et moi aimerions beaucoup vous revoir.

Quand la porte s'ouvre, Georges retient la proposition de repas, se disant que l'invitation est sincère et que quelque chose de positif est sorti de tout ceci.

- Je vous souhaite un joyeux Noël, mon général.

- Joyeux Noël à vous et à votre famille, Pompidou, répond de Gaulle.

Un huissier reconduit Georges jusqu'à sa voiture. A la croisée de deux couloirs, Georges rencontre Couve de Murville, son successeur, en pleine conversation avec son chef de cabinet. Les deux hommes se toisent en chien de faillance. Avec son élégance un peu trop surfaite, ses cheveux gris parfaitement peignés, il donne plus l'allure d'un grand représentant de commerce qu'un politique. Ce bourgeois qui a fricoté, un temps, avec Vichy, n'a décidément rien à voir avec lui. Couve, silencieux mais souriant, s'apprête à lui serrer la main mais Georges reprend son chemin, sans lui adresser le moindre mot.

Silencieux dans sa voiture, Pompidou se demande comment il va raconter son entretien avec le Général à son épouse. Et surtout, est-ce que celle-ci va accepter l'invitation à dîner qui aura lieu après les fêtes de fin d'année ? Sa rancœur est peut-être trop forte pour qu'elle se laisse convaincre, qui sait ? Mais pour Georges, Claude est une femme avec un sixième sens remarquable, elle aurait la possibilité d'y voir plus clair et d'avoir, peut-être, les mêmes conclusions que lui.

Dans un restaurant situé à quelques mètres des bureaux de Georges, une vive conversation a lieu entre personnes liées au monde politique. L'alcool aidant, les langues se délient, les mots parfois prennent des sens que l'on ne désire pas de prime abord. Parmi eux, un jeune homme, proche du mouvement giscardien, lève son verre de vin à l'année qui s'achève et aux plaisirs des politiciens. Cette dernière réflexion fait rire l'ensemble de la table.

- C'est un hommage à Claude ? demande une des invités.

- Pourquoi pas, répond le jeune homme, j'ai vu l'une des photos vous savez ? Elle a de belles gambettes pour une femme de son âge.

Mais le père Pompidou ne doit pas la baiser souvent pour qu'elle aille voir ailleurs.

- Tu crois qu'elle a baisé Markovic ? intervient un autre qui vient de finir son verre cul-sec.

- Qui sait... reprend un des convives plus âgés. Pompidou grouille autour de personnes louches. Paraît que Lazareff ne lui parle plus de peur que toute cette merde retombe sur lui. Même Delon se fait tout petit... faut dire qu'il a été interrogé, lui.

- Personne ne touchera à Claude Pompidou pour le moment, reprend le jeune homme qui a porté le toast. Parce que lorsque Claude va à ses petites sauteries, il y a encore trop de monde impliqué. On verra mieux lorsque Pompidou cessera de jouer les ambigus avec la succession du Général. Et puis...

Le jeune homme n'a pas le temps de finir sa phrase quand un homme de forte corpulence le saisit par le col, au grand dam de l'ensemble des invités qui prennent subitement peur. Le personnage en question n'est autre que Pierre Juillet qui, à une table de là, a entendu toute la conversation.

- Mais qu'est-ce qui vous prend ? proteste le jeune homme apeuré.

Pierre lui donne une violente claque sur la figure.

- Mais qu'est-ce qui vous prend ? répète la victime.

- Ce qui me prend, connard ? déclare Pierre en lui tenant fermement le col de la chemise, c'est que lorsque l'on projette du venin, il faut s'attendre à en recevoir en retour, enfoiré !

Après repris son souffle et retrouvé un peu de calme, Pierre laisse tomber le jeune homme par terre. Il réajuste son manteau brun, met sa pipe dans sa bouche et pose son regard vers celui qu'il vient de frapper.

- Vous avez du sang qui coule de votre nez, jeune homme, finit-il par dire.

Sur ces mots, il retourne aux bureaux de Latour-Maubourg sans ajouter un mot et sans se retourner.

Quel immense plaisir pour le couple de s'éloigner le plus possible de la capitale. Après tant d'événements, Georges et Claude avaient besoin de souffler loin, très loin de cette marmite. Les sessions parlementaires étaient suspendues jusqu'à l'année prochaine, plus rien ne retient le couple à Paris. L'heure de prendre du champ est enfin arrivée. Claude attendait ce moment avec joie. Juste avant de partir, elle tenait à offrir un petit cadeau à leur femme de ménage qui fut d'une efficacité rare depuis le début. Une belle écharpe blanche venant de Christian Dior.

- Mais madame, c'est trop pour moi, dit la jeune femme émue.
- Vous avez toujours été fidèle et vous n'avez jamais accepté les rumeurs à mon égard, répond Claude. Prenez ce cadeau de Noël comme une marque sincère de remerciement.
- Mais... Je n'ai rien à vous offrir madame, proteste Élise.
- Votre fidélité suffit, c'est rare de nos jours.

Quelques heures plus tard, voilà le couple qui part fêter Noël et le Jour de l'An en direction de Cajarc, leur propriété dans le Lot. Il a tenu à conduire lui-même, les longs trajets ne lui ont fait jamais peur et il a donné congé à son garde du corps. Pendant la période de la trêve des confiseurs, tout le monde a le droit de se reposer.

Claude se met à parler une fois que la voiture a enfin franchi le périphérique. Elle se sent mieux, plus en sécurité.

- J'ai envoyé une carte de vœux à Yvonne, dit-elle.
- Yvonne de Gaulle ? demande Georges.
- Bien entendu, on ne connaît qu'une Yvonne dans notre entourage.

Le choix d'envoyer une carte de vœux à Madame de Gaulle n'a rien d'anodin. L'épouse du Général s'est toujours montrée convenable avec Claude, il n'y a aucune raison de ne pas se montrer courtois.

- Et toi ? intervient Claude.
- J'en ai signé en tant que député, une vraie partie de plaisir. Pour le reste, j'ai fait des mots personnalisés.

La politique exige des décisions mesurées à certains moments. C'est cela savoir diriger, quand frapper fort, quand caresser. Ainsi, pour les hommes impliqués dans leurs déboires, selon Claude et Georges, ils n'auront droit qu'au strict minimum. Pourquoi perdre son temps avec des gens qui vous veulent du mal ?

L'arrivée à Cajarc s'effectue très tard dans la nuit. A mesure que la voiture entre dans la propriété, certains bruits d'animaux se font entendre. Des sons qui apaisent les Pompidou à plus d'un titre. Au milieu de la nuit percée par les deux phares, un autre monde plus simple va devenir leur quotidien pendant plusieurs jours. En leur absence, des employés sont chargés de veiller sur les animaux, notamment les chevaux. Et quand ils reviennent dans leur havre de paix, ils ont l'impression de ne pas avoir quitté ce lieu.

Alain viendra les voir pour Noël, puis ils passeront le Jour de l'an tous les deux. Contrairement à de Gaulle, Georges ne répugne pas d'avoir le téléphone à proximité. On ne sait jamais. Le calme de la campagne remplit la pièce principale. Pour calmer le froid bien présent, Georges décide d'allumer un feu de cheminée pendant que Claude va préparer une soupe avec ce qui reste dans la cuisine. Elle fera les courses demain.

Après être allé chercher du bois, Georges prépare le feu et s'y réchauffe les mains.

- Certains diront que nous avons fui la capitale, admet Pompidou.
- On n'a rien fui du tout, assure son épouse.
- Paris est une marmite remplie de vipères, reprend Georges. Le Cantal, il n'y a rien de plus vrai que la terre du Cantal. Elle ne ment pas, elle.

Claude rejoint son mari tenant un plateau avec de quoi faire du café chaud. Elle prend place à côté de son mari dont le regard ne quitte pas le feu de cheminée.

- A quoi va ressembler l'année 1969 ? La fin de nos ennuis ? s'interroge Claude.
- Aucune idée, dans ce domaine, les Hommes ont beaucoup d'imagination, tu sais. J'espère juste que de Gaulle a bien compris mes propos et qu'il fera tout pour calmer les choses, voire virer tous ceux qui ont manqué à leur devoir.

- Tu crois vraiment qu'il le fera ?
- Je crois surtout une chose: il est fatigué, il est à genoux et il ne rêve que d'une chose: revoir Colombey pour y finir ses jours sans avoir un chef de cabinet sur le dos.

Le lendemain matin, Claude va voir les chevaux avant d'aller chercher quelques courses pour le repas du midi. Le soleil se lève sur ce paysage qui lui rappelle à quel point il n'y a rien de plus beau que ce que la nature offre. Un bref soupire s'empare d'elle lorsqu'elle constate que la lumière du bureau est allumée; son mari doit avancer sur quelques dossiers en pleine vacances, chose qu'il essaye de faire le moins possible. Cependant, l'affaire Markovic a commis quelque chose de plus profond que les événements de Mai, une envie de comprendre, un besoin fou de savoir ce qu'il s'est passé. Il a beau s'en défendre, Georges ne parvient pas à décrocher. Hier soir encore, il était au téléphone avec Chirac. Elle sait parfaitement de quoi il était question.

Et elle, alors ? N'est-elle pas la principale cible de ces attaques déshonorantes ? Sa capacité à garder pour elle ses états-d'âmes afin de ne pas enfoncer encore plus son mari est grande. Elle s'en étonne elle-même, mais l'émotion est bien présente. Ainsi, dans sa propre voiture, conduisant au milieu des champs, elle s'arrête quelques instants. Les larmes lui viennent aux yeux et un sanglot s'ensuit. L'horrible année est quasiment derrière elle, mais de grandes épreuves risquent de se profiler à l'horizon, plus violentes encore. Son sixième sens le proclame haut et fort, et ses larmes prouvent à quel point son corps crie son angoisse. Combien de temps pourra-t-elle tenir ainsi sans que son mari ne s'en rende compte ? Quand elle rentrera, elle prendra le téléphone et se confiera à la seule personne possible: sa sœur Jacqueline restée à Paris pour les fêtes.

En allant rapidement faire un tour chez l'épicier de Cajarc, Claude n'a pas l'impression d'être espionnée. Plus de voiture qui la suit, plus de personne qui la regarde de travers. Les habitants de cette modeste ville ont pris leurs marques avec les Pompidou et les ont acceptés. Il faut dire que Georges est quasiment un enfant du pays, en ce sens, il est doublement respecté. Les malheurs de Paris, les mauvaises

rumeurs, les journalistes en mal de sensation et les policiers dépassés par les événements, tout ceci n'existe pas en ce lieu paisible.

C'est tout ce que Claude veut. Elle appréhende déjà leur retour à Paris. Cajarc pourrait être leur maison de repos total quand Georges aura quitté le pouvoir. Car oui, bien qu'ils n'en aient pas encore parlé, Claude est persuadée que son mari n'a pas renoncé à ses visées présidentielles. Il attend simplement le bon moment pour sortir du bois et prouver que les viles attaques ne les ont pas touchées.

- Comment se porte votre mari ? demande l'épicier.

Claude sursaute, perdue dans ses pensées.

- Je vous demande pardon ? dit-elle.

- Votre mari... Georges... Il va bien ? répète l'épicier tout en préparant le sac de course.

- Oui, il savoure ces moments loin de Matignon, explique Claude. Les grandes responsabilités sont toujours pesantes pour n'importe qui.

- Qu'il prenne un bon repos pendant les fêtes de fin d'année, on croit tous en lui, assure l'épicier.

- Merci.

De retour à la propriété de Cajarc, Claude sourit comme elle n'a pas souri depuis des mois. Tout simplement parce que les mots de l'épicier lui ont réchauffé le cœur. Il n'y avait pas d'arrière-pensées, pas de sous-entendus graveleux, cela lui a fait un bien fou.

Le jour de Noël, le couple l'a passé en compagnie d'Alain et de son épouse. C'est un moment de joie intense pour la famille qui fête cela autour d'une bonne table comme sait le faire Claude. Georges est, lui aussi, de bonne humeur. Heureux de retrouver un peu de cet amour familial dont il a tant besoin. Il ouvre une bouteille de vin de sa cave devant la petite famille et porte un toast.

- Ce soir, en ce jour de fête, dit Georges, je voudrais porter un verre à ce que Claude et moi appelons... Un vrai moment de bonheur.

Le repas se déroule tranquillement, dans la plus stricte intimité. Aucun sujet politique n'est abordé entre les quatre convives. Georges pose des tas de questions au sujet des cours de médecine que donne Alain. Il a toujours eu un intérêt particulier pour le destin que s'est

choisi son fils. Lui n'a pas été contaminé par le démon de la politique.

Un heureux choix qu'approuve Claude également. Quand elle se retrouve dans la cuisine, occupée à préparer la bûche, elle est rejointe par son fils.

- Comment vas-tu ? demande-t-il à sa mère.
- Je vais bien. Nous allons tous bien.
- Tu es certaine ? s'inquiète Alain. C'est difficile de croire que tu vas bien avec ce qu'ils ont essayé de vous faire, à toi et à papa.

L'inquiétude d'Alain est pleinement justifiée. Subir de telles attaques, pour n'importe qui, est une dure épreuve.

- Ton père a réglé cela, affirme Claude. Je pense que nous n'aurons plus à en souffrir. Même si...
- Même si quoi ? Il t'a dit ? Il veut se présenter ?
- Pas encore, admet sa mère. Mais si je puis te donner un conseil, évitons d'en parler ce soir. Ce soir, c'est Noël.

Alain obéit au conseil de sa mère et tout est fait pour que le reste du repas se déroule sans la moindre allusion à l'affaire Markovic. La télévision est éteinte et un vinyle tourne toute la soirée.

Vêtu de son gros pull à colle roulé, Georges va se fumer un cigare en attendant que minuit arrive. Il est rejoint par son fils qui s'installe à côté de lui.

- Tu devrais calmer ta consommation de tabac, papa, conseille-t-il à son père.
- Je ne peux pas, affirme Georges, cela m'apaise. Tu veux boire un petit digestif ? Allez, on va se boire un verre de vin avec maman. Je sais que ta femme n'est guère friande de ça.
- Papa ?
- Oui, fiston ?
- Garde confiance.

Deux mots, deux mots suffisent à redonner un peu de sourire à Georges. Il tapote légèrement sur l'un des genoux de son fils.

- Nous sommes une famille unie, dit Georges. Joyeux Noël, mon fils.
- Joyeux Noël, papa.

La semaine de paix qu'ils savourent est celle qu'ils réclamaient depuis des semaines. Tous les matins, néanmoins, Georges ne perd Paris de sa vision. Bien que son dernier entretien avec le Général l'ait quelque peu rassuré, il y a un arrière-goût de méfiance que son expérience politique assume de A à Z. Ainsi, il se lève tôt le matin, se prépare lui-même son café et se rend à son bureau où quelques appels l'attendent. Dans son lourd manteau de laine, sa cigarette à la bouche, il lit quelques rapports que sa secrétaire lui a fait parvenir.

Soudain, un appel vient interrompre ses réflexions. A l'autre bout du fil, c'est Marie-France Garaud, restée à Paris.

- Comment allez-vous Marie-France ?

- Bien, monsieur. J'espère que vous allez bien et que vous profitez du Cantal. Je viens vous dire que j'ai quelques nouvelles du ministère de la Justice.

- Capitant a cédé sa place sans demander son reste, j'imagine, dit Georges. Je lui ai envoyé une carte de vœux, son cancer n'est pas une raison pour le salir. Je n'ai jamais souri à la maladie des autres, ce n'est pas aujourd'hui que cela va commencer.

- Jeanneney m'a l'air plus coopératif, en tout cas, assure Marie-France. Votre dernier entretien avec le Général a l'air de porter ses fruits. Mais mon contact au ministère m'assure... que certaines rumeurs sont encore là.

- Normal, elles resteront là. Mais je suis tranquille sur ce point, les photos sont fausses et les accusations sont sans fondement. Voyons comment les choses vont prendre forme en janvier. D'ailleurs, en parlant de cela, j'ai l'intention, avec Claude, de prendre un peu de champ durant cette période. J'ai l'idée d'un voyage... peut-être en Italie. Faites-le savoir. J'appellerai Édouard pour qu'il me prépare les billets et les quelques visites que j'ai en tête.

Marie-France ne saisit pas le souhait de son patron de faire savoir que l'ancien Premier ministre s'apprête à faire un long voyage en dehors de la France. Veut-il tester l'opinion publique ? Ou bien voir ce que ses ennemis en diront ? Pourquoi pas les deux ? Se refusant d'en demander davantage, la jeune femme accepte la mission et raccroche.

Satisfait de sa décision, Georges va à la fenêtre de son bureau, il observe sa femme en train de pratiquer de l'équitation. Il aime voir son épouse se détendre de cette façon, loin du parisianisme. Quelle étrange femme, elle qui aime tellement les soirées mondaines, les visites de musées, les plaisirs de la conversation culturelle, tout ceci sont mis de côté à cause des rumeurs.

- Elle a plus de courage que moi, murmure-t-il.

Pour oublier un peu les sombres heures de la capitale, il prend une poignée de lettres venues de sa permanence de député. Des vœux de bonne année venant de ses administrés. Eux, au moins, ne l'embêtent pas avec ces histoires de Markovic. Il a reçu également des lettres venant de quelques personnalités dont Lazareff. Il va lui répondre, mais que tout ce monde devine qu'il n'oubliera pas ce qu'il s'est passé. Georges, son stylo à la main, repense à ce propos dit à son fils quand il a appris l'affaire: "Je serais capable de tuer." Ce n'était pas des mots jetés en l'air, sa haine est vive, puissante et ne demande qu'à s'exprimer.

Claude, quant à elle, préfère chevaucher, s'exercer, montrer qu'elle est encore bien vivante. La matinée est fraîche, le froid de l'hiver lui pique le visage, mais le mouvement de l'animal, le fait de galoper et le bruit des sabots frappant le sol poussiéreux sont l'essentiel à ses yeux. Rien que le plaisir de pouvoir accompagner un animal dompter la rassure. Son mari n'a pas cette chance, les politiques sont à l'image du peuple, difficile à dompter. Surtout en France. Après avoir chevauché deux bonnes heures, elle ramène le cheval à l'écurie en attendant de voir le vétérinaire qui passera en début d'après-midi. Des problèmes lointains pour certains, mais pour Claude, plus que prioritaires.

Les journées, ainsi, défilent tranquillement. Georges a même la tentation de vouloir rester ici pour toujours. Enfermé dans ce paysage qui berce sa nostalgie et caresse sa meilleure humeur. Cependant, l'appel de la politique est plus fort que tout et il a un destin à assumer. Ce destin, il le sait, est à sa portée, il n'aura jamais plus l'occasion d'y parvenir. Il doit simplement attendre le bon moment. Ses ennemis ont cru le déstabiliser en collant l'affaire Markovic sur le dos de sa femme, ils vont voir qu'il est encore dans la course.

Il n'a pas encore officialisé sa décision, pour l'instant, son intention est focalisée sur son épouse. Claude a l'air d'avoir repris quelques couleurs loin de la capitale. La compagnie de ses chevaux, le moins d'appels possibles vers la capitale sont devenus sa source de redressement. Cajarc, il en est certain, sera leur maison principale quand tout sera terminé. Ils vivront une deuxième partie de leur vie, plus sereine, un vrai repos bien mérité.

Le soir du 31 décembre 1968, le couple Pompidou a décidé de fêter la nouvelle année en toute intimité. Pas d'invités, juste tous les deux. C'est une volonté commune, une idée pleinement assumée. La solitude du couple a aussi des bienfaits, le couple de Gaulle l'a parfaitement saisi par exemple.

Georges tient à regarder le discours du Général. Il a reçu un appel le matin de la part de Chirac qui lui a donné les quelques grandes lignes des futures paroles élyséennes. Mais l'ancien Premier ministre tient à les entendre, il n'a pas encore donné la raison à son épouse, cependant, deviner quelles intentions se cachent derrière est aisé. La télévision est allumée, installée près de la cheminée, le couple savoure quelques entremets et une bonne bouteille de vin blanc en attendant l'intervention du Général.

- J'ai un étrange pressentiment Claude, finit-il par dire.
- Lequel ?
- Je crois que ce seront les derniers vœux du Général.
- Personne ne le connaît mieux que toi, répond sa femme. Même Foccart.

Foccart... Le nom du patron du SAC... Serait-il derrière tout ceci ? Il y a songé. Après tout, quand un coup fourré du SDECE se profile à l'horizon, Foccart n'est jamais loin. Il n'a jamais apprécié cet homme de l'ombre, le lien principal entre la France et l'Afrique, l'homme des secrets. Mais il doit faire avec, car ce bougre de petit bonhomme détient les rennes des services secrets. Depuis l'affaire Ben Barka, il a appris à se méfier de ces hommes, et surtout de Foccart.

Il est 20 heures et le général de Gaulle va prendre la parole.

“ Françaises, Français ! Mes meilleurs vœux de nouvelle année, je vous les offre de tout mon cœur. Un cœur, que depuis longtemps, permettez-moi de le dire, n'épargne pas les soucis, au sujet du sort de

la France. Mais qui, je vous l'affirme, est aujourd'hui rempli d'espoir. Certes, au printemps dernier, notre pays qui, depuis dix ans, gravit la pente du renouveau s'est trouvé, dans son ascension, tout à coup, saisi de vertige. On a même pu croire un moment qu'il s'abandonnait à la très morbide idée de l'abîme, et qu'il allait rouler jusqu'au plus bas.

Par la suite, le grave déséquilibre de notre économie, résultat inéluctable d'une paralysie de près de deux mois, des charges énormes subitement consenties pour la faire cesser, et des crédits massivement prodigués pour la reprise, nous a conduit, soudain, et à chaud, à une crise monétaire, qui mettait en cause la valeur de notre franc, et par là même, celle de nos avoirs et de nos rémunérations, risquait de nous faire passer sous la dépendance de prêteurs étrangers et suscitait la joie odieuse des spéculateurs de la finance, de la politique et de la presse qui jouaient notre déconfiture. Mais au bout du compte, que nous est-il arrivé ? Ceci d'abord, qu'après son passage à vide, la Nation française s'est ressaisie.

Le 30 mai, elle a, d'un seul coup, montré, massivement, qu'elle répondait à l'appel du Chef de l'État. Après quoi, par les élections, elle a prouvé d'une manière éclatante sa volonté de voir assurer l'ordre, maintenir les institutions et poursuivre la marche vers le progrès. Ceci encore nous est arrivé qu'au total et dans l'ensemble, le bon sens reprend ses droits à l'intérieur de nos facultés. Il nous est arrivé ceci enfin, que notre activité productrice, vigoureusement relancée, dépasse le taux le plus élevé qu'elle ait encore jamais atteint. Que notre monnaie, ayant traversé l'ouragan sans perdre sa parité, se tient ferme sur sa position. Et que tous ceux qui ont misé sur le recul de la France en sont pour leur honte et pour leurs frais.

Portons donc en terre les diables qui nous ont tourmentés pendant l'année qui se termine. Laissons à leurs complices et à leurs partisans la tristesse et la déception. Car le fait que nous ayons, une fois de plus, heureusement surmonté les épreuves nous donne les meilleures raisons d'être confiant en nous-mêmes. Cependant il est bien vrai que nous ne réparons pas dans la pagaille et dans la facilité les mauvais coups qui viennent d'être portés à notre pays. Pour l'éducation nationale, le retour à l'anarchie ne doit pas être toléré, sous peine que

soit inapplicable, tout ce qui a été fait pour elle depuis dix ans. Et tout ce qui est en voie de l'être grâce à la loi d'orientation.

L'intérêt public exige qu'indépendamment des mesures qui, là comme ailleurs, incombent des services d'ordre, ils reviennent à ceux qui sont dans nos universités, nos lycées, nos écoles, sont en fonction, c'est-à-dire : en charge et en responsabilité d'y exercer leur autorité. Et aux enseignants, aux étudiants, aux familles de les y aider activement. Pour l'économie, qu'il s'agisse des prix et des salaires ou bien des dépenses publiques ou bien des changes et du crédit, les limitations, les contrôles voulus, sont absolument nécessaires jusqu'au retour complet à l'équilibre. Ceci pour que nous puissions sauvegarder la balance de nos paiements, consolider dans la réalité, les accroissements de rémunération qui ont été apparemment fixés dans les chiffres. Faire en sorte que nous vendions au - dehors au moins autant que nous y achetions. Bref, empêcher que la supercherie de l'inflation ne nous fasse glisser au gouffre de la ruine et de la misère, comme jadis le chant des sirènes faisait tomber les marins dans la mer. Alors, nous étant remis d'aplomb, nous franchirons certainement dans l'expansion et dans la règle, une étape nouvelle de développement et de prospérité.

Encore faut-il que nous surmontions le malaise moral qui chez nous plus que partout, à cause de notre individualisme, est inhérent à la civilisation mécanique et matérialiste moderne. Faute de quoi les fanatiques de la destruction, les doctrinaires de la négation, et les spécialistes de la démagogie auraient encore une fois beau jeu, de susciter l'amertume pour provoquer l'agitation. Sans que d'ailleurs leur stérilité qu'ils appellent insolemment et dérisoirement la révolution puissent tendre à rien d'autre qu'à tout dissoudre dans le néant ou bien à tout pousser sous les broyeuses totalitaires. Or à l'origine de ce trouble, il y a le sentiment attristant, irritant qu'éprouvent les hommes d'à présent, d'être saisis et entraînés par un engrenage économique et social sur lequel ils n'ont pas de prise et qui fait d'eux des instruments à ce mal du siècle, qui est le mal des âmes. Nous pouvons pour notre part, contribuer à remédier en organisant la participation de tous à la marche de l'activité à laquelle ils contribuent. De telle façon que chacun soit dignement associé à ce

qui se passe à son propre sujet, et qu'il assume des devoirs en même temps qu'il fait valoir des droits.

C'est cela que nous sommes en train de faire dans notre université. C'est cela que nous allons développer après l'avoir commencé à l'intérieur de nos entreprises. C'est cela que nous réaliserons en associant les collectivités territoriales de notre pays et les catégories économiques et sociales. Soit au plan de la région, aux mesures qui touchent la vie locale, soit au plan de la Nation, à la préparation des lois. Voilà la réforme de la condition des hommes, autrement dit : de leurs rapports, qui doit marquer l'an de grâce 1969, et nous faire à la fois plus forts et plus fraternels. D'autant mieux que si nous, français, ne sommes pas actuellement une nation physiquement gigantesque. Si par exemple, il nous faut laisser à d'autres, l'admirable mérite de réussir le tour de la lune, nous n'en avons pas moins à jouer dans le monde, à l'avantage de tous les peuples, un rôle qui soit bien à nous.

Cela implique que sans nuire aucunement à nos amitiés traditionnelles, nous restions solides et indépendants. C'est parce que nous le sommes redevenus, depuis dix ans, après une longue période où le malheur alternait avec l'inconsistance que nous nous trouvons en mesure d'agir. Pour aider efficacement à la solution des problèmes aigus de l'univers, lesquels, chacun peut les énumérer. Il s'agit de la détente et de la coopération à pratiquer au lieu de la guerre froide avec le reste de l'Europe qui d'ailleurs de ce fait, est en évolution. Soit aussi de l'affreux conflit vietnamien auquel peu t mettre un terme des négociations à Paris. Soit de l'issue internationale au drame du Moyen-Orient. Issue qui est déjà tracée, mais qui doit être absolument mise en œuvre, ce dont les grandes puissances ont les moyens, par l'évacuation des territoires conquis par la force. La garantie accordée à chaque camp quant à une juste frontière et quant à sa sécurité. Par la libre navigation attribuée partout et à tous et par un sort acceptable assuré aux réfugiés.

Il s'agit aussi de l'entrée de l'énorme Chine dans le concert des grandes puissances et dans celui des Nations Unies parce que, elle a sa place à y tenir et que l'isolement ne vaut rien. Soit encore de la libre conduite de sa propre vie nationale par le peuple français du Canada. Soit du droit de disposer de lui-même à reconnaître au

vaillant Biafra. Soit de l'aide qui doit être apportée par les nations bien pourvues, au progrès de celles qui ne le sont pas. Soit de l'établissement d'un système monétaire mondial qui soit fondé non pas sur le privilège d'une monnaie, mais sur deux critères impartiaux. D'une part, la valeur de l'or, d'autre part, une organisation du crédit, exclusive de la spéculation.

Ces positions qui sont les nôtres, qui ont été naguère âprement contestées, mais que les événements justifient à l'évidence, nous avons à les soutenir pour l'équilibre et pour la paix du monde. Car cette action-là, elle est de notre intérêt vital et elle répond parfaitement bien à la nature et à la figure millénaire de la patrie.

Françaises, Français, au début de l'année, pour la réussite de la France, je vous souhaite à tous, en son nom, la foi et l'espérance nationale. Vive la République, vive la France !”

Georges reste silencieux après l'intervention. Il s'allume une cigarette et continue à se murer dans le silence le plus complet.

- Eh bien ? demande Claude, qu'en penses-tu ?
- Je crois, finit-il par dire, que mes intuitions sont justes. Le Général ne passera pas l'année 69.
- Il va démissionner ?
- Non sans avoir fait un coup d'éclat, et ce coup c'est le référendum. Le moment d'agir est venu.
- Comment cela ? Tu vas te déclarer ?
- Il faut prendre les devants mais tout en restant courtois. De toute façon, il y a des gens autour de de Gaulle qui ne veulent pas de moi, je crois qu'on l'a bien compris tous les deux. Alors que je me déclare aujourd'hui ou demain.

La détermination de Georges est sans égale. L'année 1968 a prouvé que le Lion n'est ni mort, ni endormi. Il a prouvé aux yeux de la population que ses capacités à gouverner sont bien là. Georges est le vainqueur de mai 68, tout le monde en a bien conscience, de l'opposition au sommet de l'État.

- Que penses-tu d'un petit voyage en janvier ? propose Georges.
- Pourquoi pas ? Voir de nouvelles têtes me fera du bien. Quelle destination as-tu en tête ?

- L'Italie.

Georges se lève et va chercher un morceau de papier où il a griffonné un texte dessus.

- Qu'est-ce que ceci ? demande Claude.

- Un projet de vœux pour le Général. J'aimerais ton opinion.

- « Comment fut-il possible que des hommes qui ont été ministres à mes côtés, qui connaissaient mon ménage depuis des années et des années, aient pu réagir aussi faiblement, aussi honteusement, j'ose le dire, en présence des calomnies scandaleuses, invraisemblables, exprimées dans les conditions les plus anormales par des indicateurs de police de bas étage et évidemment inspirés ? » Tu vas lui envoyer ça ?

- Et pourquoi pas ? Il s'agit de notre honneur, non ?

Claude est particulièrement touchée par la manière dont son mari prend toute cette affaire au sérieux.

- Je t'aime, Georges.

- Je t'aime, Claude.

Le début de l'année 1969 n'a plus rien de prometteur pour Bastien. Le voilà assis dans un bistrot, seul, buvant un café sans regarder ce qui se déroule ailleurs. Il a voulu jouer les journalistes importants, croyant en sa bonne étoile, son ambition l'a dépassé. Aujourd'hui, plus personne ne lui parle sérieusement, le commissaire Samson ne lui adresse plus la parole, l'affaire est au point mort et tout le monde parle d'autre chose au sein du microcosme parisien. Bref, la vague est passée et il a raté le port. Que faire maintenant ? Il est à deux doigts de se faire renvoyer de son journal. Il y a bien des perspectives qui s'offrent à lui mais pour l'instant, la sagesse lui dicte de faire profil bas en attendant des jours meilleurs. Pourquoi ne pas aller à l'un de ces concerts de jeunes chanteurs qui animent tant le cœur des jeunes ? Ceux qui se sont exprimés en mai et qui cherchent un nouveau but dans leurs vies. La guerre du Viêt-Nam continue, la jeunesse ne veut pas en rester là, elle cherche un autre moyen de s'exprimer. Peut-être y a-t-il un sujet à couvrir ? Pourquoi pas. L'idée fait son chemin, un moyen de se refaire une certaine image au sein de la rédaction et de redonner un coup de fouet à sa carrière bien compromise.

- Garçon ! Je vais reprendre un café ! hurle-t-il à l'adresse du garçon de café.

Celui-ci obéit en grommelant, n'approuvant pas qu'on lui donne des ordres de cette manière. La deuxième tasse servie, Bastien prend son carnet, un stylo et commence à prendre des notes sur toutes les idées d'articles qui lui viennent en tête.

- Toujours à travailler, dit une voix assez familière aux oreilles du jeune homme.

Bastien interrompt son travail et lève les yeux. L'homme qui se tient devant lui est le fameux "Bob", le journaliste qui travaille pour "Minute".

- Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai plus rien concernant l'affaire Markovic.

- Je le sais, c'est triste. Vous avez pris un risque et vous avez perdu.
- Vous saviez qu'il n'y avait rien dans le dossier, non ?

Le dénommé Bob ne répond pas, se contentant d'un sourire.

- Bob, finit par dire Bastien après un long silence, les photos... elles viennent d'où ?
- De là où tu veux qu'elles viennent. En attendant, tu devrais appeler ta rédaction, il y a du mouvement en Italie... et peut-être des choses vont en sortir... liées à l'affaire Markovic. Tchao l'ami.
- Nous ne sommes pas amis, rectifie le journaliste.

Cependant Bastien préfère vérifier les conseils de ce type à part. Qui sait ce que cache encore cet individu ? Il se précipite vers le propriétaire du bar et lui demande le téléphone. A l'autre bout du fil, son rédacteur en chef, qui a la voix un peu cassée, commence à le sermonner.

- Bastien ? dit-il, mais qu'est-ce que tu fous ? On te cherche partout.
- Quoi ? Que se passe-t-il ?
- Pompidou, depuis l'Italie, a dit qu'il serait prêt, le moment venu, à candidater à la présidence.
- Quoi ?
- Amène tes fesses, ici !

Le choc est immense, il ne s'attendait certainement pas à ça. Ainsi, Georges Pompidou est sorti du bois et a osé l'impensable. Le journaliste imagine ce qu'il doit bien se passer à l'Élysée. En proclamant ceci devant des journalistes, Pompidou a sous-entendu que l'ère de Gaulle est terminée. Qu'il fallait passer à autre chapitre de l'Histoire de France. Cela doit hurler dans l'équipe de Couve de Murville. Peut-être y a-t-il encore un peu d'espoir de faire un bon papier autour des Pompidou. Rempli de cet espoir imprudent, il se précipite à sa rédaction.

Bastien y trouve son patron dans son bureau couvert de dossiers. L'ensemble de la rédaction est en pleine ébullition, l'effet des propos de Pompidou a eu son effet, l'effet voulu très certainement par le principal intéressé.

- Qu'attends-tu de moi ? demande le journaliste à son responsable.

- Tu vas fouiner du côté de Latour-Maubourg. Trouve des informations et tu regagneras notre confiance. Regarde Paris-Presse, Charpy en fait une pleine page. Va là-bas et trouve quelque chose !
- Au sein des bureaux de Pompidou ?
- Oui. Je veux que tu interrogues quelques-uns des membres de son cabinet. Il y a des restos dans le secteur, tu auras de quoi les trouver et leur parler.

Il s'agit là d'une mission d'une grande confiance. Peut-être est-il revenu en grâce et qu'une nouvelle page de sa carrière s'ouvre. L'enthousiasme des grandes heures le reprend subitement.

L'annonce de Georges est donc une onde de choc qui se répand dans tout le pays. En se rendant près des locaux de la Latour-Maubourg, le jeune homme écoute les informations. L'ORTF relait peu l'information, ce qui prouve que la gêne à l'Élysée doit être palpable. Ceci dit, il n'y a nul découragement dans ses yeux, il doit dénicher des informations et il le fera. En se garant, il décide de rester dans sa voiture, attendant qu'une personne sorte du bâtiment. Il ne connaît pas toutes les personnes travaillant pour Georges Pompidou, par conséquent seul son flair devra faire l'affaire. Bien qu'il ait croisé quelques pontes de l'entourage de l'ancien Premier ministre, il se refuse de prendre contact avec l'un d'eux. Le mieux serait de parler à un second couteau, un jeune qui n'a pas l'expérience. D'ailleurs, Bastien estime avoir déniché le candidat parfait en la personne de ce jeune homme aux allures d'expert-comptable.

Il tente sa chance, sort de sa voiture et s'approche du bonhomme dont la marche est vive.

- Pressé d'aller acheter des cigarettes ?
- Que me voulez-vous ? s'agace le jeune interlocuteur. Je ne réponds pas aux journalistes.
- Je travaille pour "Le Parisien Libéré", je voulais savoir comment le quartier Général de Pompidou vit les déclarations du futur candidat et...
- Je n'ai rien à vous dire.

Cette fin de non-recevoir se place au moment où le jeune homme visé entre dans le bar pour, effectivement, acheter des cigarettes.

- Pourquoi voulez-vous qu'il vous parle ? Il a reçu des consignes.

Le journaliste se tourne vers un homme debout derrière lui. Le personnage est massif, fumant son habituelle pipe, l'air intrigué.

- Bonjour, dit le journaliste.

- Bonjour mon garçon, répond Pierre Juillet. Pour quel journal travaillez-vous ?

- Pour "Le Parisien Libéré".

- Tiens, tiens, n'est-ce pas ce journal qui a fait fuiter quelques informations venant de la SRPJ de Versailles ? demande innocemment le conseiller de Pompidou.

Se sentant démasqué par un homme qui n'a pas l'air commode et qui paraît être prêt à lui en coller une, Bastien marque un pas en arrière.

- Si vous voulez des informations sur les déclarations de monsieur Pompidou, demandez-moi. Alors ? Que voulez-vous savoir ?

Le journaliste n'en croit pas ses oreilles, Pierre Juillet accepte de parler, de répondre à toutes ses questions. C'est une chance inouïe...

- Monsieur, ma question est simple: quelle est l'ambiance dans la majorité présidentielle suite aux déclarations de monsieur Pompidou ?

- L'ambiance, répond Pierre qui tire sur sa pipe, mon petit est simple, c'est celle de la clarification.

- Je n'aurai pas d'autres réponses ? tente Bastien.

- Vous n'aurez rien d'autre. Ah si un dernier conseil, quand on se prétend un journaliste d'investigation, il faut en assumer les conséquences.

- C'est une menace ? ose le journaliste.

- Non, un conseil. Au revoir, jeune homme. Et que je n'apprenne pas que vous fouinez autour de nos bureaux.

Pas mécontent de son coup, Pierre retourne aux bureaux de Latour-Maubourg où doit le rejoindre Marie-France. Les locaux de Georges sont harcelés par des appels téléphoniques. Ces harcèlements frénétiques agacent profondément les responsables dont certains ont l'idée de laisser le téléphone décroché. Pierre, le sourire aux lèvres, ne porte pas attention à l'ambiance globale des locaux. Il marche

tranquillement, les mains dans les poches, jusque dans le bureau de son patron.

Marie-France est déjà là, l'attitude un peu plus stressée que son ami, tournant en rond, elle pense que Georges s'est précipité et qu'il a réveillé une haine dont il n'avait pas besoin.

- Nous n'avions plus d'ennuis avec cette affaire Markovic, dit-elle, nous étions tranquilles pour souffler et aborder le référendum et voilà que...

- Ne t'en fais pas, coupe Pierre. Georges sait ce qu'il fait. Il a mûri cette idée de longue date et il a bien choisi son moment. Cela fait du bordel à l'Élysée comme chez les journalistes, mais ça passera. Maintenant, les choses sont dites, nos ennemis vont devoir se relancer et nous pourrons enfin les démasquer.

La confiance de Pierre pour Pompidou est admirable mais, selon Marie-France, elle frise l'inconscience.

- Le Général n'a pas apprécié ses propos, il va se retourner contre son ancien Premier ministre et ça va recommencer, avertie-t-elle.

- Tu crois que de Gaulle est derrière l'affaire des photos de Claude ?

- Non, mais ceux qui l'entourent pourraient se remotiver.

- Ne t'inquiète pas, Chirac est là pour nous prévenir.

Le téléphone sonne, l'appel de Georges est enfin arrivé. Pierre décroche et s'installe sur un fauteuil sous le regard inquiet de Marie-France.

- Bonjour monsieur, dit Pierre. Comment se passe votre séjour en Italie ?

De l'autre côté du fil, Georges est confortablement installé dans le salon de l'hôtel où il a élu domicile durant son séjour à Rome.

- C'est la folie ici, explique Pierre. Vos propos sur votre candidature à la présidence ont fait grand bruit. Le t out - Paris s'agite. "Paris-Presse" en fait sa une. Tout le monde se fout du référendum que prépare le Général, on ne parle plus que de votre destin.

- Je préfère que l'on parle de moi comme futur candidat que d'entendre Paris propager de sales rumeurs au sujet de ma femme. Je vais faire un tour en Suisse après, gardons contact. Appelez Chirac, demandez-lui comment Couve a pris mes propos.

Quand Georges met fin à la conversation, il se sent ravi de son coup. Provoquer les choses au bon moment, c'est une des leçons retenues venant du Général. Convaincu qu'il met en place la première pierre liée à sa vengeance, il est serein pour la suite des événements. Hier, avec Claude, il a rendu visite au Pape. Aujourd'hui, la visite des meilleurs musées de Rome sera au programme.

Son épouse sort de la salle de bain, prête à sortir.

- Je viens d'avoir Juliette au téléphone, les réactions parisiennes sont plus que prévisibles. Mais bon, il fallait le faire.
- Tu le sais bien, tu as mon soutien, répond Claude qui se choisit un manteau.
- Le Général n'a pas été à la hauteur depuis le début de nos ennuis. Il y a comme... une déception dans tout ceci.
- Tu crois que le Pape est au courant des rumeurs ?
- Paul VI se fiche de tout ceci, ils ont d'autres soucis au Vatican, crois-moi. Nous allons nous offrir un bon restaurant dans le centre de Rome et on passera en boutique acheter un cadeau pour Alain. Cela te va ?
- J'aime te voir de bonne humeur, comme ça.

En effet, ce voyage en Italie fait le plus grand bien au couple. Voir autre chose, se baigner dans une ville millénaire, remplie d'une histoire tout aussi impressionnante que sa culture. Cette idée venue de l'Élysée était loin d'être mauvaise. Georges en profite pour se refaire une santé et poser sa marque. Cependant, il a une angoisse qui ne cesse de l'attaquer depuis ses propos sur sa candidature. Le retour de bâton, ses ennemis n'ont pas désarmé. Ils vont s'en prendre à Claude encore une fois. Sera-t-elle aussi forte qu'avant ?

Cette année 1969 ne doit pas être une année de repos, tout indique qu'elle sera une année de guerre.

Son couple doit tenir face à la calomnie.

Tout est foutu.

Voilà ce que pense le juge Patard en lisant “Le Figaro”. Georges Pompidou ne dissimule plus ses ambitions présidentielles. Vu sa popularité dans le pays, il y a de fortes chances qu’il soit élu si de Gaulle rate son référendum et démissionne. Quel sera son avenir alors ?

Assis dans son bureau de Versailles, attendant de recevoir le commissaire Samson pour faire un point sur l’affaire qui s’enlise diaboliquement vers les abîmes. Il a même été obligé de lâcher sa surveillance sur Marcantoni puisqu’il n’y avait plus rien contre lui. Aucune preuve, aucun indice qui relie directement ce mafieux au meurtre de Markovic. Le dossier est vide. Que faire ? Il se voit déjà retirer l’affaire. Mais quand le commissaire Samson entre dans son bureau, le juge joue son rôle de l’homme sûr de lui, persuadé que l’affaire sera bientôt bouclée malgré les obstacles.

Le commissaire serre la main de son supérieur et s’assied en face de lui. Ils ne se sont pas vus depuis la fin de l’année, une distance est née entre eux et qui se creuse tel un fossé.

- Vous avez lu “Le Figaro” de ce matin ? demande le juge.
- Pompidou ? Oui, j’ai vu. Cela n’arrange pas nos affaires. Nos inspecteurs n’avancent plus dans l’affaire. On n’a rien. Les propos d’Akov sont à mettre à la poubelle. Qu’est-ce que l’on fait maintenant ?

Face à un tel problème, Samson s’attend à ce que son chef décide de changer la direction de l’enquête, la piste Pompidou n’étant plus qu’un vague souvenir qui a eu son heure de gloire. Le moment de réflexion est douloureux tant les décisions qui vont suivre seront d’une immense importance pour la suite des événements. Jamais le juge ne se sent aussi seul. Il se lève et va se chercher une cigarette qu’il allume près de la fenêtre donnant sur la rue.

- Je crois qu’il va falloir continuer, finit par dire le juge.
- Comment ça ?

- Réfléchissez, pourquoi Pompidou dit cela aux journalistes ? C'est pour attaquer ceux qui veulent la Vérité.

- Pardon ?

- Il menace, affirmant qu'il peut devenir président de la République. C'est tout.

Samson reste dubitatif face à l'obstination de son patron. Il va droit dans le mur et il sait que Georges Pompidou a pris les choses en main.

- Monsieur... Si je puis me permettre... Pourquoi chercher à poursuivre la piste Pompidou ? Que cherchez-vous ?

- La vérité.

- Mais le dossier est vide, insiste le commissaire. Vous voulez baser le dossier sur des photos truquées ? Personne n'en voudra. Même pas les pires ennemis de Pompidou au sein du Parquet.

Un appel téléphonique vient interrompre leur conversation. A l'autre bout du fil, l'inspecteur Hocke qui apprend une nouvelle dès plus surprenante au juge: la présence d'Alexander Markovic en France. Mais que fait-il ici ? Patard se souvient bien du frère de la victime, venu témoigner mystérieusement peu de temps après la découverte du corps de Stefan. Ne parlant pas un mot de français, il a fallu faire avec. Et le revoilà aujourd'hui. La conversation dure au téléphone, laissant le commissaire dans le doute le plus complet sur ce qui est en train de se tramer.

- Il demande à vous parler, finit par annoncer l'inspecteur au juge.

- Très bien, très bien, répond le juge. Je vous rappelle.

Voilà un miracle ! Le juge retrouve son enthousiasme, persuadé que le frère de la victime est de retour afin de témoigner et de dire des choses bien plus croustillantes et importantes. D'abord surpris, le commissaire n'a pas la même réaction. Il a tellement vu des pistes s'évaporer qu'il préfère être méfiant, en somme, prendre du champ lui paraît être la moindre des choses. Il aimerait faire part de ses doutes à son supérieur, mais il s'y refuse pour le moment. Ne serait-ce que pour éviter toute tentative de vengeance de la part du juge.

- Le frère Markovic va nous apporter la solution, vous allez voir, persiste le juge fier de lui. Cette fois, c'est la bonne. Il va nous dire

tout ce qu'il sait, et je parie mon meilleur cigare qu'il se mettra à table concernant Pompidou.

- Pourquoi ? ose demander le commissaire.
- Devinez qui est son avocat... Roland Dumas. Vous croyez que le bras-droit de Mitterrand se lancerait dans cette histoire si son client n'avait pas des biscuits pour nous ? Non, non, cette fois... c'est la bonne.

Samson quitte le bureau du juge en faisant la moue. Il sent que cet évènement va capoter, que l'affaire prend une très mauvaise tournure. Commissaire de terrain, homme de la vieille école, il sent que les choses lui échappent. Il recevra le frère de Markovic, il l'emmènera voir le juge, mais pas plus.

Revenu dans les locaux de la SRPJ, il convoque ses deux inspecteurs pour une mise au point. Le commissaire est nerveux, mâchouillant un cure-dent.

- Quand Alexander Markovic va venir ? interroge le commissaire.
- Il se propose de venir déposer demain matin.
- On a encore ce flic qui sait parler l'Anglais ? s'inquiète Samson. Il est toujours dans le service ?
- Il faut vérifier, assure Hocke.
- Qu'est-ce que vous attendez ?
- Monsieur ? demande Célestin.
- Oui ?
- Qu'est-ce que vous en pensez ? Le frère de la victime qui débarque comme ça, sans prévenir ? Il a déjà un avocat, et un avocat de renom ?

Son subordonné n'a pas tort sur le fond. Lui aussi a des doutes. Mais il faut obéir, ordre est de l'interroger et de le faire venir devant le juge d'instruction. Pour ne pas en rajouter, le commissaire choisit de ne pas répondre clairement à la question de son subordonné, laissant planer un doute sur son avis.

La présence de Roland Dumas va réactiver les journaux, remettre de l'huile sur le feu et provoquer des articles incendiaires. Bref, toutes les conditions sont réunies pour que l'enquête reprenne une dimension médiatique.

Seul dans son bureau, le commissaire regarde à nouveau le dossier de l'affaire Markovic. A quel moment tout est parti en cacahuètes ? A quel moment le dossier leur a échappé ? Samson estime que dès lors qu'Alain Delon était cité au sein de l'affaire, l'enquête prenait une tournure déjà inquiétante. Le coup de grâce, ce fut le témoignage d'Akov.

Un arrière-goût de manipulation se fait sentir. Rien n'est dû au hasard dans l'affaire Markovic, tout a été fait pour brouiller les pistes jusqu'à faire oublier l'essentiel: qui a tué ce type ? Cette question ne cesse de l'interpeller toute la journée. Le soir, il n'en dort plus. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de la SRPJ de Versailles et il n'a nullement l'envie de se laisser piéger.

Quand au lendemain, Jean reçoit dans son bureau le frère de Stefan Markovic, une ambiance peu avenante envahit le lieu. Le commissaire n'est pas de bonne humeur et tient à le faire savoir. Un policier a pris place pour prendre des notes pendant que Samson toise ce gros bonhomme à l'allure joviale mais qui dissimule bien des secrets. Le personnage ne parle pas un mot de français et ne fait aucun effort pour s'exprimer dans la langue de Molière n'ayant plus le policier parlant l'anglais à sa disposition. Pour pallier ce problème, Dumas a fait venir son propre interprète.

Dans un premier temps, le policier tente de se montrer courtois et pose les questions d'usages. L'homme n'a pas changé de métier, il se présente toujours comme étant un homme d'affaires. Dumas, de son côté, le laisse parler, se contentant de jeter des coups d'œil vers le commissaire, observant la moindre attitude du policier, anticipant les possibles questions. L'élégance naturelle de l'avocat, grand ami fidèle de Mitterrand, fait contraste avec son client qui offre l'aspect d'un personnage sorti d'un polar de mauvaise facture.

Estimant qu'il est temps de franchir la prochaine étape, Jean décide de mettre les pieds dans le plat et demande à Alexander les raisons qui les ont poussées à revenir en France plusieurs mois après la mort de son frère. Sachant qu'il n'a même pas assisté à son inhumation. Alexander se penche vers son avocat et son interprète, quelques mots sont échangés à voix basse. Cependant, le commissaire n'est pas dupe, tout comme le policier qui transcrit la conversation. Il y a

comme une mise en scène dans leur attitude, rien de naturel ne s'en dégage.

- J'attends, lâche Samson à peine agacé.
- Il faut que je vous dise que mon frère m'a invité en 1967 à un repas chez les Delon, commence le gros bonhomme. Lors de ce repas, il y avait les Delon et les Pompidou. Et une autre personne...
- Quelle autre personne ? interroge le commissaire.
- Mon client le dira au juge, annonce Dumas souriant.

Samson tapote son genou en signe d'agacement. Encore et toujours un témoignage sans preuve.

- Les Pompidou ? dit-il. Georges et Claude, les deux ?
- Oui.

Roland Dumas a l'air satisfait de lui, assurant de la bonne foi de son client. Il faut qu'il parle au juge Patard, insiste-t-il. Ce sont de grandes révélations, qui mettront une nouvelle lumière sur toute cette histoire. Mais avant qu'Alexander soit présenté devant le juge, le commissaire souhaite assouvir sa curiosité.

- Pourquoi parler maintenant ? interroge Jean.
- C'est que... j'avais peur de mes révélations, bredouille Alexander.
- Peur ? dit le commissaire. Vous ne m'avez pas l'air d'être un homme qui a peur. Vous savez que vos déclarations, une fois confirmées devant le juge, seront la cible de bon nombre de personnes. Vous citez le couple Delon, ils seront interrogés sur ce sujet... et le couple Pompidou. Maître Dumas, votre client comprend-il toutes les implications de ses déclarations ?

L'avocat, sûr de lui, répond par l'affirmative. Évaluant la tempête médiatique qui va suivre, car c'est bien la première fois que Georges et Claude Pompidou sont accusés clairement sans rétractation, Jean a un moment d'hésitation. Puis il prend la décision de présenter Alexander au juge Patard, comme il était convenu entre lui et son supérieur. Hocke et Célestin seront chargés de les conduire au bureau du magistrat. Celui-ci va prendre son après-midi, après tout, il y a d'autres affaires à traiter. Les médias ne sont pas encore là, mais il suffira que Patard ait la tentation de convoquer encore une fois les Delon pour que tous les journaux reviennent. Pour l'instant, les

médias sont focalisés sur les propos de Pompidou au sujet de sa future candidature, mais cela sera éphémère.

En sortant de son bureau, il croise ses deux inspecteurs.

- Vous allez me les conduire devant le juge, qu'ils fassent leur numéro, ordonne-t-il.

- Pourquoi dites-vous cela, monsieur ? interroge Hocke.

- Parce que cette histoire pue et que l'on va droit dans le mur, voilà pourquoi. Mais ce n'est pas moi qui décide. Allez les gars, amenez ces types devant le juge et passez une bonne après-midi.

- Vous ne revenez pas au bureau ? s'étonne Célestin.

- Non, je veux du calme, répond le commissaire-adjoint.

Le calme, il va en avoir grand besoin car en début de soirée, le commissaire reçoit un appel du juge. Les événements se précipitent.

- Je viens de voir Alexander Markovic et son avocat. Je suis décidé à aller jusqu'au bout. Il faut vérifier les dires de cet homme qui n'a pas l'intention de quitter le pays pour l'instant, clame Patard.

- Que voulez-vous que je fasse ?

- Vous allez vous rendre à Nice, aidez la police à arrêter François Marcantoni.

- Encore ? Vous avez des éléments nouveaux liés au témoignage de cet Alexander ?

- Faites ce que je vous dis. Nous allons le faire craquer une bonne fois pour toute. Ce qui m'intéresse est de savoir qui Stefan Markovic avait pu faire chanter, si c'était les Pompidou, ou si c'était des gens de l'entourage de Delon.

- Et Alexander Markovic ? Qu'a-t-il dit ?

- Il a confirmé avoir assisté à un repas en compagnie des Pompidou et des Delon. Avec la victime et... Marcantoni. Vos inspecteurs iront vérifier ses dires. Mais je compte sur ce fait pour forcer, enfin, parler Marcantoni à parler. Il sait ce que les Pompidou ont fait.

- L'arrestation de Marcantoni est programmée pour quand ?

- Le 17, explique le juge. J'ai l'accord du procureur. Nous mettrons les gros moyens pour le capturer. C'est un mafieux, je dois me montrer méfiant. Vous allez voir Samson, nous allons mettre fin à cette histoire.

- Oui, monsieur.

L'ambiance de l'Assemblée est électrique. L'année 1969 commence dans un bain de rumeurs encore plus intenses qu'il y a quelques mois. Les murs de ces lieux sacrés de la République, couverts de symboles démocratiques, des statues représentant des hautes figures de l'Histoire de France entendent des bruits, des chuchotements que s'échangent les représentants de la Nation. Un homme n'a pas l'impression de prendre vraiment cela en compte. C'est Georges. L'ancien Premier ministre a la tête ailleurs. Son père vient de faire un malaise cardiaque, il sait qu'il est en train de s'éteindre. Comme beaucoup de fils, Georges a un profond attachement à son père Léon. Sa maladie, sa fin de vie, l'interroge sur sa propre vie et le destin qu'il est en train de se forger.

Il serre des mains, même parmi les députés de l'opposition. Certains lui tapent dans le dos, d'autres montrent un peu de distance. Avant d'entrer en séance, Georges va fumer une cigarette dans la salle des Pas perdus quand un homme vient à sa rencontre. Légèrement plus petit que lui, plus jeune mais le regard tout aussi ambitieux que le sien. François Mitterrand, le député de la Nièvre venu discrètement le voir.

- Que me vaut l'honneur de votre visite François ? demande Georges.

- Je viens brièvement ici pour vous mettre en garde.

- Moi ? Et pourquoi ?

Mitterrand a toujours été un adversaire acharné du Général. Le point culminant ne fut pas en 1965 quand le meneur socialiste a mis de Gaulle en ballottage lors des élections présidentielles mais quand au printemps 68, Mitterrand tenta de prendre l'Élysée par la force parlementaire, estimant que la fuite du Général était un abandon du pouvoir. Et maintenant, celui qui voue de Gaulle aux enfers vient le voir pour l'avertir. Cette année 1969 démarre d'une façon vraiment curieuse.

- Vos propos sur votre candidature ont provoqué un choc sans précédent, mais j'admire la tactique, explique François. Ceci dit, ceux qui veulent vous calomnier avec Markovic ont vraiment pris peur.

- Je m'en doutais, figurez-vous. Est-ce pour cela que vous voulez me parler ?

- Non. Dumas est l'avocat du frère de Markovic. Il est en France.

- Roland ? Que vient-il faire là-dedans ?

- Je sais, je sais. Je lui ai dit que... c'était une belle erreur.

- Une erreur, c'est plus que ça. Votre poulain n'a écouté que son amour des photographes. C'est un trait de caractère qui peut commettre des dérapages mon cher François. Nous le savons tous les deux.

- Oui, j'en ai bien conscience, admet Mitterrand.

Pour une fois, Georges estime que l'ancien rival du Général à la présidentielle est sincère. Après tout, lui aussi a vécu une terrible épreuve avec l'affaire de l'Observatoire.

- Que vient faire le frère Markovic ici ? interroge Georges.

- Il est venu dire que vous avez dîné avec lui, votre femme était présente.

- C'est complètement ridicule, proteste Georges.

- Faites attention Georges, avertie Mitterrand, faites très attention. Vous avez déclenché une guerre en vous annonçant comme possible candidat.

- Ce sont eux qui ont déclenché les hostilités en accusant ma femme. Merci pour ces propos, François, en tout cas. Je saurai m'en souvenir.

En arrivant au sein de l'hémicycle, les députés réunis vont évoquer diverses questions au gouvernement. Couve est présent. Georges le fixe, se demandant quel rôle précis son successeur joue dans ce complot. Chirac est là également, il viendra le voir après la séance. C'est un ami fidèle.

- Monsieur ?

Édouard vient d'arriver, il a croisé bon nombre de députés qui veulent savoir si Georges compte toujours soutenir le référendum.

- Pourquoi cette question ? J'ai donné ma parole au Général. Ma parole vaut mieux que certaines dans cette majorité. Avez-vous

amené ce que je vous ai demandé ?

- Oui, tenez. Acheter ce matin.

Édouard sort un petit carnet de cuir noir que Georges range immédiatement dans sa veste.

- Autre chose avant que la séance ne commence ? demande Pompidou.

- Oui, l'Élysée va envoyer un télex à toutes les rédactions, affirmant que le Général compte bien aller jusqu'au bout de son mandat.

- Merci Édouard, voyons-nous après la séance. Oh, appelez ma femme, voyez si elle a des nouvelles de mon père.

- Bien, monsieur.

Au moment où la séance débute, sous la présidence de Chaban-Delmas, Georges ouvre son carnet tout neuf, se saisit de son stylo et commence à rédiger quelque chose. Peu de députés se demandent ce que peut bien écrire Pompidou alors qu'il est au centre de l'actualité.

Dans quelques heures, il devra affronter les autres parlementaires de son groupe, c'est là qu'il verra avec certitude ceux qui le suivront dans la future campagne présidentielle et ceux qui l'abandonneront. Ce sera une décision difficile à prendre, à assumer sous tous les angles. Pourquoi ? Parce qu'une campagne électorale signifie que le référendum a échoué et que le Général a posé sa démission. Un avenir plus que probable, selon Georges.

Chirac a des intuitions similaires. Il retrouve son mentor dans un couloir de l'Assemblée après la séance. Le jeune et ambitieux secrétaire d'État exprime les mêmes analyses.

- Il se peut que le Général ne vous reçoive plus, estime Chirac.

- C'est ce que veulent mes ennemis. Je ne crois pas à cette théorie. Je crois que le Général a besoin de moi, ne serait-ce que pour mettre ma popularité au service de son référendum... et puis cette affaire Markovic le dépasse. Encore un coup de pouce et il prendra la bonne décision. Il faut savoir attendre et tous ces salauds s'en mordront les doigts.

- Vous avez des noms ?

- J'ai de sérieux soupçons.

Chirac a rarement vu son patron avec autant de colère dans sa voix. Il ne pardonne pas, il n'oublie pas.

- Marie-France continue de me fournir les éléments nécessaires venant de la Chancellerie. Je la vois ce soir. Je vous tiendrai au courant. Pour l'instant, confirmez que je soutiens le référendum du Général. C'est tout.

Les deux hommes se serrent la main, promettant de se revoir le plus rapidement possible. Avant de se quitter, Chirac ne manque pas de souhaiter un bon rétablissement au père de son mentor.

- Merci, se contente de répondre Georges.

Jacques Chirac est un homme toujours pressé. Voulant aller vite, poursuivant le temps comme on poursuit un but dans la vie. Georges aime le surnommer le bulldozer et il n'a pas volé ce qualificatif. Le grand personnage, les cheveux gominés, entre dans sa voiture et ordonne à son chauffeur de prendre la direction du Secrétariat d'État à l'Emploi. Modeste poste, certes, mais hautement stratégique dans la galaxie Pompidou.

D'abord silencieux, Chirac demande à son chauffeur de mettre la radio afin de couper un peu l'ambiance monotone du véhicule.

- ... Oui, l'arrestation de Marcantoni est une vraie avancée dans l'affaire Markovic. Personne ne peut nier l'importance de l'événement. Jugez donc, 2 000 policiers mobilisés pour faire des barrages sur les routes et la surveillance des ports. Et plus de 150 CRS attendaient Marcantoni quand il s'est présenté devant le juge...

- Ce juge est un crétin, estime Chirac. Un vrai con.

Le jugement de Chirac est quasiment le même que celui de Georges. Dans le couloir de l'Assemblée, après une dure séance aussi pénible qu'éprouvante, Georges veut un peu de calme et va se réfugier dans la bibliothèque. Lui, le littéraire, l'ancien professeur, se sent tellement mieux au milieu de ces ouvrages. Après avoir savouré l'ambiance studieuse qui lui rappelle tant de souvenirs, il sort du lieu, une cigarette au bec. Il est sur le point de rejoindre son garde du corps quand un journaliste l'interpelle.

- Monsieur Pompidou ?

- Que me voulez-vous ? Vous travaillez pour quel journal ?

- Combat.

- Vaste programme, répond Georges ironiquement.

- Monsieur Pompidou, avez-vous quelques secondes à m'accorder ? Que pensez-vous des accusations d'Alexander Markovic qui affirme vous avoir vu chez les Delon en compagnie de la victime et de votre épouse ? C'est ce qu'il a déposé face au juge Patard. C'est clairement une accusation. Que répondez-vous à cela ?

- Vous ne manquez pas de culot, vous, constate Georges, agacé.

Une sombre colère s'empare de Georges, il est sur le point de jeter sa cigarette et à l'écraser avant d'engueuler le journaliste. Mais il se calme, estimant que le sang-froid est la meilleure des protections quand il est en conversation avec un journaliste aux arrière-pensées malveillantes.

- Monsieur de Combat, commence-t-il, vous pourrez dire ceci à vos lecteurs: Georges Pompidou n'a rencontré les Delon qu'à deux reprises. Une fois chez les Lazareff et une autre fois lors de la première de "Paris brûle-t-il ?". Ce sera ma seule réponse. Me suis-je bien fait comprendre ? Je ne répondrai plus à vos questions, si vous avez des interrogations à mon égard, appelez mon service de presse.

- Bien, monsieur.

- A la bonne heure, je vous souhaite une bonne soirée.

Quand il rentre le soir dans son appartement, il voit Claude fatiguée qui feuillette quelques livres.

- Comment vas-tu ? Tu as mauvaise mine, constate Georges.

- Je dors mal, explique Claude en montrant un exemplaire du Paris Libéré évoquant l'arrestation de Marcantoni. Cela recommence ?

- Cela s'arrêtera, affirme Georges. Marie-France doit venir me voir ce soir, elle a des informations à me transmettre.

- Soit.

- Si tu veux... je ferai suspendre nos abonnements de journaux. Pourquoi lire de telles choses, cela te fait du mal.

- C'est une bonne idée. Et ton père ?

- Édouard m'a donné des nouvelles, il va falloir que je vienne le voir. Je crois que c'est la fin. Il n'aura pas l'honneur de voir son fils devenir Président.

Quelques minutes plus tard, Marie-France se présente au domicile des Pompidou, un lourd dossier sous le bras. Le visage marquée par la fatigue, la jeune femme demande une grosse tasse de thé bien

chaude avant de faire son compte rendu à Georges. Claude, de son côté, refuse d'assister à la réunion, préférant noyer ses pensées dans un bon livre.

Réuni e dans le bureau de Pompidou, la jeune conseillère attend que Georges termine la lecture d'un rapport qu'il tient fermement entre ses deux mains.

- On peut dire beaucoup de choses concernant Delon, remarque Georges, mais au moins, il a le sens de l'honneur sur cette affaire. Vous savez que des journalistes commencent à me poser des questions sur les déclarations de cet Alexander Markovic ? Des vautours, ce sont tous des vautours.

- Attendez monsieur, voici ce que Marcantoni a dit lors de son premier interrogatoire.

Marie-France tend un autre papier que Georges lit rapidement.

- Ce juge est fou, je ne vois que ça, constate l'ancien Premier ministre. Moi, parler avec les Markovic en anglais ? Je sais à peine dire comment je m'appelle en anglais ! Et là ! Dans cet autre rapport, Alexander qui décrit ma femme comme étant brune ? Mais c'est se foutre du monde ! Comment peut-on avaler ça ?

- Patard est aveuglé par sa propre ambition, pense Marie-France. Votre nom le rend fou.

- Ils n'ont pas besoin de le pousser plus vers la folie, mes chers ennemis, cet abruti le fait tout seul.

La colère laisse place à un mouvement de lassitude qui n'échappe pas à Marie-France.

- C'est un vaste complot, oui, mais un complot nourrit par de gros imbéciles sans nom, lâche-t-il. En tout cas, ils n'auront pas perdu de temps à contre-attaquer après ma sortie en Italie. Le SDECE est têtue.

C'est la première fois que Georges évoque clairement ses soupçons en face de l'un de ses conseillers. Voilà une preuve non négligeable de l'extrême confiance qu'il place entre lui et cette jeune femme si dévouée depuis le début de l'affaire.

- Comment est l'ambiance à la Chancellerie ? demande-t-il à Marie-France.

- Glaciale, répond la conseillère. Jeanneney fait son possible pour nous aider. Mais chacun a l'impression que l'affaire entache la

politique... surtout celle du Général. Ce qui est plus ennuyeux.

- Et les photos ? Elles circulent toujours ?

- Toujours.

- Tant que personne n'ose les publier... admet Georges.

Décidément, ses ennemis veulent aller jusqu'au bout. Mais il a des atouts, son énergie, un groupe de fidèles et des députés qui jugent cette affaire aussi absurde que malveillante pour la suite.

Marie-France précise que Marcantoni accuse le juge de l'impliquer dans une vaste affaire d'État.

- Oui, je l'ai lu, confirme Georges. Mais je ne pleure pas sur le sort de ce gangster. S'il a tué ce Markovic, qu'il paye. La seule chose qui m'importe, c'est de ne plus voir le nom de ma femme dans le dossier.

- Monsieur, rien ne tient depuis le début, la justice finira par le voir.

- La justice oui, mais il y a une autre justice. Plus acerbe, plus cruelle. C'est celle de la politique. Croyez-moi Marie-France, ce n'est pas en se basant sur la justice que l'on mettra fin à cette histoire. C'est en s'attaquant à celle des politiques.

- Nous serons tous à vos côtés, monsieur, assure la jeune conseillère.

- Certes.

Les mots rassurants de Marie-France apaisent à peine Georges. Le doute l'assaille, sera-t-il assez fort pour contrer les coups venus de l'entourage du Général et mener sa propre barque vers le sommet de l'État ?

- Merci pour ce que vous faites Marie-France, et je tâcherai de remercier le ministre de la Justice. C'est un des rares hommes d'honneur qui soient encore en poste. Je vous appelle un taxi. Reposez-vous bien, nous avons des heures bien sombres à affronter.

Quand Marie-France sort du bureau pour aller rejoindre le taxi, elle salue Claude de la main et lui rend son salut par un sourire. La jeune conseillère hésite à venir lui dire quelques mots gentils, en tant que femme, elle partage les souffrances et la colère de l'épouse de son patron. Mais finalement elle s'abstient de toute parole supplémentaire. Dans ce genre de situation, il vaut mieux faire attention à tous les mots que l'on prononce, que ce soit en public ou dans le privé.

Georges sort de son bureau et raccompagne sa conseillère jusqu'au palier de son appartement.

- Soyez prudente que vous rentrez chez vous Marie-France, je ne serais pas étonné si des agents du SDECE étaient là à vous surveiller.
- Merci pour votre bienveillance, monsieur. Bonne nuit.
- Bonne nuit.

La porte se ferme lentement et le couple se retrouve dans un silence apaisant. Néanmoins, Georges souhaite parler, s'épancher sur l'affaire et ses décisions. Dans le malheur, le couple tient, c'est ce qui est le plus important à ses yeux. Il prend place à côté de sa femme qui poursuit la lecture de son livre.

- Tu lis Pagnol ? s'étonne Georges.
- La meilleure façon de tout oublier, assure sa femme.
- Tu sais ce qui me rend fou avec tout ça, c'est de me dire que les barons qui veulent ma peau n'ont qu'une seule chose à me reprocher: c'est de ne pas avoir été résistant. Juste ça.

Comme si un gaulliste se devait d'être obligatoirement un résistant ? Claude n'a jamais compris cette espèce de vertu que certains barons veulent imposer afin de savoir qui est digne d'être gaulliste et qui ne l'est pas.

- Mais je pense avoir plus de courage que beaucoup de barons qui se revendiquent résistants de la 25e heure que le Général tolère. Ces gens ont toujours été jaloux de ma position. Je n'ai trouvé que cela, de la jalousie. Depuis mon premier discours en tant que Premier ministre jusqu'à aujourd'hui, ce n'était que cela... de la jalousie.
- Tu as survécu à tout cela, pense Claude.
- Certes... Je continuerai à me battre... Qu'ils comptent là-dessus. C'est mon seul travail, en réalité. Quand je suis absent Claude, je ne veux pas que tu t'enfermes ici.

La férocité du monde étonne toujours le couple Pompidou. La vie n'a rien d'abject, cependant elle renferme des épreuves dont chacune d'elles est vécue comme un moment injuste. Sauf si on y trouve une leçon.

- Sortir serait la meilleure solution, ajoute Georges. Soyons vus, et que diraient les Français si le futur candidat à la Présidentielle se cachait ? C'est cela que veulent nos ennemis. Que l'on se cache.

Mais on ne se cachera pas. Il faudra répondre coup pour coup jusqu'à ce que tout ce complot s'effondre.

Claude approuve l'idée, ils ont toujours agi ainsi et elle s'est bien rendu compte qu'agir ainsi les aide à maintenir un mouvement de sympathie dans la population. Élément non négligeable pour une future campagne présidentielle.

- Pour ce qui est de mon père, murmure-t-il, je compte l'inviter à Orvilliers ce dimanche. Le fait de nous voir lui fera le plus grand bien. Qu'en penses-tu ? Alain sera là au cas où.

- L'idée est bonne, pense Claude.

- Chaque épreuve est une réponse de la vie, ajoute-t-il avant de se lever. Allons dormir, demain est un autre jour.

Dehors, dans la nuit fraîche parisienne, un homme observe l'appartement des Pompidou, collé contre le mur, fumant une cigarette. Quand la lumière s'éteint, celui-ci retourne dans sa voiture et s'en va.

Mal dormir, se sentir précipiter dans les abysses, voilà les sentiments parcourant l'âme du commissaire-adjoint Samson. Surtout quand il écoute le rapport de ses deux inspecteurs. Hocke et Célestin sont formels: les Pompidou n'ont pas pu être là. D'autant plus que Georges est bien connu pour ne pas maîtriser la langue de Shakespeare, comment aurait-il pu avoir une conversation avec les Markovic ? Bref, le témoignage du frère de la victime ne vaut rien. Les deux inspecteurs attendent que leur chef prenne la parole, mais c'est le silence qui s'impose. Il le savait, ce coup ne donnerait rien, le dossier continue d'être vide.

- Je l'avais prévenu, finit par dire le commissaire.
- Qui cela ? ose Hocke.
- Patard, il s'est précipité et il s'est planté. Et aux dernières nouvelles, il veut perquisitionner la maison de Marcantoni à Goussainville. Il tient jusqu'au bout mais il tombera. En tout cas...
- En tout cas ? répète Célestin.
- Je ne sais pas si j'irai me rendre à cette perquisition... Je n'y crois plus.
- Alors quoi ? On abandonne ? s'étonne Célestin.
- On laisse le juge s'enfoncer. S'il veut inculper Marcantoni pour assassinat parce qu'il n'a rien d'autre, qu'il le fasse. Le tribunal n'en fera qu'une bouchée. Messieurs, je vous l'avoue sans détour... on ne saura pas qui a assassiné ce Stefan Markovic... Pourquoi ? Parce que le juge n'a eu qu'un seul objectif; tout faire pour mêler les Pompidou à cette histoire. Si vous voulez être déchargés de l'affaire, je ne vous en voudrai s pas.

La révélation est de taille. Mais les deux policiers n'ont nullement l'intention de quitter l'affaire. Il faut aller jusqu'au bout, au moins jusqu'à ce que le dossier soit fermé.

- Marcantoni sera inculqué ? interroge Hocke.
- Bientôt. Mais cela ne me concerne plus... Vous savez quoi messieurs ? J'en ai plus rien à foutre.

Jamais les propos du commissaire n'ont été aussi crus vis-à-vis de l'affaire et du juge. S'il ne démissionne pas de l'affaire, c'est uniquement pour éviter que les journaux en fassent des tonnes auprès du public. Il serre la main de ses deux inspecteurs et quitte son bureau pour aller faire une promenade, réfléchir un peu sur ce qu'il va faire dans les jours à venir.

Tout en marchant à travers la ville de Versailles, fumant cigarette sur cigarette, il ne fait pas attention à la personne qui le suit plus ou moins discrètement. Le jeune homme qui tente de lui parler n'est autre que Bastien. Le journaliste a perdu toutes les faveurs de sa rédaction.

- Je croyais que nous nous étions mis d'accord, déclare le policier en remarquant le journaliste.

- Je suis venu vous dire que j'ai donné ma démission, je vais travailler en tant que journaliste indépendant.

- C'est une lourde tâche qui vous attend, alors. Vous avez joué la mauvaise carte et vous devez payer, c'est la vie. J'espère que cela vous donnera une bonne leçon pour la suite de votre carrière. Moi aussi j'ai joué la mauvaise carte en acceptant l'affaire Markovic.

- Le juge vous vire ?

- Non, mais je vais couler avec lui. J'attends juste de voir jusqu'au Patard est prêt à aller dans sa connerie.

- La piste du frère Markovic n'a rien donné ?

- C'est un gros con manipulé.

- Manipulé par qui ? s'étonne Bastien.

Le commissaire ne répond pas, préférant lui taper dans le dos, geste inhabituel de sa part. Puis il lui serre la main, signifiant ainsi qu'il met fin à la conversation. Ce sera certainement la dernière fois que les deux hommes se verront.

- Passez à autre chose, conseille le policier, il y a une élection présidentielle qui se profile. Ce sera un sujet intéressant pour vous. Mais je doute que vous ayez accès à Pompidou.

- Le Général est toujours à l'Élysée, réplique Bastien.

- Son référendum, personne n'en veut, il va démissionner. Adieu jeune homme.

Adieu... Oui, il est probable que les deux hommes ne se reverront plus. Le commissaire regarde ce jeune journaliste ambitieux s'éloigner progressivement. Il est encore jeune, sa fougue s'apaisera dans la sagesse et il aura la possibilité de se refaire. Lui, de son côté, estime avoir fait ce qu'il a pu. En reprenant sa marche en direction du château, il essaye d'envisager l'avenir. Le monde est en train de changer de voie, le Général va bientôt quitter l'Élysée et il est probable que Pompidou soit son successeur. En tant qu'enquêteur sur l'affaire Markovic, sa carrière sera forcément ralentie, voire davantage. Cependant, son sort ne sera pas aussi dur que celui du juge, un élément qui met un peu de pommade sur son angoisse. Car oui, le policier angoisse. Le fait qu'il n'ait pas répondu à Bastien sur les personnes susceptibles de tirer les ficelles derrière toute cette affaire de calomnie prouve qu'il a peur de quelque chose.

Peur de quoi ? Des forces qui le dépassent ? Probablement. Son supérieur, le commissaire Camard, a bien fait de lâcher l'histoire, sa prudence fut plus fine que la sienne. Il est encore temps de quitter le navire avant qu'il ne coule... Sa décision est prise.

Samson se rend au tribunal de Versailles dans l'intention de trouver le juge. Il le dénêche dans l'un des couloirs du tribunal, occupé à discuter avec le procureur Lajeunie.

- Je crois que votre commissaire veut vous parler, glisse-t-il à l'oreille du juge.

- Ah oui ? Samson ! Venez !

Le policier a le visage tendu, chose assez rare quand il se présente face à son supérieur hiérarchique.

- Monsieur le juge, puis-je vous parler quelques minutes ? dit-il à Patard.

- Eh bien oui, si vous voulez.

Les deux hommes s'éloignent du couloir, se plaçant dans un endroit plus propice à échanger des propos devant rester discrets.

- Que voulez-vous me dire commissaire ? demande le juge sur un ton quelque peu soucieux.

- Monsieur, je ne viendrai pas à la perquisition de la maison de Marcantoni. Vous pouvez trouver un autre de mes collègues qui fera parfaitement l'affaire.

- Vous abandonnez le dossier ? s'offusque Patard.
- Monsieur, reprend le commissaire, je ne suis pas un policier idéaliste, j'ai passé l'âge, mais je ne souhaite pas aller plus loin dans une affaire que nous ne parvenons pas à résoudre. Trop d'enjeux qui nous dépassent et qui nous empêchent de voir la vérité.
- La vérité, s'agace Patard, c'est que Stefan Markovic a été assassiné par un complot dont les ficelles ont été tirées par la Mafia et les Pompidou...
- Nous n'avons jamais réussi à le prouver, monsieur, et nous n'y arriverons jamais.
- Vous me lâchez ?
- Il faut croire. Au revoir, monsieur.

La journée débute dans la plus grande des tranquillités pour Georges et Claude. Élise a préparé un bon petit-déjeuner que le couple savoure dans une ambiance silencieuse. La jeune femme sent bien que ses employeurs ne soient pas dans leur meilleure forme. Le visage de Claude exprime une fatigue bien compréhensible, une mauvaise nuit sans doute tandis que Georges se contente de lire un rapport parlementaire.

- Vous pouvez laisser la vaisselle dans la cuisine, Élise, dit Claude, je la ferai tout à l'heure.

- Bien madame.

- Je vais appeler papa, dit Georges à sa femme en se servant une tasse de café. Je suis très inquiet. Puis j'irai à quelques rendez-vous. Édouard m'aidera à préparer un entretien pour un journal. Oh ne t'inquiète pas, il ne sera pas question de l'affaire... juste pour parler politique.

- Parler politique, répète Claude.

- Oui, après tout, je suis un élu de la République, mon rôle premier est de parler politique, non ?

- Tu prépares le terrain, tu ne renonces pas ? dit Claude.

- Le référendum sera un échec, alors non, je ne renonce pas.

Dans le regard de Georges, Claude y voit une détermination qu'elle aperçoit rarement mais qui reste néanmoins fort efficace.

- Je sais que tu as encore mal dormi, dit Georges. Quelque chose ne va pas ?

- Ce week-end à Orvilliers, je me demandais... pourquoi n'aurions-nous pas une vie normale ? Comme tous les autres ? Ton père avait l'air tellement heureux au milieu de nous. Nous étions si semblables à une famille normale.

- Tu penses que c'est une erreur de vouloir me présenter, finalement ?

La discussion semble prendre une mauvaise tournure, ce n'est certainement pas le moment pour une dispute de couple alors que des

forces se liguent contre eux. Georges est sur le point de répondre quand le téléphone sonne. Élise décroche et se tourne vers lui.

- Monsieur... C'est monsieur Balladur.

- Ah, je prends.

Georges s'empare du combiné.

- Allô Édouard, oui ?... Voyons-nous au bureau dans une heure.

Claude n'aura pas le fin mot de cette conversation. Elle laisse partir son mari et va se réfugier dans la lecture.

- Madame, dit Élise toute penaud, le journal d'aujourd'hui.

- Pas la peine, je n'ai nullement envie de le lire.

- Bien, madame.

- Par ailleurs, Georges m'a confirmé qu'il allait cesser les abonnements. Mais comme il a beaucoup de travail, je le ferai moi-même.

- Bien, madame.

Pendant ce temps, Georges se rend dans ses locaux de Latour-Maubourg. Il y retrouve Édouard qui lui serre la main. La réunion porte sur la préparation de l'entretien avec "l'Expansion". C'est un journal sérieux, de bonne réputation, assure Georges et qui n'a nullement été compromis, pour l'instant, avec l'affaire Markovic. En ce sens, l'ancien Premier ministre se sent plus à l'aise. Néanmoins, au cours de la discussion avec son conseiller, Georges a du mal à sortir de sa tête le visage de son père terriblement fatigué. Il sent que quelque chose de grave va arriver.

Et l'attitude de Claude qui semble, elle aussi, terriblement fatiguée lui pèse.

Claude n'apprécie plus Paris.

En tout cas, elle ne voit pas ce qu'elle pourrait y faire maintenant. Seule sa famille la retient encore ici. Alors que peu de gens ont montré une vraie solidarité à son égard, elle a pu voir ce que tout Paris pensait d'elle en vérité. C'est peut-être cela qui la blesse le plus. Être victime de calomnie, c'est une chose, mais de voir ses plus proches amis, ou supposés comme tels, penser que tout ceci serait vrai... Cela la dépasse sur tous les points. Même si elle en parle à son mari, elle n'aura pas les réponses souhaitées. Alors que faire ? Parler

à son fils ? Elle préfère le tenir loin de tout ceci. Sa seule solution est d'en parler en la seule femme en qui elle a pleinement confiance, sa sœur Jacqueline. Cependant, ce ne serait que des mots de réconfort. Au fond d'elle-même, elle a besoin d'entendre peut-être des mots plus crus, entendre pourquoi toute cette machination a pris si vite dans un milieu qu'elle croyait bien connaître.

Alors elle s'empare du téléphone et appelle l'épouse de Pierre Lazareff, Hélène...

Les deux femmes se donnent rendez-vous dans un café assez proche du centre de la capitale. Ravie de pouvoir revoir une amie avec qui elle ne s'est pas entretenue depuis le début des ragots, l'épouse du journaliste le plus respecté de Paris arrive les bras ouverts et fait la bise à Claude comme si rien ne s'était produit. L'épouse de Georges invite Hélène à prendre place en face d'elle.

- Tu sais que je suis très contente de te revoir Claude, dit-elle avec le plus grand des sourires.

- Merci Hélène, je suis bien contente de te voir aussi.

- J'ai cru que notre amitié était fichue.

La gêne de Claude en guise de réponse ne permet pas d'établir une communication saine entre les deux femmes.

- J'ai entendu dire que Léon est au plus mal, comment Georges prend la chose ? dit Hélène.

- Il est résigné et attend la nouvelle fatale. C'est un Auvergnat, ils ont un côté assez fataliste, je trouve. Mais cela n'entrave pas sa volonté.

- Et toi ?

- Moi ? Je cherche à comprendre.

Enfin, la véritable raison de cette invitation est enfin venue. Claude aborde l'affaire sans prendre de gants. Alors qu'on vient de leur servir deux tasses de thé, l'épouse de Georges redit sa phrase tout en touillant sa tasse machinalement.

- Comprendre les rumeurs ? demande Hélène.

- Personne ne m'a prévenu, lance Claude avec du dégoût dans la voix. Pendant des semaines, tous les rédacteurs en chef étaient au courant, pendant des semaines, personne n'a eu la présence d'esprit de m'avertir. Pourquoi ? Ai-je été si désagréable à vos yeux ? Jamais,

me semble-t-il, je n'ai été une femme de mauvaise compagnie. Mon caractère ne vacille pas vers la haine et l'insulte. Mais vous êtes tous en train de m'y pousser.

- Que veux-tu que je te dise, Claude ? Je suis désolée.

Désolée, ce n'est pas le mot qu'elle veut entendre. Tout le monde peut être désolé. Non, ce qu'elle désire, ce sont des explications.

- Tu crois, reprend Claude, que j'ai pris cela avec humour ? Quand une femme est soupçonnée d'être... disons le mot... une salope... aux yeux de tout le monde, il faut prendre cela avec humour ? En tant que femme, tu devrais le comprendre, non ?

Hélène baisse les yeux, touchée par tout ce que vient de dire son interlocutrice. Oui, elle a fait preuve d'une grande lâcheté en ne disant rien.

- Et dire que mon mari veut devenir président... reprend Claude.

- Tu refuses qu'il le soit ?

- Tu sais que je n'aime pas la politique, je n'aime pas les gens qui entourent de Gaulle et j'apprécie guère les gens qui entourent Georges. Et il y a de quoi après ce qui est arrivé, non ? J'attends.

- Attendre quoi ?

- Ma réponse à cette question: pourquoi ?

La question est simple mais la réponse risque d'être compliquée. Hélène ne sait pas comment exprimer sa pensée.

- Alors ? insiste Claude.

- Claude... finit par dire Hélène... Nous sommes dans un milieu où l'amitié n'existe pas. Il n'y a que des intérêts en jeu, c'est tout. Ton mari le sait autant que moi, il n'y a que toi qui ne l'as pas compris. Mon compagnon est un des journalistes les plus respectés de Paris, si les rumeurs qui t'ont entachée finissent par entacher sa propre réputation... Claude, Pierre peut être sans pitié quand sa réputation est en jeu.

- Dans ce cas, qu'il n'organise pas de soirées chez lui à Louveciennes.

- Vraiment, je pensais que tu comprendrais...

- Maintenant si, je l'ai compris. Tu sais Georges entrera à l'Élysée en colère, moi, j'y entrerai avec la haine.

Après avoir dit ça, Claude boit le reste de son thé, quitte la table, paye l'ensemble de l'addition sans ajouter un mot.

Claude retourne à l'appartement les larmes aux yeux. Elle se refuse de pleurer face à son mari, face à quiconque d'ailleurs, mais la tentation est forte. Tellement forte. Sa rage est grande et profonde et même Georges ne pourra la calmer. Et comment va-t-elle supporter une probable campagne présidentielle ?

Décidément le malheur s'abat sur nous.

Cette pensée de Claude, elle se le redit à elle-même, assise dans un couloir de l'hôpital, attendant que Georges termine de parler à son père. Il vient d'avoir un nouvel infarctus et cette fois, c'est bien la fin.

- Tout va bien maman ?

Alain vient d'arriver, prenant place à côté de sa mère.

- Je m'inquiète pour ton père, dit-elle. Même si tout le monde s'y attendait... C'est toujours douloureux de perdre un parent, j'en sais quelque chose.

- Et moi je m'inquiète pour toi.

- Merci mon garçon.

La porte de la chambre s'ouvre lentement, Georges a le visage pâle, visiblement, il vient de comprendre qu'il ne reverra pas son père vivant. Claude et Alain viennent le rejoindre.

- Rentrons, murmure Georges.

Mardi 4 février, un appel rompt le silence de la nuit vers deux heures du matin. Georges se réveille en premier, il se doute bien de l'origine de tout ce boucan. Claude reste dans un premier temps au lit, s'attendant à voir entrer son mari pour lui annoncer la terrible nouvelle. Mais Georges ne revient pas. Alors elle se décide à aller voir ce qu'il se passe dans le salon. Elle trouve son mari assis sur le canapé, fixant un tableau en fumant une cigarette.

- Je suis désolé, Georges.

- Il est mort en paix, c'est l'essentiel. Personne ne l'a mis au courant de nos ennuis, l'hôpital a plus d'honneur que le monde politique, tu sais. Il va falloir que je prépare les obsèques. Il voulait un enterrement intime, c'est ce qu'il aura. Dès demain, j'aurai droit à une pluie de condoléances... en espérant qu'ils seront tous sincères.

- Georges... Je t'aime.

C'est la seule chose qui lui est venue e en tête, néanmoins, ce sont des mots aussi intenses que loyaux.

Le lendemain, dans la voiture qui le conduit à ses bureaux, il lit un message que François Mauriac lui a fait parvenir au plus vite. Ce sont des mots remplis d'une grande émotion qui touche grandement l'ancien Premier ministre.

“ Cher monsieur et ami,

Moi qui suis du côté de ceux qui seront bientôt pleurés, je comprends le premier la douleur des fils qui perdent un père comme devait être le vôtre.

Il n'y a rien de si beau qu'une lignée comme celle dont vous êtes issu. C'est ce qu'il y a de meilleur dans ce peuple.

Je suis de tout cœur avec vous.

François Mauriac “

Georges entre dans son bureau de Latour-Maubourg avec les mots de Mauriac en tête. Madeleine, sa secrétaire, est la première à lui présenter ses condoléances. Puis il se saisit de quelques dossiers et pénètre dans son bureau où l'attendent Pierre Juillet, Marie-France Garaud et son fidèle Édouard. Chacun tente d'avoir le mot juste. Mais Georges donne l'impression d'être ailleurs. Pierre est le premier à prendre la parole, confortablement assis sur son fauteuil.

- Georges, je peux vous affirmer que le juge Patard est dans de beaux draps. Toute son enquête s'écroule, même le procureur n'y croit plus.

- Ah, répond Georges qui s'allume une cigarette. Pourtant, je suis certain que les canards d'extrême droite continueront à faire courir des bruits, voire à faire imprimer les fameuses photos... Oh je ne leur en veux pas, tout simplement parce qu'un journal pétainiste fait toujours la même chose: salir et salir encore. Les autres journaux devraient s'en souvenir. Non, ce qui va nous poser problème, c'est pour la future campagne.

- Du référendum ? demande Édouard.

- Non, la présidentielle. Le référendum est déjà plié. Seul le Général s'obstine, explique Pompidou. Il faut penser à l'avenir.

- L'avenir ne se fera pas avec l'affaire Markovic, assure Pierre. Je vous dis que c'est foutu pour le juge, le dossier est totalement vide. Même Marcantoni n'a pas à s'inquiéter, ils finiront par le relâcher.

- Mais mes ennemis ne me lâcheront pas, il n'y a qu'un moyen de sauver l'honneur de ma femme et le miens... c'est que je gagne la présidentielle.

- Votre popularité est déjà une bonne base, annonce Marie-France en feuilletant un dossier.

Tout le monde sait que Georges doit reprendre en main le parti gaulliste. Il sait que les ennemis de sa candidature ne vont pas désarmer et qu'ils vont tenter de le nuire.

- Vous voulez que j'organise une réunion avec les grandes pontes du parti ? demande Édouard.

- Oui, dès que possible. Pierre, vous allez surveiller ces journaux, dès que quelqu'un osera reprendre une nouvelle liée à l'affaire, prévenez-moi. J'ai déjà eu des journalistes venus m'emmerder dans les couloirs de l'Assemblée. Quant à vous Marie-France, continuez à garder vos liens avec la Chancellerie. Nous avons besoin d'un gros coup, un seul, pour mettre fin à tout ceci. Dès que j'aurai l'occasion de le faire, croyez-moi... Ils cesseront leurs attaques ignobles. Il faut juste attendre le bon moment.

L'équipe de Georges se retrouve après la réunion dans un petit restaurant. Assis autour d'une table, chacun y va de sa petite phrase concernant les événements récents. Pierre est le plus confiant. Les nouvelles qu'il a pu collecter et celles de Marie-France le rassurent au plus haut point.

- La mort de son père ne l'a pas abattu, bien au contraire, estime Pierre. Vous ne trouvez pas ?

- Et Claude ? Quelqu'un sait si elle tiendra une campagne ? s'inquiète Marie-France. La dernière fois que je l'ai vue, elle n'était pas... en bonne forme.

- Il faut faire confiance à Georges; cette élection, ce sera sa vengeance et il y tient, affirme Pierre. Pourquoi croyez-vous qu'il a lancé sa petite phrase quand il était en Italie ? C'était pour leur dire:

vous croyez m'avoir abattu ? Je ne suis pas mort ! Et je vous emmerde.

- Georges n'est pas un homme grossier, commente Marie-France.

- Je le sais, mais il y a pensé très fort, ricane Pierre.

Édouard est celui qui s'exprime le moins, se contentant d'écouter la conversation.

- Il faudra, en tout cas, surveiller Claude, juge Marie-France.

Georges ne pourra pas gagner l'élection si sa femme n'est pas dans l'histoire de la campagne. Le couple, cela est essentiel aux yeux des électeurs.

Il n'a plus fait ce geste depuis des années. Le juge se mord l'un de ses doigts. Seul dans son bureau, il attend qu'une nouvelle audition commence. Il va devoir interroger François Marcantoni qui, tout comme bien des témoins ou des suspects dans cette affaire, ne lâche rien. Personne ne va vers son sens, à chaque fois, il a un obstacle d'une grande importance face à lui. Un obstacle de plus en plus grand, de plus en plus puissant. Contrairement à ce qu'imaginent certains protagonistes de l'affaire, René est loin d'être un idiot. Les mises en garde de Samson et de Camard, les défections autour de lui, les ricanements, la mauvaise volonté du procureur à lui venir en aide. Bref, le juge se sent bien seul. L'affaire le dépasse, il le sent bien. Avant l'arrivée de Marcantoni et ses avocats, René tourne en rond. Si cette confrontation ne mène à rien, il est perdu. Pour sauver son honneur de magistrat, il prévoit déjà d'inculper Marcantoni, même s'il sera le seul à se retrouver au tribunal. Il doit y avoir un coupable et ce sera lui. Quant à Pompidou ?

Là, le juge bloque. A sa fenêtre, le printemps versaillais a pris forme. Combien de temps restera-t-il encore ici ? Au sein du Tribunal de Versailles ? L'avenir s'annonce sombre. Tout va se jouer dans cette dernière audition, soit il fait craquer Marcantoni et il parvient à lui faire avouer la présence des Pompidou, soit il l'enverra tel quel au Tribunal en tant que seul et unique responsable de la mort de Stefan Markovic et ainsi, il sauvera au moins la face.

Dehors, François Marcantoni attend d'être reçu par le juge. Encadré par une série de policiers et d'avocats, le gros bonhomme attire les regards des passants et de certains curieux travaillant au Parquet de Versailles. Deux hommes l'observent, fumant leurs cigarettes, restant attentifs à l'attitude de l'accusé. Hocke et Célestin sont ici pour observer. Ils n'ont pas la moindre illusion sur ce qui va se produire. Marcantoni est un rude gaillard, ayant une bonne connaissance du Milieu, le juge n'a pas encore trouvé le moyen de le faire plier et cela

n'étonne guère les deux policiers qui ont enquêté sur l'affaire depuis le début.

- Des nouvelles de Samson ? demande Hocke.
- Il a pris quelques jours de congé, histoire de prendre du recul. Comment s'est passée la perquisition chez Marcantoni.
- Rien. On n'a rien trouvé de vraiment probant. Des armes, des dossiers, mais rien qui ne fasse peur aux avocats de Marcantoni.
- Comme c'est étonnant. Samson a bien fait de se tirer.
- Et nous, qu'est-ce que l'on devient ?
- Nous ? On suit le patron, que veux-tu que l'on fasse ? dit Célestin.
- Le patron ? Tu parles de Patard ou de Samson ?
- De Samson. Tu suivrais Patard, toi ? Non, il est foutu, qu'il reste dans sa mouise. Personnellement, j'estime que nous avons fait notre devoir à la limite de la morale, pas la peine d'aller plus loin. Et puis Pompidou sera président de la République, tu veux avoir des ennuis avec le nouveau pouvoir ? Pas moi, en tout cas, soit heureux, Alain Delon n'aura rien, plaisante-t-il.

Célestin n'a pas oublié que son collègue éprouve une vraie admiration pour l'acteur qui a été mêlé à l'affaire.

- A-t-on avis, demande Hocke à son collègue, franchement, qui est derrière tout ça ? Qui a encouragé Akov et Alexander Markovic ?

Ce n'est pas la première fois que Hocke aimerait savoir la source de l'affaire, l'origine des forces qui les ont poussés à enquêter de cette manière sur une personnalité politique d'importance et surtout, sur son épouse.

- Si tu veux garder ton emploi, et c'est la dernière fois que je te le dis, mon cher collègue, je te conseille d'éviter de poser cette question à quiconque du service. Allez viens, on va se prendre un verre.

Au même instant, une secrétaire sort du bureau de Patard pour informer les avocats de Marcantoni que le juge est prêt à les recevoir. L'accusé semble serein, silencieux, il a des regards complices envers ses avocats et des gestes de sympathie pour les policiers qui l'escortent. Le bonhomme a le visage d'un personnage digne des Tontons Flingueurs, savant mélange d'humour et de sérieux. Et vu les fréquentations de l'intéressé, beaucoup s'imaginent qu'il est capable de bien des choses pour arriver à ses fins. L'ancien résistant

aime se pavaner avec des allures de Parrain mais il reste fort discret sur les noms des personnes de son entourage.

La rencontre avec le juge est loin d'être la première. L'homme commence à nouer un lien particulier avec ce magistrat qui est de la même génération. Patard lui demande de s'asseoir, encadré par ses avocats, l'audition peut commencer. Un greffier est installé non loin du bureau du juge, tapotant sur sa machine à écrire afin de retranscrire les paroles de chacun. L'entretien débute dans un échange de regard intense.

Le début de la conversation reprend les questions sur la fameuse soirée chez les Delon où les Pompidou étaient censés se trouver avec les frères Markovic et Marcantoni lui-même. Le juge espère encore faire craquer le mafieux et lui provoquer des propos qui arrangeraient sa position instable. Un événement le ramenant dans la course, réhaussant sa réputation et changeant la donne. Espoir vain. L'accusé répond sans avoir de crainte dans sa vie, encouragé par ses avocats, Maître Isorni et Maître Ceccaldi qui tiennent à tenir tête au juge d'instruction.

- Monsieur le juge, déclare Isorni, mon client n'a nullement l'envie de devenir le bouc émissaire de règlements de comptes politiques. Vous comprenez ?

- Maître, je ne suis l'instrument d'aucune vengeance politique, réplique Patard. Je trouve vos propos plus qu'insultants.

L'ambiance dans la pièce devient soudainement plus tendue encore. Même le greffier chargé de rédiger le compte rendu le ressent. Il jette des regards furtifs vers son patron dont le comportement vient de se durcir. Maître Isorni est un avocat bien connu du public, ayant été le défenseur de Pétain lors du procès du maréchal en 1944 et celui du principal organisateur de l'attentat du Petit-Clamart contre le général de Gaulle. En somme, un personnage que Georges et Claude ne portent pas vraiment dans leur cœur, sentiment qu'ils partagent exceptionnellement avec René Patard. Mais ce n'est pas un juge de Versailles qui impressionnera le médiatique avocat. Le sulfureux personnage apprécie de jouer avec les nerfs des magistrats pour qui il n'a pas une grande estime.

- Nous savons que votre perquisition dans la villa de mon client n'a absolument rien donné, ajoute Isorni. Vous n'avez aucun lien qui pourrait vous amener à la culpabilité de mon client, il n'a rien à voir avec la mort de Stefan Markovic...

- Vous n'êtes pas au tribunal, Maître, coupe Patard.

- Non, mais je sais que nous sommes à une audition de la plus grande importance.

L'accusé ne dit rien, laissant l'avocat et le juge converser dans un ton mêlant autant la colère que le mépris. Pour mettre un peu la pression sur Marcantoni et ses avocats, le juge sort une pochette en plastique transparente d'un tiroir de son bureau et le montre à l'accusé. Le sachet contient des cartes de visites saisies dans la maison de Marcantoni et qui portent le nom de Marc Anthony. Le sachet passe de main en main, les avocats se demandent bien où veut en venir le juge.

- Vous savez que sur les lettres où la victime vous accuse, il inscrivait votre nom ainsi... "Marc Antony".

Les deux avocats examinent longuement la carte de visite puis ils échangent quelques paroles discrètement avec leur client.

- En quoi est-ce une preuve ? s'interroge Isorni. C'est tout ce que vous avez trouvé chez mon client ? ironise l'avocat.

- Monsieur Marcantoni connaissait la victime, répond le juge, je constate que votre client n'a toujours rien dit sur ses liens avec la victime.

- Parce que je n'en ai pas ! assure l'accusé.

- Greffier, dit le juge, écrivez-bien que l'accusé ait bien affirmé qu'il n'a aucun lien avec la victime.

Encore une fois, la tension est au plus haut, personne ne songe à montrer qu'il va plier face à l'autre. Patard joue sa dernière carte, il veut au moins voir Marcantoni en prison pour la participation au meurtre de Markovic.

- Monsieur le juge, reprend Isorni, mon client ne connaît ni Markovic, ni les Delon et encore moins les Pompidou. Ceci dit...

- Ceci dit ? répète le juge.

- Il y a un moyen fort simple et totalement légal de savoir si mon client dit la vérité ou non.

- Lequel ?

Mesurant ce qu'il va dire, désireux de faire son effet comme un avocat expérimenté, Isorni prend son temps pour répondre. Puis, quand il juge le moment opportun, il reprend la parole.

- Convoquez les Pompidou.

- Pardon ? s'étonne le juge.

- Convoquez les Pompidou, nous allons faire une demande officielle en ce sens. Nous réclamons que vous, monsieur le juge, vous puissiez entendre les Pompidou sur cette fameuse soirée évoquée par Alexander Markovic. Ce ne serait que justice, non ?

La demande est plus qu'étonnante, elle estomaque le magistrat même. Comment sortir de ce piège ? Lui, convoquer Georges et Claude Pompidou ? Quel scandale à l'heure où tout le monde parle de l'ancien Premier ministre comme le prochain Président. Il entrevoit toutes les terribles conséquences qui vont tomber sur sa tête et pourraient mettre en péril sa propre carrière.

- Je ferai part de ma décision quand j'aurai votre demande par écrit, explique Patard qui préfère mettre de côté la réponse.

- Elle le sera, vous pouvez me faire confiance, monsieur le juge, dit Isorni.

La fin de l'audition se termine par cette demande qui va changer la face de l'affaire, tout le monde en est bien conscient. Patard donne congé à Marcantoni, qui restera en prison, et aux deux avocats. Seul dans son bureau, il se met à avoir soudainement peur. Voir les Pompidou face à lui... Répondre à des questions plus que gênantes... Quel événement, quels problèmes vont venir par la suite... Patard s'en mord les doigts encore plus. Il s'assied derrière son bureau, une source d'angoisse est en train de naître.

Que faire ?

Jamais Patard ne s'est senti aussi seul.

Jacques Chirac est le plus jeune membre du gouvernement Couve de Murville. Tout le monde connaît son lien évident avec Georges pour qui il a une profonde affection. En ce sens, certains ministres se méfient de lui, mais il n'en a cure, le bulldozer - comme l'appelle Pompidou - avance. Pour lui, l'avenir s'appelle Georges Pompidou et l'affaire Markovic ne pourra dévier le destin présidentiel promis à son mentor. En cette matinée printanière, il se retrouve à nouveau dans sa voiture avec chauffeur, occupé à lire les différents journaux, cherchant des articles liés à Markovic. On y évoque principalement ce référendum sur la réforme du Sénat qui est prévu le 27 avril. Jacques, comme beaucoup, n'y croit pas. Mais il se garde bien de le dire. Tout comme Georges, il milite officiellement du côté du Général, mais en privé, ses doutes sont bien présents. Comme à son habitude, il demande à son chauffeur de mettre la radio, France Inter, pour être plus précis. Les premiers mots qu'il entend, tenus par le journaliste Yves Mourousi, le stupéfait.

- ... Ainsi, pour la première fois depuis le début de l'affaire Markovic, il semblerait que le couple Pompidou sera convoqué par le juge René Patard, en charge de l'enquête. Cette information provient de l'ACP...

Son sang ne fait qu'un tour et hurle à son chauffeur de faire immédiatement demi-tour. La voiture roule à vive allure jusqu'à son bureau. Chirac fulmine, il en devient pratiquement rouge écarlate, lorgnant entre la colère et la peur. La peur pour les retombées, la colère contre ceux qui ont laissé passer l'information au sein de la rédaction de France Inter. Radio d'État, par ailleurs.

- Bande de salauds, dit-il tout bas, bande d'ordures...

Chirac n'a pas de mots assez durs pour qualifier cet acte, selon lui, de trahison envers l'État et envers son meilleur serviteur, à savoir Georges Pompidou lui-même. Arrivé à ses locaux, son dossier sous le bras, il se précipite à son bureau, enjambant les marches de

l'escalier trois par trois. L'homme est vif, grand et élancé, il n'y a pas d'essoufflement quand il s'assied, tout en gardant son manteau, mais la colère est toujours vive. Il se saisit de son téléphone et appelle immédiatement le ministère de l'Information. Tout en montrant des signes de nervosité, comme le tremblement de ses jambes, il compte d'abord exposer une colère froide.

A l'autre bout du fil, le secrétaire d'État à l'emploi tombe sur le ministre lui-même, Joël Le Theule. Bien qu'il soit un supérieur hiérarchique, Jacques n'en a cure et n'a pas du tout l'intention de se taire face à une telle ignominie.

- Qui a laissé passer ça ? demande Jacques.
- Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, monsieur le secrétaire d'État.

Le fait de rappeler son titre agace profondément Jacques. En effet, il n'est que secrétaire d'État mais il est surtout un des hommes de confiance de Georges, et cela le pousse à se comporter ainsi.

- Vous vous fichez de moi, monsieur le ministre, vous n'avez pas entendu l'information concernant Geor... concernant monsieur Pompidou ? Vous ne savez pas ce que vos journalistes disent à la radio ?

Un bref silence s'ensuit. Le ministre reprend la parole, quelque peu gêné. Quelque chose de grave vient de se produire et le responsable de l'information gouvernementale a laissé passer cela.

- Concernant Pompidou ?

C'est tout ce que le ministre trouve à dire au secrétaire d'État. Chirac laisse sa colère prendre le dessus.

- Vous ne savez pas que le juge songe à convoquer les Pompidou dans l'affaire Markovic ? Cela vous a échappé ? A quoi cela sert d'avoir un ministre de l'Information quand l'information n'est pas surveillée ?

Le ton de Jacques devient de plus en plus insolent. Ce qui ne plaît absolument pas au ministre.

- Je fais mon travail, monsieur le secrétaire d'État, et je n'ai de compte à rendre qu'au Premier ministre et au Président, rappelez-vous de cela !

- Je m'en rappelle bien et rappelez-vous de ménager l'avenir, monsieur le ministre.

- Attention à vos propos, Chirac !

- Et vous, attention à ce que vous allez faire dans les minutes qui suivent. Le Général n'apprécierait pas que son ancien Premier ministre soit convoqué pour une affaire criminelle et encore moins que les gens l'apprennent par la radio officielle !

Cette fois-ci, Jacques a été le plus fort. Ses avertissements ont porté leurs fruits. Nul doute que le ministère, voire l'Élysée même, va procéder à un blocage de l'information. Jacques se calme un peu en allumant une cigarette puis va regarder par la fenêtre de son bureau, histoire de reprendre un peu ses nerfs. Sa secrétaire entre dans le bureau, lui demandant si son rendez-vous est toujours d'actualité.

- Oui, oui, confirmez-le. Je dois encore passer un appel et j'y vais. Dites à mon chauffeur de se tenir prêt.

De nouveau seul, le secrétaire d'État se saisit de son téléphone et contacte immédiatement les bureaux de son mentor. C'est Madeleine, la secrétaire de Georges, qui décroche.

- ... Oui, bonjour monsieur Chirac.

- Bonjour Madeleine, monsieur Pompidou est-il dans son bureau ?

- Oui, monsieur.

- J'aimerais lui parler immédiatement, c'est très urgent.

L'appel de Jacques est transféré sur le champ au téléphone personnel de Georges dans son bureau. En présence d'Édouard et Pierre Juillet, l'ancien locataire de Matignon décroche.

- Oui Jacques...

- Monsieur, je pense que vous êtes au courant de la nouvelle, commence-t-il sans perdre de temps. Sachez que j'ai appelé Le Theule, il a essayé de me balader mais je crois avoir été assez ferme pour qu'il prenne la situation en main et que l'information ne soit plus diffusée sur l'ORTF.

- Merci Jacques, répond Georges, vous êtes un politique d'honneur. Je saurai m'en souvenir, sachez-le.

- Merci monsieur.

Le calme de Pompidou n'est qu'un calme de façade. Il attend que Chirac raccroche pour faire éclater sa colère. Toute la rage que le

politique a cumulée depuis qu'on lui a dit que sa femme était citée dans l'affaire, a l'air de trouver son point culminant. Il va même jusqu'à jeter son cendrier contre le parquet en hurlant que ceux qui ont fait cela ne sont qu'une bande d'enfoirés sans honneur. "L'honneur ! Ce mot ne veut-il rien dire pour ces scélérats ?" répète-t-il. Édouard tente de calmer son patron en lui expliquant que rien ne pourra pousser la vérité à dévier de sa route. Pierre, lui, reste dans son coin, fumant sa pipe et attendant que Georges se calme.

- Vous avez parlé de grand coup à faire, monsieur, finit-il par dire à son patron. Ne croyez-vous que le moment est arrivé ?

Georges écoute la proposition dans un silence dès plus froid. Pierre n'a pas tort, peut-être qu'une action maligne et qui saurait répondre à la situation pourra mettre un terme à toutes ces attaques qui polluent la vie de son couple depuis trop de temps. Dans un premier temps, il tourne en rond, se grattant la tête, fumant cigarette sur cigarette. Pierre le regarde et reste confiant, sachant que son patron trouvera la bonne solution.

- Je n'irai pas, déclare Georges à ses deux conseillers, à cette convocation. Plutôt mourir. Non, nous allons envoyer un télex à l'AFP pour dire officiellement ce que je pense.

- Et après ? interroge Édouard légèrement inquiet.

- Comme vient de le dire Pierre, c'est le moment de frapper fort. J'ai une idée et je crois que cela va fonctionner.

Georges ouvre la porte de son bureau et demande à sa secrétaire de venir avec de quoi noter.

Celle-ci se présente avec un carnet et un stylo. Elle prend place sur une petite chaise et attend que Georges entame sa dictée.

- Selon une information, commence l'ancien Premier ministre, diffusée ce matin par l'ORTF et reprise par la presse, les défenseurs d'une personne inculpée dans une affaire judiciaire ont demandé l'audition de M. et Mme Georges Pompidou. Cela fait suite à une série de rumeurs mensongères... complaisamment répandues depuis déjà plusieurs semaines à des fins totalement étrangères à l'intérêt de la justice. Le secrétariat de l'ancien Premier ministre du général de Gaulle fait connaître que M. Pompidou et son épouse ignorent tout des causes et des circonstances de ce fait divers.

Georges termine sa dictée et demande à relire le texte retranscrit. Il le lit attentivement, jugeant chaque mot utilisé, l'ancien professeur de Lettres reprend le dessus.

- Bien, qu'en pensez-vous ? demande-t-il.
- Simple et efficace, juge Pierre.
- Et vous Édouard ?
- Rien à ajouter de plus.
- Madeleine, reprend Georges à l'adresse de sa secrétaire, vous signerez le message en écrivant bien: Secrétariat de Georges Pompidou, ancien Premier ministre du général de Gaulle. J'y tiens.
- Bien, monsieur, répond la jeune femme.

Une fois que la secrétaire est allée mettre au propre le texte, Pierre se met à sourire. Il a parfaitement compris la stratégie de son patron. De son côté, Édouard est un peu plus dans le flou.

- Monsieur... Je ne vois pas en quoi vous faites un énorme coup, dit-il. C'est un bon communiqué, mais il n'a rien qui puisse ébranler nos ennemis.
- Bien au contraire, répond Pierre. Georges a été très malin... Il a cité un nom qui n'a pas encore été lié à l'affaire.
- Lequel ?
- De Gaulle, explique Pompidou.

En effet, en citant le nom de de Gaulle pour la première fois depuis le début de l'affaire, Georges compte bien faire vaciller les certitudes de ses opposants. Même si le Général n'a aucun lien avec Markovic, prononcer son nom en rappelant que Georges fut son Premier ministre va porter un sérieux coup sur la campagne du référendum qui débute et sur la réputation même du Général.

- J'imagine ce que cela provoquera à l'Élysée. Couve de Murville et tous les autres qui ne peuvent pas me voir... Et même le Général... Je sais qu'il panique pour son référendum, Jacques me l'a confirmé. Il n'est pas à l'aise et il sent que la fin approche. Partir avec son nom cité d'une façon ou d'une autre dans l'affaire Markovic sera un rude coup, assure Georges. Il m'a promis un dîner il y a plusieurs mois de cela, vous allez voir que dans quelques heures... Il m'appellera pour que l'on se voit à l'Élysée. Maintenant, laissez-moi quelques minutes, je vais appeler ma femme et la rassurer.

Chose promise, chose due, Georges appelle sa femme sur le champ. Celle-ci se trouve chez eux, toujours enfermée et ne désirant recevoir personne. Même si elle ne regarde plus la télévision et qu'elle ne reçoit plus les journaux, il est de son devoir de la prévenir vu la situation.

La voix de Claude est celle d'une femme fatiguée, mais qui est emprunt toujours d'une volonté de défi.

- Bibiche, c'est Georges. Il y a du nouveau concernant cette fichue affaire Markovic.

- Que se passe-t-il encore ? demande-t-elle d'un ton las.

- Le juge souhaite nous convoquer.

La phrase explose dans la tête de Claude, c'est la pire des choses qui pouvait lui arriver. La justice peut les convoquer... L'épouse de Georges a une soudaine envie de vomir tant la chose est inimaginable.

- Qu'allons-nous faire ? dit-elle d'une voix quasi tremblante.

- Ne t'en fais pas, je crois que j'ai pris la bonne décision en envoyant un télex affirmant que nous n'irons pas. Et surtout, le fait que j'évoque le général de Gaulle dans le texte. J'ai été son Premier ministre, qu'on ne l'oublie pas.

Claude, dans sa sainte horreur à tout ce qui se rapproche de près ou de loin à la politique, ne saisit pas toutes les subtilités de la stratégie choisie par son mari. Face à cela, elle n'a plus qu'à lui faire entièrement confiance. La confiance entre eux, entre ce couple plus que soudé, c'est la dernière chose qui lui reste pour ne pas sombrer.

- Je t'en reparle ce soir, reprend Georges, mais surtout fais moi confiance, je ne laisserai personne nous faire du mal, d'un ministre jaloux à un juge incompetent.

- D'accord.

Quand elle raccroche, Claude va s'asseoir sur le canapé. Elle refuse de pleurer, mais la tentation est puissante. Cette fois, leurs ennemis sont allés trop loin, les choses peuvent basculer. La gorge est nouée, elle se sent mal. Même la cigarette ne parvient plus à la calmer. Sortir ? Pour avoir l'occasion de se faire suivre par un journaliste malveillant ou bien un policier chargé d'enquêter sur elle ? Sa première réaction est d'aller se réfugier dans les livres. La lecture est

la seule chose qu'elle a trouvé pour se cacher du monde sans pour autant se laisser aller dans l'alcoolisme ou autre travers, Claude a bien trop d'orgueil pour se laisser aller.

De son côté, Georges cherche à dissimuler sa tension, il va voir les responsables du parti afin de se mettre d'accord sur des dates de meetings ayant pour thème le fameux référendum. Il sait que l'on va le regarder avec dans les yeux ce plaisir de voir un politique en difficulté. Tout comme Claude, Georges a un profond orgueil, une volonté de ne jamais montrer en public que l'on est atteint. C'est une règle de vie plus que nécessaire lorsque l'on navigue dans le milieu des politiques. Et puisqu'il espère entrer dans le bureau du Général en tant que président de la République, il se dit que s'il craque devant ces gens, dont certains le détestent, ce sera fini pour lui et tout son courage afin de combattre ces infâmes rumeurs n'aura servi à rien. Se dire vaincu par des personnes aussi basses ? Non, Georges le refuse. Il mettra toute sa rage et toute son ambition dans la balance.

Le dernier acte de cette "guerre" vient de commencer, il est certain qu'il en sortira vainqueur, quel qu'en soit le prix, pour son honneur et surtout celui de son épouse.

Jacqueline vient rendre visite à sa sœur qui refuse de sortir. Les jours ont passé depuis le télex et il semblerait que les choses se soient calmées. Contrairement à sa grande sœur qui refuse de lire les journaux, Jacqueline ne s'en est pas privée. Elle a remarqué, au fur et à mesure, que les articles disparaissaient progressivement, persuadée que les choses allaient s'arranger, elle se décide à rendre visite à Claude dans le but de lui redonner un peu d'espoir. Le lien familial est l'une des rares choses qui reste à l'épouse de l'ancien Premier ministre.

Quand elle découvre sa grande sœur après des jours sans nouvelles, Jacqueline sent que Claude ne va pas très bien. Bien qu'elle ne soit pas plongée dans une totale dépression, Jacqueline estime que sa sœur n'en porte pas les signes. Cependant, son esprit n'est pas loin de plonger dans les abîmes. La femme de ménage n'ose lui parler, bien que son lien avec les Pompidou devienne de plus en plus fort, elle tient à garder ses distances sur ce sujet. La pression politique et sa rencontre avec les deux policiers lui ont fait clairement peur. Moins elle s'en mêle, moins elle risque quelque chose. Cependant, Élise garde toute son estime pour Claude en tant que femme et en tant que personne qui la côtoie au plus près.

- Merci d'être venue, annonce Claude souriante, cela me fait plaisir.
- J'espère que tu ne doutes pas de ma volonté d'être toujours à tes côtés, nous sommes sœurs, nous devons nous entraider.
- Tu as su pour le juge ?
- Oui, mais je sais aussi que tu n'as reçu aucune convocation.

En effet, le couple Pompidou n'a reçu aucune lettre ni aucun appel venant du Tribunal de Versailles. Rien. Ce qui serait une bonne nouvelle, finalement. Néanmoins, la blessure de l'affaire est plus profonde et le fait que le juge ait abandonné l'idée de les convoquer n'apaise en rien sa colère autant que sa déception.

- Georges fait le maximum pour nous sortir de là, affirme Claude. Que veux-tu boire, au fait ?

- Rien pour l'instant. Je sais que ton mari fait le maximum, mais toi ?

- Moi ? répond Claude. Je ne sais plus quoi penser de tout ça. J'ai discuté avec Hélène, tu sais la compagne de Lazareff... Ce qu'elle m'a dit... Je ne comprendrai jamais la lâcheté des gens. Surtout en politique. Georges se présentera bientôt, j'en suis certaine... et je suis certaine qu'il sera élu. Que ferai-je pendant qu'il gouvernera ? Si j'organise des réceptions à l'Élysée, je verrai des visages qui nous ont trahis. Des hommes et des femmes qui ont pris plaisir à répandre toutes ces saloperies dans Paris. Ils me verront tout sourire, mais au fond, ils auront toujours cette haine. Je ne sais pas comment fait Georges pour côtoyer tout ce petit monde sans devenir fou.

- Il est fait pour la politique, tout simplement. Mais si tu as des personnes qui cherchent à te nuire pendant que tu seras au Château, moi, je n'aurai aucun scrupule à frapper sans gants.

Claude se met à rire, sa sœur en serait bien capable.

- Que vas-tu faire pendant la campagne ? demande Jacqueline. On n'élit pas un président sans son épouse.

- Je ne sais pas. Je ferai mon devoir, il faudra juste que j'apprenne.

- Quoi donc ?

Claude jette un œil à la fenêtre, regardant attentivement le paysage parisien puis elle se tourne vers sa sœur.

- A mentir.

Mentir... Georges y est bien obligé sur ce coup. Il sort d'une réunion dans les Hauts-de-Seine avec des militants gaullistes. Le but de cette réunion est de donner les meilleurs arguments possibles pour voter "oui" au référendum. Mais a-t-il été si convaincant que cela ? Georges a du mal à y voir clair. Il est accompagné de Pierre Mazeaud, le député gaulliste de secteur et qui, lui non plus, ne possède pas un grand enthousiasme pour le référendum. Les deux hommes, après avoir serré quelques mains, sortent de la salle des fêtes et s'engouffrent dans la voiture qui les amènera dans un petit restaurant non loin d'ici.

- Comment étais-je ? demande Georges à Mazeaud.

- Je crois que vous avez fait le maximum.

- Nous verrons bien ce que cela donnera. Il est difficile de vendre un projet qui n'a pas totalement son approbation.

- Georges... Certains collègues de l'Assemblée continuent à avoir peur, je tenais à vous le dire.

- Peur ? Peur de quoi ? De la défaite ? Le Général saura partir avec panache, c'est dans son caractère. Le contraire serait préjudiciable à sa légende.

- Non, je parlais de...

- ... Par rapport à Markovic ? Je n'ai reçu aucune convocation de la part de ce juge, mon télex lui a fait peur. Il a dû se dire: "Si le général de Gaulle est obligé de prendre parti publiquement, je suis mort". Voilà comment fonctionne un magistrat dans ce pays. Vous pouvez rassurer nos collègues qui nous soutiennent... Même si c'est difficile.

Pierre est un député fidèle, un homme qui a toujours eu de la compassion pour les Pompidou et leur malheur. Jamais il n'a déclaré des propos malveillants, que ce soit en privé et encore moins en public.

- Vous savez Pierre, confie Georges, c'est ignoble ce qu'ils ont fait... Ignoble.

- Je le sais, répond Mazeaud. Ce n'est pas ainsi que l'on fait de la politique.

Les deux hommes se retrouvent, ainsi, dans un petit restaurant sans prétention comme l'affectionne Georges. Ce côté rustique lui rappelle son enfance dans le Cantal. Au fond de la salle, là où la table a été réservée, Pierre Juillet leur souhaite la bienvenue. Le rude gaillard, avec son éternelle pipe à la bouche, serre la main de son patron et du député chaleureusement.

- Bonjour Pierre, dit Georges, ravi que vous ayez pu vous joindre à nous.

Après avoir commandé le repas et une bonne bouteille de vin, Juillet se laisse aller à quelques confidences récoltées au cours de la matinée à Paris.

- Monsieur, commence Juillet, vous avez remarqué que les journalistes ont cessé de parler de l'affaire. Sauf chez les nostalgiques de Pétain, mais cela ne compte pas.

- Oui, je l'ai remarqué, dit Georges.

- Comme je vous l'avais dit, reprend Juillet, l'affaire tombera d'elle-même. Vous leur avez fait peur et ce silence imposé prouve qu'ils ont reçu des ordres. Maintenant, nous devons nous préparer pour la suite. Cependant... Sachez que cela s'agite autour du Général. Ceux qui veulent votre mort politique n'ont pas désarmé. J'ai entendu dire que Foccart a eu des mots contre vous.

- Foccart a des mots contre tout le monde, ricane Mazeaud.

D'un ton calme, tout en y mêlant un certain talent de conteur, Juillet affirme à Georges que Foccart a de nouveau entretenu avec de Gaulle pour évoquer un éventuel échec du référendum et ses conséquences.

- Qu'a-t-il dit ? interroge Georges qui entame son lapin.

- Que votre élection provoquera la grève générale, que vous n'aurez pas "le coffre" pour tirer sur la foule.

- Foccart me connaît bien dans ce domaine, je n'ai pas dans l'intention de tirer dans la foule, c'est vrai, reconnaît Pompidou. Mais il y a d'autres domaines où il me connaît très mal.

- Il faudra se débarrasser de lui quand vous serez à l'Élysée, évoque Mazeaud.

- Certainement pas, répond Georges à la grande surprise de tout le monde.

Ravi de l'effet qu'il vient de produire, Pompidou explique la raison de ce choix. Il évoque la réflexion du président Johnson concernant le chef du FBI Hoover. L'homme de tous les secrets. Johnson avait dit qu'il "préférerait le voir pisser hors de ma tente qu'à l'intérieur" et donc, il doit l'avoir sous le coude afin de le surveiller. Foccart restera à sa place et il se joindra à lui.

- Vous vous doutez qu'il a eu peut-être un rôle dans l'affaire Markovic, monsieur, prévient Juillet.

- Oui, peut-être bien. Mais j'en ai besoin pour ma politique. Et puis, être à mon service, ce sera sa plus grande des punitions, juge Georges. Vous ne trouvez pas ? Lisez Louis XI, vous en apprendrez beaucoup sur la manière dont on doit traiter les ennemis en politique. N'oubliez pas la raison d'État.

Le patron du restaurant, impressionné par le célèbre client qui vient déjeuner chez lui, avance lentement vers Georges.

- Je crois que le patron de l'établissement aimerait vous parler, remarque le député.
- Ah ? répond Georges qui se tourne vers le propriétaire. Eh bien ? Que puis-je pour vous, monsieur ?
- Monsieur Pompidou, un appel pour vous, dit-il tout bas.
- Un appel ? De qui ?
- De l'Élysée, monsieur.
- Bien, dans ce cas.

L'ancien locataire de Matignon se lève, suit le patron du restaurant jusqu'au téléphone posé dans un coin tranquille, à l'abri des regards. Georges saisit le combiné et demande tout de suite ce qu'il se passe.

- Monsieur Pompidou, ici le secrétariat du Général, le Général souhaite vous inviter à un dîner demain soir, déclare la secrétaire.
- Demain soir... répète Georges. Oui, cela sera possible. Je vous confirme cela en fin de journée.
- Bien monsieur, le Général tient à vous informer que madame de Gaulle sera là ainsi que le couple Debré.

La précision change la donne. Ce n'était pas ce qui était convenu du tout. Pourquoi le Général organiserait un dîner en présence de Debré ? Dans quel but ? Que cache cette décision ?

Quand il raccroche, ces nombreuses questions se percutent dans son esprit jusqu'à la table où ses deux convives attendent les résultats de la conversation.

- Le Général aimerait enfin organiser le dîner promis, dit Georges.
- Ah, les choses s'arrangent, admet Juillet souriant. Nous sommes bientôt au bout du tunnel. Le Général ne vous parlera pas du référendum, il vous dira en sous-entendu que désormais, s'attaquer à Pompidou c'est s'attaquer à de Gaulle.

L'optimisme de Juillet n'est pas partagé par Georges, loin de là. Quand il déclare que le Général fera un repas d'anciens Premiers ministres, une interrogation similaire se propage autour de la table. Juillet ne s'attendait pas à ça, décidément de Gaulle a de drôles de réactions à la fin de son règne.

- Le Général n'évoquera pas l'affaire en face de ma femme et moi-même alors que le couple Debré sera présent, affirme Georges.

- Peut-être qu'il parlera à demi-mot, propose Mazeaud, il l'a déjà fait. Surtout quand la gêne est bien présente. Le Général a son franc-parler, sauf quand il s'agit d'affaires de mœurs. C'est son côté bourgeois du XIXe siècle.

- Je ne vais pas à un repas pour passer mon temps à décoder les propos de de Gaulle, s'énervé Georges.

- Je vous conseillerai d'y aller quand même Georges, assure Juillet. Pour plusieurs raisons, la première est que ce sera certainement la dernière fois que vous verrez le Général et donc, que c'est votre dernière chance de savoir ce qu'il a en tête concernant notre affaire. Les mots ne disent pas ce que les gestes affirment.

De toute manière, Georges n'a nullement l'intention de refuser l'invitation. Il est juste déçu que de Gaulle ne prenne pas ses responsabilités alors que se sera, très certainement, la dernière fois que les deux hommes se verront. Comment en est-on arrivé là ? Lui qui entra en contact avec de Gaulle dès la fin de la guerre, qui était son confident, son conseiller le plus proche, son Premier ministre le plus fidèle... Mais il n'était pas résistant, il ne fait pas partie des gaullistes historiques et il désapprouvait la Participation. Et certains le lui font payer sévèrement. Mais les faits sont là, mai 68 lui a apporté la popularité nécessaire pour solidifier l'héritage politique du Général.

Que de Gaulle le veuille ou non.

Le soir, en rentrant dans son appartement de l'Île Saint-Louis, il trouve Claude occupée à classer des documents tout en écoutant de la musique jazz.

- Comment vas-tu ? demande-t-il à sa femme.

- Je m'amuse à ranger nos derniers papiers fiscaux. Je l'avais négligé pendant plusieurs mois.

Georges se sert un whisky et va retrouver sa femme.

- Comment s'est passée ta journée ? interroge Claude.

- Je commence la tournée des Grands - Ducs pour le référendum. Nous nous sommes mis d'accord avec le parti sur le nombre de réunions que je ferai. Jamais je n'ai été plus menteur que lorsque je défends cette idée stupide de référendum. Tout cela pour que le Général parte en beauté.

- Je ne songe pas à te suivre, Georges.
- Je comprends, reste ici, vois Jacqueline et Alain. Je n'ai pas envie de t'imposer ces meetings qui ne servent à rien. Au fait, j'ai reçu un appel de l'Élysée. Le Général nous invite demain soir à un dîner.

Claude cesse de ranger et se tourne lentement vers son mari. Voilà enfin la soirée d'explication. De certaine façon, elle est soulagée que de Gaulle ait enfin pris cette décision.

- Ce sera enfin le moment où l'on pourra clairement lui parler, estime Claude.
- Pas tout à fait.
- Comment cela ?
- Les Debré sont également invités. Il s'agit d'un repas d'anciens Premiers ministres, rien de plus.
- Il se fiche de nous ?
- Aucune idée.

En réalité, et cela Claude en est certaine, Georges a une réponse claire à la question mais il n'ose le dire, même à sa propre femme.

- Soit, nous irons, conclut Claude.
- D'accord. Je ne sais pas comment nous allons être reçus, il faudra s'attendre à tout.
- Yvonne a toujours eu de l'affection pour moi, estime Claude, je ne crois pas qu'elle aura des propos ou des gestes méchants à mon égard. Ce sera déjà ça.
- Montrons aux Debré et aux de Gaulle que les Pompidou savent avoir la tête haute, ajoute Georges en terminant son verre.

La nuit est tombée sur la capitale.

La population parisienne, en ce printemps 1969, vit tranquillement une période loin des tumultes de l'an dernier. A la même période, Paris avait renoué avec la tradition de barricades, des étudiants avaient porté la révolte au sein du quartier Latin. Aujourd'hui, ce secteur a changé de visage, repris ses moments d'insouciance. Les problèmes liés à la gouvernance du pays paraissent loin, le référendum - qui ne passionne guère en soi - n'est pas abordé comme sujet de conversation que pour affirmer le fait d'un probable départ du Général suite au vote. Un autre homme y pense, c'est Georges. Assis à côté de sa femme, dans sa voiture conduite par son garde du corps, il se remémore toutes ses années passées au côté du général de Gaulle. Comme l'a dit Pierre Juillet hier, ce sera certainement la dernière rencontre entre les deux hommes. S'il est élu président, Georges imagine mal son futur prédécesseur garder un lien intime avec lui. De toute façon, les liens ont été rompus avec l'affaire Markovic... Ce dîner ne sera pas un moment d'explication, ce sera un moment d'adieu.

La voiture franchit la Grille du Coq et va se garer devant la porte d'entrée arrière du bâtiment. C'est Tricot qui les accueille, le secrétaire Général. Les deux hommes ne s'apprécient guère, mais pour ce soir, pour une certaine paix des braves, Georges veut bien se montrer conciliant. Après tout, Tricot vit ses derniers jours à ce poste, autant se montrer plus diplomate pour un personnage qui n'est qu'un second couteau dans toute cette histoire. Même si l'animosité est grande envers le secrétaire général de l'Élysée, autant prouver que l'on a les capacités d'un politique de haut niveau. Claude, quant à elle, bien qu'elle ait fait l'effort de se vêtir élégamment, ne semble pas à son aise. Son visage reste fermé, son sourire a quelque chose d'énigmatique.

- Bonsoir monsieur le Premier ministre, dit Tricot en tendant sa main.

- Bonsoir monsieur le Secrétaire Général, lui répond Georges en acceptant de lui serrer la main.

Claude se montre plus réservée mais elle fait l'effort, également, de lui tendre la main. L'Élysée est plongée dans le calme absolu. Il y a une ambiance de fin de règne qui n'échappe pas au couple Pompidou.

- Comme c'est triste ici, commente Claude mal à l'aise.

- Je compte sur toi pour redonner à cet endroit un air plus moderne, murmure Georges souriant.

Enfin, le couple arrive au salon où les de Gaulle et les Debré les attendent. Une table a été dressée avec des amuse-bouches. Cela fait des mois, voire plus, que Pompidou n'a pas vu son prédécesseur à Matignon. Après avoir salué le couple de Gaulle, il salue de manière plus amicale les Debré. Claude joue son rôle, mais elle perçoit chez Yvonne de Gaulle comme un geste plus amical, une certaine amitié que la Première Dame n'avait jamais manifestée auparavant. Elle qui fut toujours si discrète derrière la statue du commandeur.

Le repas commence. Le Général tient à avoir ses anciens Premiers ministres de chaque côté de son assiette. Le début de la conversation n'a aucun intérêt en vérité, le Général évoque des sujets sans intérêt, mais Georges en profite pour examiner l'Homme du 18 Juin. Il paraît tellement fatigué, les gestes sont moins précis, les yeux si vifs ont perdu de leur éclat. Le Général est un homme lucide, il sait que c'est la fin. Peut-être même est-il soulagé, rêvant de retrouver sa solitude de Colombey. Bien que Georges n'ait pas apprécié son attitude pendant la crise Markovic, il ne peut s'empêcher de l'admirer dans sa force et sa passion. Une page de l'Histoire de France va se tourner avec le départ du Général.

- Comment va la vie à Cajarc, Pompidou ? demande de Gaulle.

- Nous nous y rendons le plus souvent possible, mon général. Mais Cajarc est plus loin que Colombey. Bien que j'aime conduire, je dois vous avouer que les longs trajets me fatiguent.

- Vous êtes encore jeune Pompidou, vous avez encore quelque temps devant vous avant de vous fatiguer des longs trajets.

Puis de Gaulle remarque que Claude porte une robe qu'il n'avait jamais vue. De temps en temps, le militaire aime mettre en valeur la

courtoisie chevaleresque de l'armée française.

- Merci mon général, se contente de répondre Claude.

Les Debré, de leur côté, ont le sentiment de ne pas être là pour une bonne raison. Michel Debré, le premier Premier ministre de la Ve République, l'un des pères fondateurs de la constitution, répond à des questions sans importance. Alors il décide de prendre une initiative pour briser un peu la glace.

- Mon général, commence Debré, je me suis rendu compte que vous faites partie de ce club très fermé des chefs d'État n'ayant pas eu d'animaux domestiques à l'Élysée.

- Il est vrai, répond de Gaulle, mais que voulez-vous ? J'avais déjà affaire à des animaux qui grouillent dans la politique.

Le mot fait rire l'assemblée. Michel Debré en profite pour évoquer le sujet de la chasse et ses souvenirs de non-chasseur.

Discrètement, Yvonne se penche vers Claude et lui dit qu'elle souhaite lui parler pendant que "ces messieurs prendront le café" dans la pièce d'à côté. Surprise par l'initiative, Claude accepte.

- Mais que faire de madame Debré ? se permet Claude.

- Elle ira discuter avec mon mari, cela lui changera des conversations de son époux.

Suite au repas qui fut d'un ennui prodigieux, Yvonne de Gaulle, comme convenu, prend à part Claude et l'amène dans un petit couloir du Château. C'est la première fois que les deux femmes se retrouvent ainsi, seule à seule. En fait, c'était la seule raison pour laquelle la femme du Général avait accepté le repas, pouvoir parler quelques minutes avec celle qui prendra sa place dans peu de temps.

- Vous avez fait preuve d'un fort courage, commence Yvonne, jamais je ne l'aurais eu si on m'avait attaqué de cette façon. Et pourtant j'en ai vu des choses, Claude, depuis la guerre.

- Je n'en doute pas, madame.

- La politique est un monde sale, vous le savez aussi bien que moi. Quand mon mari est revenu au pouvoir, j'avais prié pour qu'il fasse demi-tour et que l'on rentre à Colombey. Mais que voulez-vous, j'ai épousé un homme qui a épousé l'Histoire de France.

Claude n'avait jamais imaginé à quel point "Tante Yvonne" avait souffert en ces lieux. Son éducation bourgeoise et le fait qu'elle ait

vécu la guerre aux côtés d'un de ses chefs lui imposent un recul nécessaire sur les événements et la vie elle-même.

- Dans quelques jours, le référendum sera perdu, affirme Yvonne, tout le monde sait que votre mari sera élu. Tout simplement parce qu'il n'a pas baissé les bras quand vous avez subi ces ignobles attaques. Je vous laisse les clefs de la maison, faites-en bon usage.

- Merci madame.

- Je sais que vous avez beaucoup souffert ces derniers temps, j'ai moi-même ordonné à mon mari qu'il fasse quelque chose pour cesser ses attaques. Mais il ne le dira jamais en public, que voulez-vous Claude... nous sommes d'un autre siècle qui prend fin. Je vous souhaite bon courage pour la suite des événements. Être président, c'est être seul, mais je crois que ce que vous avez vécu tous les deux vous a prouvé que Georges ne sera jamais seul. Je vous donne ces conseils: cacher vos colères, cacher vos déceptions, cacher vos doutes, ils seront plus regardés que ceux de votre mari. Je sais que vous en serez capable. Une femme est plus douée qu'un homme dans ce domaine.

Jamais elle n'a entendu des mots aussi sincères et aussi francs. Yvonne a longtemps eu la réputation de la femme de l'ombre, celle qui se tait, celle qui n'a pas grand-chose à dire sur la politique et la manière de mener le pays. Quand elles prennent le chemin du salon où se trouvent leurs maris et madame Debré, aucun mot ne sont échangés entre elles et pourtant, Claude sait tout ce qu'Yvonne pense d'elle et toute la confiance qu'elle lui témoigne.

Quand vient la fin de la soirée, Charles de Gaulle raccompagne lui-même le couple Pompidou qui part en premier. Les deux hommes se saluent respectueusement. C'est bien la première fois, pense Georges, qu'il voit le Général avec dans son regard quelque chose évoquant une aussi grande tristesse tout comme une gêne évidente.

- Je vous souhaite une bonne soirée mon général, dit Georges, je pars demain matin dans le sud pour défendre le référendum.

- Faites, faites, Pompidou, soyez l'homme politique que vous méritez d'être. Je vous souhaite à vous deux une très bonne soirée.

Quand le couple Pompidou entre dans la voiture, le Général est toujours présent. Regardant le véhicule s'éloigner vers la grille, il ne

bouge toujours pas, à l'image d'une statue. Georges jette un regard furtif derrière lui et voit, à travers la vitre arrière, cette silhouette si familière.

- Quelle étrange soirée, juge Claude.
- Étrange en effet. As-tu l'idée que c'est la dernière fois que nous les voyons ?
- Oui, admet sa femme.
- En fait, le Général et moi, nous avons un point commun caché.
- Lequel ?
- Nous détestons les barons du gaullisme. C'est peut-être pour ça qu'il a pensé à moi pour la succession. Je croyais qu'il m'avait mis à l'écart à cause des événements de l'année dernière et parce que j'ai refusé la participation, mais je crois qu'il y avait autre chose... Il m'a mis à l'écart pour essayer de me protéger des barons.
- Cela n'a pas marché, ironise Claude.
- Oui, d'où sa gêne. Mais bon, cela ne m'empêche pas de penser qu'il aurait pu se montrer plus ferme et plus loyal. Dommage que nous nous quittions sans avoir eu l'explication que j'attendais. Et toi ? Que t'a dit Yvonne ?
- Permits Georges que les femmes gardent certains secrets.
- Espérons que l'on nous foute la paix avec cette histoire Markovic, lâche Georges. Mais je pense que le Général a compris le message.

Quelques jours plus tard, le 25 avril 1969, Georges et Claude suivent le dernier discours du Général concernant le référendum. Le Général s'exprime avec son rythme de voix habituel, reprenant ses mimiques, mais le sentiment de lassitude a du mal à être dissimulé. Tout en fumant une cigarette, Georges suit attentivement les propos du Général:

“ Françaises, Français, vous, à qui si souvent j'ai parlé pour la France, sachez que votre réponse dimanche va engager son destin.

Parce que d'abord, il s'agit d'apporter à la structure de notre pays un changement très considérable. C'est beaucoup de faire renaître nos anciennes provinces aménagées à la moderne sous la forme de régions, de leur donner les moyens nécessaires pour que chacune règle ses propres affaires, tout en jouant son rôle à elle dans notre

ensemble national. D'en faire des centres où l'initiative, l'activité et la vie s'épanouissent sur place. C'est beaucoup de réunir le Sénat et le Conseil Économique et Social en une seule assemblée, délibérant par priorité et publiquement de tous les projets de loi, au lieu d'être chacun de son côté réduit à des interventions obscures et accessoires. C'est beaucoup d'associer la représentation des activités productrices et les forces vives de notre peuple à toutes les mesures locales et législatives, concernant son existence et son développement. Votre réponse va engager le destin de la France.

Parce que la réforme fait partie intégrante de la participation qu'exige désormais l'équilibre de la société moderne. La refuser, c'est s'opposer à cette transformation sociale, morale, humaine, faute de laquelle nous irons à de désastreuses secousses. L'adopter, c'est faire un pas décisif sur le chemin qui doit nous mener au progrès dans l'ordre et dans la concorde en modifiant profondément nos rapports entre français. Votre réponse va engager le destin de la France, Parce que si je suis désavoué par une majorité d'entre vous, solennellement sur ce sujet capital, et quelles que puissent être le nombre, l'ardeur de l'armée, de ceux qui me soutiennent, et qui de toute façon détiennent l'avenir de la patrie, Ma tâche actuelle de chef de l'État deviendra évidemment impossible, et je cesserai aussitôt d'exercer mes fonctions.

Alors, comment sera maîtrisée la situation résultant de la victoire négative de toutes ces diverses, disparates et discordantes oppositions, avec l'inévitable retour au jeu des ambitions, illusions, combinaisons et trahisons dans l'ébranlement national que provoquera une pareille rupture.

Au contraire, si je reçois la preuve de votre confiance, je poursuivrai mon mandat, j'achèverai grâce à vous, par la création des régions et la rénovation du Sénat, l'œuvre entreprise il y a dix années, Pour doter notre pays d'institutions démocratiques adaptées au peuple que nous sommes, dans le monde où nous nous trouvons, et à l'époque où nous vivons, après les confusions, les troubles et les malheurs que nous avons traversés depuis des générations. Je continuerai, avec votre appui, de faire en sorte quoi qu'il arrive, que

le progrès soit développé, l'ordre assuré, la monnaie défendue, l'indépendance maintenue, la paix sauvegardée, la France respectée.

Enfin, une fois venu le terme régulier, sans déchirement et sans bouleversement, tournant la dernière page du chapitre que voici quelques trente ans j'ai ouvert dans notre histoire, je transmettrai ma charge officielle à celui que vous aurez élu pour l'assumer après moi.

Françaises, Français, dans ce qu'il va advenir de la France, jamais la décision de chacune et de chacun de vous n'aura pesé aussi lourd.

Vive la République, vive la France !”

Le panache, même à la fin de sa vie politique, le Général n'en manque pas, estime Georges. Il termine sa cigarette et va prendre le téléphone dans son bureau, laissant Claude un moment toute seule.

Il appelle Édouard.

- Allô Édouard, c'est Georges... Vous allez me réunir dès lundi Pierre Juillet et quelques députés de la majorité acquis à notre cause... Oui, lundi. Le résultat est couru d'avance et je pense que le moment est venu. Le Général ne sera plus à l'Élysée la semaine prochaine, la campagne doit être lancée immédiatement après. Je ferai part de ma candidature aux Français et nous verrons bien ce que feront nos ennemis.

En sortant de son bureau, il trouve Claude qui continue de regarder la télévision.

- Il faudra reprendre les abonnements des journaux, dit Claude en voyant son mari qui esquisse un sourire.

- Tu seras avec moi ? demande Georges.

- Nous avons été attaqués tous les deux, nous devons contre-attaquer tous les deux, estime son épouse.

Le référendum est perdu pour la majorité, le Général a démissionné. Dès lors, la course pour l'Élysée commence.

Pompidou a déclaré sa candidature le 30 avril 1969. A partir de ce moment, Georges sent tout le point de l'Histoire sur ses épaules, il a de fortes chances de succéder au fondateur de la Ve république et se doit d'être à la hauteur. En face de lui, peu d'opposants sérieux, il a donc un boulevard tout tracé vers l'Élysée et la magistrature suprême.

Personne ne parle plus de l'affaire Markovic, ni en sa présence, ni dans les journaux. La stratégie, imaginée par ses soins, a l'air de payer. C'est en tout cas ce qu'il espère en se rendant à Clamart, dernière étape de sa campagne électorale. Bientôt, les Français devront choisir et nul doute que le bulletin Georges Pompidou aura la majorité. Tout son entourage proche, les fidèles qui ne l'ont jamais abandonné ni insulté pendant l'affaire est en persuadé. Non seulement il va pouvoir entamer son programme qu'il a en tête depuis des mois, voire des années, mais il se vengera ainsi de tous les vils crachats reçus par ses ennemis.

Dans la voiture qui le conduit à la salle des fêtes où se tiendra le meeting, il est accompagné par Pierre Mazeaud, le fidèle député des Hauts-de-Seine, un des premiers à avoir salué la candidature officielle de Georges.

- Votre épouse n'a pas voulu venir ? interroge Pierre.
- Elle est fatiguée, explique Georges, elle a beaucoup donné dans cette campagne et je connais sa répugnance à la vie politique. Elle a pris sur elle avec énormément d'abnégations, je ne peux lui en demander plus.
- Des nouvelles du Général ?
- Non, aux dernières nouvelles, il est toujours en Irlande, répond Georges sur un ton las. C'est une attitude normale de sa part, quand il n'est pas aux affaires, le Général veut sa solitude. D'une certaine manière, c'est compréhensible.

Mais au fond de lui, savoir le Général loin de la France le rassure un peu. Ne pas avoir la figure tutélaire sur son dos pendant la campagne est une bonne chose. Georges voulait les mains libres et mener sa campagne comme il l'entendait sans se dire que de Gaulle serait là, occupé à le surveiller. Malgré son grand âge et son départ de la vie politique, suite à son référendum raté, il reste une figure importante, historique même, qui en impose encore.

Georges a vraiment l'air fatigué, les forts sourcils cachent le regard mais il n'offre aucun doute sur l'état d'esprit du futur président de la République. Soudain, alors que le député ne dit plus rien, respectant le silence imposé par le candidat, Georges craque et se met à pleurer.

- Ah, mon petit Mazeaud, c'est vraiment trop dur, trop dur, lâche Georges.

Pierre ne sait pas quoi dire, ni quoi faire. Ne sachant pas ce qu'il s'est passé, il préfère se taire et attendre que Georges se reprenne.

- Foccart sera là ce soir, finit par dire Georges en retrouvant une voix plus assurée. Oui, qu'ils viennent tous, tous les barons s'ils le veulent, déclare Georges amer, qu'ils voient tous ce que c'est que de se battre pour son honneur. Nous voilà, je crois voir quelques militants.

En effet, de nombreux militants gaullistes sont présents pour accueillir leur champion au cri de "Pompidou président !". Le probable successeur du Général demande à ce que la voiture se gare devant afin que tous ses supporters puissent le voir. Il descend le premier, escorté par quelques membres de la sécurité jusqu'à l'intérieur. Il salue chaleureusement quelques personnes, les bienfaits des bains de foule pour aider à tenir la course et avoir une image proche des gens. Il tient à ce contact, tout comme de Gaulle.

Une fois entré, on le conduit derrière, dans une espèce de loge où l'attend son équipe de campagne.

Georges les salue d'une manière affable, il sait que ces personnes sont dignes de confiance.

Marie-France et Pierre Juillet viennent en premier le voir pour le saluer. Le duo a travaillé avec force et vigueur tout le long de la campagne afin de donner de l'ampleur et de la puissance aux idées de Georges. Chacun a conscience que cette élection a une portée

historique, si la succession du Général se déroule convenablement, alors la Ve république sera définitivement installée.

- Les gens y croient dur comme fer, commente Marie-France qui est allée dans la salle pour prendre la température. J'ai écouté quelques propos, c'est vraiment encourageant.

- C'est bien, répond Georges.

- Foccart vous attend là-bas, il aimerait vous saluer. Son réseau nous a été profitable pendant la campagne, assure Pierre Juillet.

- J'irai le saluer, mais pas tout de suite. Pour le moment, j'aimerais avoir un peu de calme avant de prendre la parole devant nos amis, dit Georges.

Marie-France donne des ordres pour que tout le monde s'en aille afin que le candidat puisse se concentrer.

Une fois seul, il se saisit de son carnet noir, celui qui contient les noms de ceux qui, selon lui, ont été les instigateurs de tous ses malheurs. Il les lit un instant, referme le petit carnet, le remet dans sa poche puis il se saisit de ses feuilles où son discours est rédigé. Homme de lettres d'abord et avant tout, aimant la culture bien plus que la politique, il ne permet à personne d'autre d'écrire pour lui. C'est un autre point commun avec le Général.

Alors qu'il relit son discours, il constate que quelqu'un a placé une photo du Général et de lui-même datant de 1962, l'année de sa prise de fonction en tant que Premier ministre. Que de temps, que de drames sont passés depuis.

Dans la salle, la foule des partisans commence à entrer. Il y a foule ce soir, et c'est une bonne nouvelle pour les organisateurs. Parmi les présents, se trouve Bastien, devenu journaliste indépendant et chargé d'écrire un compte rendu de la soirée pour un journal local. Il observe, prend des notes, regarde la dernière étape de Pompidou avec une certaine considération. Il a misé sur le mauvais cheval, aveuglé par sa propre ambition, remonté la pente sera longue mais sa jeunesse est un atout qu'il ne faut pas négliger.

Placé vers l'entrée de la salle, il pense avoir trouvé une bonne position pour voir la scène et le pupitre de Georges. Quelques drapeaux français et des croix de Lorraine sont accrochés de part et d'autre, ainsi que des banderoles où est inscrit le slogan: "Pompidou

président”. Bref, tout semble aller dans le meilleur des mondes. Soudain, un événement attire l’attention du journaliste, deux militants, ou en tout cas des supposés, regardent ce qui paraît être un tract. Curieux, il s’en approche et tente de regarder ce que c’est: il s’agit d’un photo-montage montrant Claude Pompidou dans une situation scabreuse. Surpris et intrigué, le journaliste, tout en se présentant comme un militant, tente d’en savoir davantage.

- D’où vient cette photo ? demande-t-il.

- Oh, il y a un type qui en donne discrètement à l’entrée, répond le militant.

Armé de ces informations, le jeune journaliste décide de sortir de la salle un moment afin de dénicher le coupable. Il inspecte un moment la foule qui entre et finit par mettre la main sur un homme, vêtu d’un blouson sombre, qui distribue ces tracts dans de la petite cour à côté du bâtiment.

- C’est toi qui donne les photos de Claude Pompidou ? demande le journaliste.

- Qui le demande ? T’es de la sécurité ? Du SAC ? répond le bonhomme à la voix rude.

- Non, je suis journaliste, explique Bastien.

- Eh bien, on fait le boulot que vous avez refusé de faire depuis des mois, plaisante le mystérieux personnage.

- Vous savez que ce sont des photomontages, rétorque Bastien. Pourquoi faire ça ?

- Les gens voient ce qu’ils veulent voir, ironise le bonhomme.

Une colère monte soudainement chez Bastien, voyant que certains veulent ranimer le cauchemar qu’il avait contribué à faire naître. Le journaliste, d’un geste sec, prend le paquet de photos. L’autre homme, ne voulant pas se laisser faire, tente de lui envoyer un coup de poing, mais Bastien évite l’attaque, il jette les photos par terre, prend le personnage par le col et lui envoie un coup de genoux dans le ventre. Le coup pousse la victime à se mettre à terre, pliée en deux.

- Reprenez vos merdes, dit le journaliste.

Il s’empare du reste des photos, en déchire certaines et les jette à la figure de l’intéressé.

Bastien retourne dans la salle sans se retourner. Mais le bruit a alerté un membre de la sécurité qui s'approche du lieu du bref combat. Il croise le mystérieux personnage qui se remet à peine du coup porté dans le ventre.

- Eh bien, quoi ? Que se passe-t-il ici ? demande l'agent de sécurité d'un ton sec.

La personne visée ne répond pas, il se relève doucement tout en toisant l'agent qui ramasse quelques papiers laissés éparpillés sur le sol.

- Mais qu'est-ce que c'est ? dit l'agent de sécurité. Vous êtes qui ?

L'autre, préférant ne pas répondre, bouscule l'agent et prend la fuite. Surpris par le geste, l'agent se redresse et tente de le poursuivre mais la nuit aidant, il a la douleur de constater qu'il ne pourra lui mettre la main dessus. Dans un premier temps, l'agent de sécurité ramasse tous les papiers qu'il trouve malgré la faible luminosité. Puis il passe par l'arrière de la salle, allant voir du côté des loges afin de faire part de sa découverte.

Il tombe sur Pierre Juillet, fumant sa pipe dehors et prenant un peu l'air avant le discours de son patron. Étonné, il feuillette rapidement le paquet de photos.

- Trouvez un endroit discret et brûlez-moi ça, ordonne-t-il à l'agent de sécurité.

- Bien monsieur.

Alors que l'agent s'éloigne, Mazeaud sort également dehors et va à la rencontre de Juillet qui reste de marbre.

- Bonsoir Pierre, dit-il.

- Bonsoir mon ami, comment va Georges ? Prêt pour le dernier soir ?

- Je crois qu'il donnera le meilleur de lui, explique-t-il. Pierre, puis-je vous poser une question ?

- Oui ?

- J'ai demandé à un membre des RG, ce soir, pourquoi Georges est dans cet état, je veux dire... il a pleuré dans la voiture en ma présence... il m'a dit que quelqu'un lui a montré une photo de Claude dans une partouze avant de venir ici.

- Oui, et cela a failli recommencer ce soir, admet Juillet. L'extrême-droite ne renoncera jamais, c'est dans leur nature. Ne vous inquiétez pas, Georges connaît mieux que quiconque le sens de l'État, il saura faire face même si la blessure restera toute sa vie. Soyons fiers de ce que nous avons fait, nous avons été la Vieille Garde autour de l' élu. Avec ce qu'il a vécu, je crois que Georges sera un grand président.

La porte s'ouvre et Marie-France fait son apparition.

- Messieurs... Georges va entrer en scène.
- Allons-y, répond Juillet qui vide sa pipe.

Épilogue

Alexandre de Marenches est un individu sorti tout droit des romans du XIXe siècle, fougueux, mais ayant un sens profond de la fidélité. Avec son physique à la Alexandre Dumas père, il en impose. Un homme au passé militaire glorieux, un résistant pur jus et aimant mettre son titre de comte en valeur. Il est assis, dans un élégant costume, la cravate aux couleurs vives, sa moustache finement taillée, il patiente car dans quelques minutes, il doit être reçu par le président de la République Georges Pompidou.

Au cœur de l'Élysée, le pouvoir a changé de mains et une nouvelle époque est en train de naître. Se doutant de la raison de sa convocation, l'ancien soldat essaye de prendre la mesure de l'entretien.

Un homme sort du bureau du président, c'est Édouard Balladur qui l'invite à entrer. Le conseiller ne sera pas présent, Georges veut que le rendez-vous se tienne dans le secret le plus absolu. Le gros bonhomme se lève, réajuste son costume, salue Édouard et pénètre dans ce bureau qui fut celui du général de Gaulle quelques mois plus tôt.

Georges est assis, sa mine est sévère mais quand Alexandre entre, il esquisse un sourire qui en dit long sur l'estime qu'il lui porte.

- Monsieur le président, dit de Marenches.
- Bonjour Alexandre, répond Georges qui se lève pour lui serrer la main. Installez-vous, nous avons à parler.
- Merci, monsieur.

Alexandre connaît peu Georges, il l'a croisé quelques fois quand il était à Matignon. Ceci dit, l'allure, la prestance du nouveau locataire de l'Élysée l'étonnent. Quelque chose à changer en lui, peut-être le poids du pouvoir et celui des responsabilités.

- La seule chose qui a vraiment changé ici, outre le locataire, commence Georges, c'est mon siège, je ne comprends pas comment le Général a pu trouver le précédent confortable. C'est peut-être pour cela que ses rendez-vous étaient brefs. Le nôtre le sera certainement,

mais son importance est capitale. Alexandre, vous êtes un homme intelligent, vous vous doutez de la raison de votre venue.

- Oui, monsieur, je m'en doute. L'affaire Markovic.

- Je ne sais pas où le parquet en est, mais il va falloir taper furieusement du poing sur la table. C'est là que vous entrez en jeu.

- Moi ?

- Oui, vous.

Georges se lève à nouveau et s'approche d'Alexandre.

- Je vous place à la tête du SDECE, dit-il calmement.

L'annonce surprend de Marenche, il n'avait jamais envisagé une décision pareille. Mais la confiance que lui porte le nouveau président l'enchanté, voire le motive à assumer cette responsabilité.

- Prenez votre temps pour me répondre, reprend Georges, je sais ce que c'est que de prendre en main un nouveau poste important. Mesurez les enjeux, mais si vous me dites oui, je vais devoir vous confier une mission très importante pour moi. Il va falloir que vous me fassiez le ménage dans cette maison qui a failli. Je sais que des membres du SDECE ont trempé dans le complot contre moi et surtout contre ma femme. Je vous demande donc de virer toutes les personnes ayant eu un rapport de près ou de loin avec l'affaire Markovic, suis-je clair ?

- Je pense pouvoir y arriver, monsieur, assure Alexandre. C'est un honneur de dire oui à votre proposition.

- C'est très bien, je savais que vous étiez l'homme de la situation. Je ferai part de votre nomination le plus rapidement possible. Vous prendrez en charge votre nouveau poste en bon et due forme. Vous allez avoir un rôle très précieux dans les combats avenir, encore une fois... mesurez la charge que je vous confie.

- Je la mesure et je l'accepte.

- Merci Alexandre, je n'en attendais pas moins de vous.

Georges serre la main du nouveau patron des services secrets extérieurs, tout en lui rappelant toute la confiance qui lui porte.

Alexandre quitte le bureau, Georges se retrouve seul. Il va à la fenêtre donnant sur le jardin de l'Élysée et sur Paris. Dans un silence complet, le président sort de sa veste le carnet noir comportant les

noms des coupables selon lui. Ceux qui ont sali sa femme et son honneur.

Il referme le carnet, le remet dans sa veste et prend son téléphone.

- Édouard ? Vous pouvez faire entrer le prochain rendez-vous.

FIN

Paris, le 20 janvier 2022

Du même auteur chez KDP en ebook et en broché:

Le chevalier d'Érian

Trilogie des Dieux oubliés:

Le sang des Dieux

Le songe du Serpent

Le serment des Démons

Trilogie du Cercle noir:

L'armée des Sacrifiés

...

Clovis, le roman d'un prince

La blessure des Pompidou

Les naufragés de Sainte-Hélène, une enquête de Napoléon

K., mère de Staline

OceanofPDF.com